cahier LaSER N°4-5



Cahier LaSer n°4-5

Dans la même collection:

Self service mondial ou nouvelle économie de service ?

Technologie, emploi, commerce - Premières conclusions

Cahier LaSer n°1, 1998

Version numérique téléchargeable sur www.00h00.com

Commerce électronique, marketing et libertés

Cahier LaSer n°2

Éditions 00h00.com, 1999

Version numérique téléchargeable sur www.00h00.com

La Nouvelle Économie et ses paradoxes

Cahier LaSer n°3

Éditions 00h00.com, 2000

Version numérique téléchargeable sur www.00h00.com

The New Economy and its paradoxes

Cahier LaSer n°3, version anglaise

Éditions 00h00.com, 2000

Version numérique téléchargeable sur www.00h00.com

Cahier LaSer n°4-5

1954-2004

D'une modernité à l'autre

LASER 66, rue des Archives 75 003 Paris

© Champ Vallon pour *Pensée et machine*, sous la direction de Alan Ross Anderson, 1983 © Éditions Recherches, pour *Les Comptes de la puissance*, de François Fourquet, 1980 © LASER, 2002

Cet ouvrage a été réalisé par les Éditions 00h00 pour le compte de LASER, 66 rue des Archives, 75 003 Paris

ISBN: 2-7454-0554-3

Sommaire

En marche vers l'hypermodernité ?
Philippe Lemoine
La modernité politique
Les comptes de la puissance
François Fourquet
L'investiture de PMF : une modernisation réussie
François Fourquet
La modernité entrepreneuriale
Innovation de service et personnalité
Un entretien avec Michel Crozier 71
Trois questions à Alain Touraine
La modernité imaginaire
Les stars aujourd'hui
Un entretien avec Edgar MORIN81
La modernité ludique
Pour entrer dans le XXI° siècle
Paul Yonnet 93

La modernité symbolique

Où vont les mythologies ?	
Un entretien avec Dominique WOLTON	107
La modernité ontologique	
Retour à Lascaux	
Éric Barchechath	119
La modernité informatique	
Les machines peuvent-elles penser ?	
Alan Turing	139
Mort d'Alan Turing	
Jean-François PEYRET	145
Annexe	
2001 ou l'Odyssée de l'Individu	
Philippe Lemoine	155

En marche vers l'hypermodernité?

Philippe LEMOINE¹

I — Les questions

I.1. La modernité a changé

Au cours des cinquante dernières années, la modernité a profondément changé. Le monde entier le sait, de plus en plus. La France feint de ne pas le savoir.

En énonçant cela, il ne s'agit pas de pointer un archaïsme supplémentaire ou un nouveau « retard ». Il s'agit de rendre compte d'un sentiment de dépossession lié à la perte d'un *leadership*. Car comment garder une puissance d'entraînement lorsqu'on ne parvient pas à voir et à analyser le monde tel qu'il est ?

Sans être bien certaine que la mode de l'heure convient à sa beauté, la France se démet pourtant de ses atours et revêt peu à peu les couleurs et les formes d'aujourd'hui. Fini le vaste secteur public, fini l'égalitarisme, fini l'interventionnisme d'État, fini le grand thème de la troisième voie. La priorité est à la réduction des dépenses publiques et à l'alignement des normes fiscales sur les standards internationaux. Il se dit ouvertement que l'exception culturelle française doit disparaître. À quand la mise en cause du reste de vie intellectuelle critique qui existe dans notre pays ? La France ne cesse de « s'adapter ».

Ne faisons donc pas mine d'admonester la France comme si elle était immobile. Ce serait inexact et dangereux. La France n'est pas restée statique, loin de là. Simplement, ce n'est pas elle qui a pensé cette évolution. « Ça pense pour elle, quelque part. » Mais où et comment ? Tant que ceci n'est pas clair, gardons-nous de toute posture de « modernisateur ». D'autant plus que — c'est l'objet même de ce Cahier — nul ne sait trop ce que veut dire « être modernisateur » aujourd'hui.

1. Philippe LEMOINE est président de LaSer.

I.2. Le débat français sur Internet

Le débat sur Internet tel qu'il a eu lieu en France est au point de départ de notre réflexion. Comme dans tous les pays, l'exubérance des débats s'est nourrie des mêmes éléments : mythe technologique, envie de nouveau, envie de jeunesse, envie de richesse. Aux États-Unis, il suffisait de lire les arguments échangés entre partisans de l'ancienne et de la nouvelle économie, entre un journal comme *Forbes* (conservateur) et un journal comme *Business Week* (démocrate), pour voir combien le débat avait également une dimension idéologique.

Simplement, en France, les différentes composantes du débat ne sont apparues ni dans la même chronologie ni dans les mêmes proportions. La dimension proprement technologique a été beaucoup moins active, étant donné la faiblesse industrielle dans les technologies d'information et le petit nombre de *start-up* hexagonales résolument *high tech*. La dimension financière et d'enrichissement personnel est apparue très tard. Le terme « *business angel* » ne s'est imposé en France que fin 1998 et c'est en 1999, voire début 2000, que les entreprises ont mis en avant des projets de « e-transformation », pour mieux se valoriser en Bourse, alors même que l'éclatement de la bulle boursière était imminent.

C'est en fait une autre dimension qui a été essentielle en France et ce point est à l'origine de nombreux malentendus. Ce qui a été essentiel, c'était à travers Internet, d'exprimer une nouvelle modernité. L'instantanéité, l'interactivité, la couverture planétaire, l'imbrication des mots, des images et des sons : tout cela a frappé l'imaginaire du monde entier. Mais contrairement aux États-Unis et aux pays anglo-saxons ou scandinaves, rien ne préparait la France à ce choc. Depuis longtemps, les États-Unis étaient entrés dans un modèle d'économie et de société, dominé par des idées de diversité, de communauté, de services, d'organisation tournée client, de compétition par la maîtrise du temps. Le déploiement de la Toile et d'une technologie centrée sur l'échange ont certes accru la crédibilité et la force de ces thèmes, tout en faisant directement entrer les personnes et les consommateurs dans le jeu. Mais les thèmes étaient déjà là et Internet s'est imposé pour les entreprises comme un nouveau canal, dans une stratégie multi-média tournée vers le client.

Rien de tout ceci n'existait en France. Et c'est à travers le phénomène Internet lui-même qu'un concentré de ces messages a été véhiculé. La conséquence en a été un vaste contresens où un certain nombre d'observateurs ont eu l'impression de faire face à une nouvelle poussée du déterminisme technologique! Comme si qui que ce soit avait réellement pensé qu'Internet à lui seul allait accoucher d'un nouveau modèle d'économie et de société. Pour beaucoup, au contraire, les changements sociaux ou culturels sont fondamentaux, autonomes et l'expérience a appris qu'il n'était pas facile de les provoquer. Aussi l'idée était-elle plutôt d'attirer l'attention sur un décalage qui se manifestait entre la France et d'autres régions du monde, en utilisant Internet comme un **révélateur**.

Mais révélateur de quoi ? Tant qu'on reste dans l'implicite, on prête le flanc aux malentendus. C'est la raison pour laquelle nous publions ces Cahiers LaSer où, chaque année, nous visons à relancer la réflexion et le débat à partir d'un nouvel angle de vue. En 2000, nous avions ainsi contribué à cristalliser un certain nombre d'interrogations sur l'économie, avec notre publication sur *La Nouvelle Économie et ses paradoxes*. Alors que la bulle boursière était en train de crever, il nous semblait utile que l'on réalise en France que des questions sérieuses avaient été posées ailleurs sur les transformations en profondeur de l'économie et que tout ne se réduisait pas à une fragile spéculation financière.

Aujourd'hui, l'angle de vue qui paraît pertinent est un angle sociologique. Les réflexions économiques s'essoufflent : elles avaient du mal à prendre corps dans une période d'exubérance, elles peinent à résister dans une période de repli. On peut d'ailleurs se demander si cela n'est pas grave pour notre avenir économique. Beaucoup d'entreprises ont pris position sur Internet très tard, en France, sous l'effet de la mode et avec la foi du nouveau converti. Avec le reflux, elles ont eu l'impression de s'être fait avoir et se sont juré qu'on ne les y reprendrait plus. Qu'adviendra-t-il lorsque le mouvement repartira de l'avant et que la mutation éliminera ceux qui ne se sont pas adaptés ?

I.3. Des interrogations sociologiques fondamentales

Dans tous les cas, si derrière les changements technologiques il y a des changements économiques plus profonds, ces derniers sont incompréhensibles et même imperceptibles si on ne les resitue pas dans le tableau d'ensemble d'une transformation de la société. Or trois aspects se conjuguent pour souligner la nécessité d'approfondir cette interrogation sociologique. D'abord un sentiment de dénuement conceptuel qui fait que l'on rabâche des expressions comme « société de l'information » qu'il suffit de travailler quelque peu pour saisir à quel point elles manquent de consistance! Il existe certes des travaux académiques comme La Société en réseau de Manuel Castells¹ par exemple, mais dont la finesse d'analyse tient à une très grande proximité (complicité?) avec les auteurs de la théorie des systèmes ou même avec les théories du management moderne. S'agit-il vraiment de sociologie? De bonne foi, certains peuvent être tentés de mettre tout cela dans le grand sac de l'idéologie technicienne et de la célébration d'Internet en tant que tel. En tout cas, le problème n'est pas celui d'une adaptation, car personne ne sait définir une adaptation à quoi. Chacun pressent au contraire qu'il faudrait un enrichissement des modèles pour que la société ait une ambition à la hauteur des outils dont elle dispose. Et l'on peut légitimement se demander si la France n'aurait pas un rôle à jouer dans la formulation de ce nouvel horizon.

1. Manuel Castells, La Société en réseau (trois tomes), Fayard 1998 et 1999.

Un deuxième facteur est, précisément, que les technologies d'information ont été délibérément utilisées dans le passé, en France, pour « ressouder » le pays réel et tout un imaginaire de l'utopie qui avait envahi les esprits après mai 1968. Dix ans plus tard, en 1978, le rapport Nora-Minc sur l'informatisation de la société¹ délivrait en quelque sorte un message. À la jeunesse, il s'agissait de dire qu'elle pouvait s'investir dans l'économie sans se renier car la technologie cessait d'être seulement une affaire de productivité pour devenir un support d'imagination, mobilisant les énergies pour mettre de nouvelles « aménités » dans la vie quotidienne. Aux entreprises et à toutes les institutions « sérieuses », il s'agissait de conseiller de s'ouvrir, de ne pas s'enfermer dans des approches d'ingénieur sous prétexte qu'il s'agissait de technologie, en indiquant que ce n'était pas une question de générosité mais une question d'adaptation à la compétition. Pour nous qui avions participé au rapport Nora-Minc dans cet esprit exact, la construction de cette alliance entre la technologie américaine moderne et les aspirations les plus radicales au changement social était au cœur de la dynamique prometteuse qui a porté les débats de cette période sur l'informatisation. Dix ans plus tard à nouveau, en 1988, le journal Le Monde pouvait écrire que la France vivait encore dans une dynamique politique de rencontre des libéraux et des libertaires qu'avait enclenchée le rapport Nora-Minc.

L'expression était sans doute exagérée mais traduisait le fait qu'un certain état d'équilibre avait été trouvé entre des forces relevant de registres différents. Comme on le sait, cette logique « cohabitationniste » n'a fait que se développer au cours des vingt dernières années. Et c'est cette cohabitation généralisée qui est paradoxalement à l'origine d'un ensommeillement et d'une nouvelle cécité française face aux mutations accélérées de la modernité. Dès lors que l'on pense pouvoir incarner tout et son contraire, pourquoi resterait-on attentif, vigilant, interrogateur? L'appétit même pour la pensée théorique et pour la critique sociale s'est émoussé et c'est la troisième raison pour laquelle il paraît urgent de relancer des questions d'ordre sociologique. Au milieu des années soixante-dix, des livres fondamentaux comme celui d'Alain Touraine sur La Société post-industrielle² dessinaient la trame exigeante sur laquelle a pu être tentée l'aventure d'allier les technologies d'information et une société en mouvement. Aujourd'hui, il n'y a plus rien de tout cela. Au cours d'un récent « Débat LaSer » (un cycle de débats mensuels assurant la rencontre d'intellectuels et de praticiens d'Internet), Michel Maffesoli notait que la France était un des rares pays au monde où le débat sur la post-modernité n'avait pas pris corps. Partant de l'architecture, cette interrogation a gagné bien d'autres secteurs en Hollande, en Grande-Bretagne, en Allemagne, dans des pays scandinaves, au Japon, au États-Unis. Elle est à la base d'un nouveau regard sur l'esthétique, sur la technologie, sur la création, sur la simulation. Bref, sur la modernité.

- 1. Simon Nora, Alain Minc, L'Informatisation de la société, La Documentation française, 1978.
- 2. Alain Touraine, La Société post-industrielle, Denoël, 1969.

I.4. Croire encore dans la modernisation?

Ce débat n'a pas eu lieu en France. Avec d'autres concepts et par les voies qui nous paraissent appropriées, l'objectif de ce Cahier LaSer « 1954-2004 : d'une modernité à l'autre » est de contribuer à le lancer. L'interrogation plus personnelle sous-jacente à ce Cahier doit cependant être explicitée. Elle est de savoir si l'on peut encore, aujourd'hui, en France, croire en la modernisation. Comme on le verra, celle-ci est une posture bien française, capable d'enflammer nos esprits. Passionné par la lecture des mémoires de Jean Monnet, j'ai été, pour ma part, captivé par cette posture de la modernisation.

Mais a-t-elle encore un sens aujourd'hui? Dans les années quatre-vingt, j'avais cru possible de contribuer à cristalliser une attitude politique autour du thème de la modernisation. Il y avait eu les questions nouvelles, dans la foulée du rapport Nora-Minc. Il y avait eu le brusque changement de cap, après les élections de 1981. Il m'avait semblé possible de faire œuvre utile en proposant à la gauche un terme auquel elle serait culturellement sensible pour s'arracher à un tropisme archaïque et recoller avec les questions naissantes de la modernité. Chargé par M. Pierre Mauroy, Premier Ministre, d'un rapport sur la politique nationale sur les technologies de l'information, je l'intitulais : « Enjeu stratégique pour la **modernisation** économique et sociale » 1.

Le mot était bien choisi. Il était en tout cas dans l'air du temps. Au moment où le rapport était remis au Premier Ministre, fin 1982, plusieurs personnalités économiques intervinrent auprès du Président de la République pour dénoncer les risques de dogmatisme idéologique qui menaçaient la France. Un sérieux débat eut lieu sur l'intégration européenne. Une inflexion fut donnée. Le nouveau Premier Ministre, Laurent Fabius, mit l'accent sur le thème de la modernisation dans son projet politique.

Et au-delà du mot, qu'est-il advenu de ce projet de modernisation ? Comme cela a été évoqué plus haut, le thème s'est abîmé dans une configuration tout autre, celle de la cohabitation. Nous aurons l'occasion d'analyser à quel point ce n'est pas pareil. Mais aujourd'hui ? Après Internet, après la nouvelle économie, n'est-il pas temps de relancer une interrogation sur la modernisation ?

C'est bien évidemment là la question abordée dans ce Cahier qui débouche le plus directement sur l'action. Mais, comme on le verra, la réponse est loin d'être évidente. Une place pour la modernisation ? Peut-être. Mais le plus probable, n'est-ce pas le retour à une figure plus classique de l'histoire française ? Après les dernières élections présidentielles notamment, n'y a-t-il pas, de plus en plus, en France, une place pour la Révolution ?

^{1.} Les Technologies d'information. Enjeu stratégique pour la modernisation économique et sociale, La Documentation Française, 1983.

II — La méthode

II.1. D'une modernité à l'autre : un éclairage historique

Les interrogations sur la société sont aujourd'hui dominées par l'analyse synchronique et par la méthode du « *benchmark* ». Ce n'est pas une première, loin s'en faut ! Souvenonsnous des *Lettres persanes*, ce texte si souvent et si vulgairement plagié aujourd'hui. Mais, dans ce livre, Montesquieu essayait de dégager une méthode pour permettre à la France de se voir, alors même qu'il lui était si difficile de se regarder en face tant elle irradiait au centre du jeu, à l'époque du Roi-Soleil, en marche vers les Lumières.

La situation contemporaine est tout autre. Il faut aller ailleurs pour apprendre les lois du futur et l'*imperium* de la pensée comparative n'a fait que se développer. Raisonner sur la société, c'est de plus en plus souvent comparer. Quant aux interrogations plus historiques, elles ne quittent guère le terme « post » : post-industriel, post-moderne. Tout au plus s'aventure-t-on parfois dans des analyses en termes de « re » : re-composition, re-distribution, être-re! Bref, la prospective n'est pas vraiment au rendez-vous! D'où l'idée, pour ce Cahier LaSer, d'interroger les transformations de la société en regardant ce qui fait actuellement contraste avec une date-clé, emblématique de ce qui a marqué notre compréhension de la société moderne. L'idée était de prendre une date relativement éloignée, car un des pires mensonges que suggère la technologie, c'est l'idée d'accélération généralisée. Dès que l'on analyse un problème, on est frappé par la lenteur des évolutions. On commente la vitesse des changements qui se produisent autour d'Internet. Mais l'informatique a plus de cinquante ans et Internet lui-même, une trentaine d'années. Pour avoir suffisamment de recul, nous avons donc retenu 1954 comme date de référence.

Pourquoi 1954 ? Peut-être y a-t-il un phénomène de génération. Pour les quinquagénaires aujourd'hui au pouvoir, 1954 est une des dates repères de leur enfance. Revenir sur ce passé est un moyen de mieux comprendre, par contraste, le monde dans lequel nous entrons. Plus profondément, 1954 a ceci de précieux que ce n'est ni 1944, ni 1968. Pas 1944, l'année repère des philosophes et du discours sur le post-modernisme : la découverte d'Auschwitz et des camps est un événement majeur, capital, pour la conscience humaine, mais l'historicité ne s'arrête pas à cette date. Pas 1968, l'année repère des sociologues et des discours sur la libération : les révoltes de la jeunesse ont marqué une rupture et un renouveau de l'imaginaire, mais la société actuelle n'est pas seulement la fille de cette ouverture.

1954 n'est une année décisive, ni pour la philosophie morale, ni pour la sociologie des grands mouvements sociaux. 1954 est plutôt une année intéressante pour les signes de la modernité. Avec un certain arbitraire, nous avons retenu sept de ces signes.

Chacun d'entre eux avait fait, en son temps, l'objet d'une présentation ou d'une analyse à travers un texte remarquable : c'est cela qui limite l'arbitraire du choix. Quand on lit chacun de ces textes isolément les uns des autres, on a d'ailleurs l'impression d'une grande modernité. Tout est tellement fin, tellement annonciateur, que l'on a vraiment le sentiment que rien n'a changé! Ce n'est qu'en reprenant l'analyse de ces textes et surtout en s'interrogeant sur les liens secrets qui les unissent les uns aux autres, que l'on voit se dessiner le tableau d'une époque et que, par contraste, on saisit à quel point le monde a changé.

Les sept signes de 1954, les sept textes que nous avons retenus sont les suivants :

- . Le discours d'investiture de Pierre Mendès-France, véritable « discours politique de comptabilité nationale » selon l'expression de Simon Nora, analysé de façon pénétrante par François Fourquet dans *Les Comptes de la puissance* (Éditions Encre).
- . La création de la FNAC (« L'agitateur d'idées ») et des centres Édouard Leclerc (« L'épicier de Landernau ») qui ont été, avec Decaux et le Club Med, au cœur d'une brillante analyse sur l'innovation de services à la française par Michel Crozier.
- . L'arrivée de Brigitte Bardot au Festival de Cannes de 1954, figure emblématique du *star system* et de son renouveau, analysé par Edgar Morin dans ce texte fondateur de la sociologie française des médias, *Les Stars* (1957).
- . L'annonce de la DS (Déesse !) au Salon de l'auto, élément central, à côté de l'action de l'abbé Pierre durant l'hiver 1954, des *Mythologies* de Roland Barthes (publiées en 1957, mais écrites entre 1954 et 1956).
- . L'apparition en 1954, du rock d'une part et du tiercé d'autre part, annonciateurs d'une société de loisirs, événements marquants des analyses de Paul Yonnet.
- . La réflexion de Georges Bataille sur les grottes de Lascaux, découvertes pendant la guerre et qu'il visite à cette époque, s'interrogeant sur ce qu'elles révèlent du refus de l'homme de se représenter, un moment majeur de sa pensée sur la « naissance de l'Art ».
- . La mort en mai 1954, d'Alan Turing, le père de l'informatique moderne, dans des circonstances particulièrement interpellantes, quatre ans après avoir publié le texte fondateur de l'intelligence artificielle *Computers and artificial intelligence*, (Mind, 1950).

Ces sept signes couvrent un large spectre de la vie sociale. Nous reproduisons ici de larges extraits de ces textes, en les complétant par une interrogation sur ce qui a pu changer en cinquante ans. François Fourquet, économiste et Paul Yonnet, sociologue, ont ainsi accepté d'écrire un texte nouveau à propos de leurs anciens textes. Michel Crozier a participé à une interview avec Olivier Jay et Edgar Morin s'est entretenu avec Éric Barchechath.

Celui-ci a également écrit un texte de commentaire sur le texte de Bataille tandis que Dominique Wolton, sociologue de la communication et pourfendeur d'Internet¹, a paru bien placé pour mettre en perspective les morceaux choisis de Roland Barthes. Enfin, pour parler d'Alan Turing, de sa vie et de sa mort, nous avons demandé un texte à Jean-François Peyret, metteur en scène de théâtre et auteur d'une pièce sur ce sujet, *Turing Machine*.

Nous remercions tous ces auteurs qui ont accepté de participer à ce travail long et difficile de réflexion collective. Plusieurs autres sociologues ont été sollicités mais ne pouvaient dégager le temps nécessaire. Jean-Claude Kaufmann, auteur d'un livre récent sur cette tendance de fond qu'est l'individualisation², a accepté de commenter ces thèmes dans un Débat LaSer. Alain Touraine qui avait également publié sur ce thème³ a répondu par écrit à trois questions; nous publions ses réponses dans un encadré.

Il y a donc, dans ce Cahier, les éléments d'une vaste enquête sociale et historique sur les transformations de la modernité, réalisée sous la direction d'Éric Barchechath (GIE Recherche Haussmann) que nous remercions tout particulièrement. À chaque auteur, il a été demandé de chercher ses marques dans ce grand écart et d'aborder la modernité française de 1954 avec les yeux non du Persan, mais du Français de 2004.

II.2. La modernité et ses deux orientations

1954 : les lecteurs auront peut-être compris ce choix. Mais pourquoi 2004 ? Parce que ce n'est ni 2000, ni 2001, ni 2002. Pas 2000, surtout pas 2000, cette anti-date prospective, symbole de tout le discours vide sur le futur et dont on aurait pu dire, comme Freud à propos de 1900, que la seule certitude qu'elle nous a apprise, ce sont les deux premiers chiffres de l'année de notre mort. Pas 2001 non plus, pour échapper au poids d'un discours sur le siècle et sur le millénaire. Pas 2002 enfin, pour se libérer de l'actualité et des échéances de l'euro et de l'élection présidentielle. Restait 2003. Mais pourquoi prendre 2003, alors que nous pouvions nous projeter 50 ans tout rond après 1954 ?

Pour aller d'une modernité à l'autre, de 1954 à 2004, nous aurions pu choisir de grandes enjambées, de 10 ans en 10 ans. Nous aurions alors parlé de 1964 (la France postaccords d'Évian et la troisième génération d'ordinateurs), de 1974 (l'année de naissance d'Arpanet, l'élection présidentielle française et le « songe », jugé si inapproprié et pourtant si juste d'André Malraux dans la campagne de Chaban-Delmas), de 1984 (Orwell, bien sûr), de 1994 (le Web, l'invention d'http au CERN).

Il nous a semblé plus parlant de se projeter en 2004 d'un seul coup. À l'échelle de l'évolution d'une notion comme celle de « modernité », un décalage de cinquante ans est un mini-

- 1. Dominique Wolton, Internet et après? Une théorie critique des nouveaux médias. Paris, Flammarion, 1999.
- 2. Jean-Claude Kaufmann, Ego, Pour une sociologie de l'individu, Nathan, 2001.
- 3. Alain Touraine, La Recherche de soi, Fayard, 2000.

mum pour y voir quelque chose. La modernité a en effet déjà cinq siècles, dix fois plus ! Il est d'usage de dater l'origine des **Temps Modernes** à la Renaissance et à l'invention de l'imprimerie. Plus précisément, le changement qui s'opère et qui amène à parler de « modernité », c'est le changement de la place accordée à Dieu et à la religion dans le fonctionnement de la société. La large diffusion des textes, leur libre commentaire, l'apparition progressive de l'idée selon laquelle les croyances relèvent de l'intimité de chacun, débouchent sur une dissociation du pouvoir et de la légitimité divine et sur le fait que la religion n'est plus au cœur de la société. C'est ce nouveau cours des choses que l'on dénomme « modernité ».

Comme l'a magistralement analysé Albert Hirschman¹, la grande question qui s'impose est alors de savoir comment les hommes pourront gouverner le débordement de leurs passions, comment rendre la société gouvernable, alors que Dieu et la religion ne tiennent plus le rôle de garant méta-social. Deux grandes réponses ont été apportées, dès le XVI^e siècle, à cette anxiété et sont à l'origine de **deux orientations pérennes de la modernité**:

- Des réponses d'abord fondées sur la relecture des textes de l'Antiquité et sur la redécouverte des rôles de la vertu et de la morale publiques. Combinée à une aspiration des hommes à un certain universalisme laïc, on pourrait noter que cette voie a, par exemple, fortement nourri en France l'idéal républicain.
- Des réponses par ailleurs fondées sur l'observation du jeu des forces et des compensations qui peuvent s'établir entre les passions, de telle sorte que le monde redevienne constant et prévisible. La théorie des passions compensatrices, c'est-à-dire l'idée d'équilibrer orgueil, envie et cupidité, précède la théorie de l'équilibre des pouvoirs. Cette voie-là celle des utilitaristes, celle de Bentham et de Mandeville, celle de la formule « *private vices are public virtues* » transcende l'ancien débat sur raison et passion, en organisant une nouvelle vision de l'individu centrée sur le concept d'intérêt. On pourrait soutenir que cette vision, qui a notamment marqué la philosophie anglaise, préfigure la pensée d'aujourd'hui sur la société civile.

Ce n'est pas le lieu de décrire ici l'histoire croisée de ces deux approches, de ces deux orientations de la modernité. Selon les pays et selon les époques, le poids de ces deux courants n'a pas été le même dans l'appréhension de la modernité. Mais, en permanence, la modernité renvoie à l'équilibre de ces deux enjeux : l'Universel, visage renouvelé de la vertu antique ; l'Individu, point géométrique d'un équilibre entre intérêts opposés.

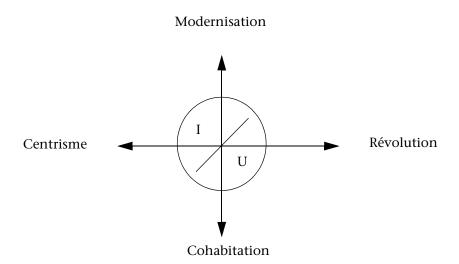
II.3. Les quatre équilibres de la modernité française

Un des enjeux majeurs de la France depuis plusieurs siècles, c'est que le poids de ces deux conceptions de la modernité n'y est pas le même que dans les pays anglo-saxons.

1. Albert Hirschman, Les Passions et les Intérêts, PUF, 2001.

Ceux-ci sont avant tout définis par une conception de type B (la régulation atomisée entre les individus, débouchant sur le modèle du marché), tandis que la France a été très marquée par la conception A (la place centrale de la vertu publique, débouchant sur un rôle dominant de l'État). Cela ne veut pas dire que les États-Unis ou l'Angleterre seraient tout l'un alors que la France serait tout l'autre. Cela signifie même le contraire, puisque l'interpénétration des cultures et la mondialisation ne cessent de progresser et que la vie politique française est dominée par différentes combinaisons possibles de ces deux grands courants d'appréhension du monde moderne.

On peut distinguer ainsi, dans l'Histoire de la France, quatre figures bien différentes qui président à ces combinaisons : le centrisme, la révolution, la modernisation et la cohabitation. Ces quatre figures s'opposent deux à deux, autour de ces deux grands enjeux de la modernité que sont la représentation de l'universel d'une part et la place reconnue aux individus d'autre part.



Les deux premières figures s'organisent ainsi comme un couple d'oppositions par rapport au premier grand thème de la modernité : l'universel, l'universalisme. Le centrisme approche cette question par le nivellement des différences : il n'y a pas de divergences majeures dans la modernité, nous pouvons tous être unis dans des projets qui enrichissent une conception par une autre, par exemple « le marché plus l'homme ». Une tout autre approche, est celle où l'universel ne signifie pas l'unité des bonnes volontés, mais le primat universaliste des concepts purs : c'est la figure de la Révolution, figure marquante de la France selon Tocqueville, et qui consiste en grande part à

faire valoir périodiquement l'importance d'une modernité fondée sur un idéal contre une modernité fondée sur des équilibres pragmatiques entre les passions humaines.

Les deux autres figures de notre histoire nationale s'organisent selon un autre axe d'opposition. Celui-ci a comme enjeu l'autre grand thème de la modernité : l'individu et son rôle dans l'Histoire. La **modernisation** est la figure la plus accomplie à travers laquelle la France aime se représenter. Elle repose sur un homme exceptionnel ou sur un petit groupe d'hommes qui vont symboliser le rôle d'acteur que peut jouer l'individu. Et cet acteur est précisément reconnu comme modernisateur parce qu'il sait, à un moment-clé de l'histoire, tenir en main les deux bouts de la chaîne de la modernité. Chacun à leur manière, Jean Monnet, Pierre Mendès-France ou le Général de Gaulle ont su réaliser cette alliance dynamique entre une orientation pragmatique de la modernité et une orientation fondée sur une exigence et sur un idéal. C'est ainsi qu'ont été franchies plusieurs étapes décisives, un individu parvenant à cristalliser un élan de modernisation qui recombine et renouvelle les anciennes conceptions de la modernité.

Dans ce modèle d'interprétation, la dernière figure présente est celle de la cohabitation. Celle-ci ressemble à la modernisation car, comme elle, elle apparaît dans des périodes où il faudrait renouveler la conception de la modernité. Mais contrairement à elle, il s'agit d'un compromis statique. Il n'y a pas un individu-acteur qui serait en situation de tenir les deux bouts de la chaîne. Il va falloir faire appel à deux individus moins « acteurs » et plus « représentants » et qui vont, si ce n'est opérer une alchimie de transmutation, au moins instaurer une certaine dialectique. Moins aboutie que la modernisation, la cohabitation ne peut soulever ni désir ni passion. Elle peut néanmoins être appréciée, voire aimée parce qu'avec la cohabitation, la France a au moins l'impression de faire moins mal que si elle s'en remettait entièrement à une thèse ou à une autre. Le terme « cohabitation » est récent, ainsi que sa traduction constitutionnelle précise ; mais plusieurs fois déjà, la France a eu recours dans l'histoire, à cette figure d'équilibre. C'est en tout cas la situation où nous en sommes depuis le milieu des années quatre-vingt, après qu'il eut été démontré que personne n'était alors mûr pour conduire une vraie politique de modernisation.

Mais si la cohabitation est ainsi une période d'attente et de pis-aller, pourquoi la France ne passe-t-elle pas aujourd'hui à une autre étape ? Est-ce une question d'individu exceptionnel, d'homme providentiel ? Qu'est-ce qui nous empêche de passer à une vraie période de modernisation ? Ces questions sont évidemment sous-jacentes à l'ensemble de cette réflexion.

II.4. Une typologie des sept textes choisis

Chaque commentaire des sept textes sélectionnés est l'occasion de s'interroger sur le glissement, sur le déplacement d'une des facettes de la modernité.

Tour à tour, nous aurons ainsi l'occasion d'analyser plusieurs scènes de changement :

- . *La modernité politique* : de la logique des choix en système fermé aux logiques de création en systèmes ouverts (Pierre Mendès-France vu et revu par François Fourquet) ;
- . *La modernité imaginaire* : de la « star », individu mythique d'un média de masse, à l'espérance d'une starisation généralisée, à l'ère du multimédia (Edgar Morin, commenté par Edgar Morin et Eric. Barchechath) ;
- . *La modernité entrepreneuriale* : de l'innovation de service fondée sur la personnalité du créateur à la création d'innovations fondées sur le service aux personnes (Michel Crozier, commenté par Michel Crozier et Olivier Jay) ;
- . *La modernité ludique* : du déclin d'une dramaturgie pour les couches populaires, le tiercé, à la permanence d'une tension tragique pour la jeunesse, le rock (Paul Yonnet revisité par Paul Yonnet) ;
- . *La modernité symbolique* : de la communication véhiculant la mythologie des objets à la communication, objet même des mythes (Roland Barthes, analysé par Dominique Wolton avec Eric Barchechath) ;
- . *La modernité ontologique* : de la présence de l'homme non représenté au risque de son absence dans la sur-représentation (Georges Bataille, commenté par Eric Barchechath) ;
- . *La modernité informatique* : de l'intelligence à la relation, de la machine universelle à la sexualisation de la pensée (Alan Turing, mis en scène et en perspective par Jean-François Peyret).

Tous les repères paraissent ainsi glisser en même temps. C'est la raison profonde pour laquelle la France ne parvient pas à définir un nouvel équilibre dynamique de modernisation entre ces concepts instables. Ce sont en effet les enjeux fondamentaux de la modernité qui sont en train de changer, partout dans le monde. La vision de l'individu a changé totalement pour se rapprocher de la notion de personne, entendue à la fois comme une revendication de masse d'être acteur de sa vie et comme un vaste système de masque qui fait que chacun joue avec les médias et avec l'interactivité pour, de plus en plus souvent, combiner plusieurs figures de soi et se mentir parfois à soi-même. Comme l'a dit si justement Malcolm Mc Laren, l'ancien adepte des situationnistes qui a beaucoup compté en Angleterre dans l'édition musicale et dans l'invention de ce rock violent qu'a été celui des Sex Pistols : la société moderne oscille entre le désir d'authenticité et le *trend* du karaoké.

L'autre grande notion, celle d'universel, a également connu de profondes ruptures. Elle a subi le choc de la perte du sens dans l'histoire, le choc de la remise en cause des grandes idéologies, le choc de l'intelligence artificielle et de la contestation de la place

de l'homme et de ses doubles dans le monde. Tandis que la notion d'individu a glissé vers celle de personne, on passe peu à peu de la notion d'universel à une autre notion, plus large, moins lisse, ouverte aux chocs et au chaos. Appelons « Cosmos » cette notion nouvelle qui se substitue à celle d'Univers, en y plaçant la portée non-linéaire, 3D, éloignée de la logique du récit, que lui confère Michel Maffesoli.

Au-delà des questions spécifiques aux équilibres français, nous sommes ainsi confrontés à un besoin profond de redéfinir toute la conception occidentale de la modernité. Ceci nous incite à faire preuve d'un esprit de système et, quitte à caricaturer certaines analyses, à classer les sept textes étudiés dans une matrice formée par le double glissement, de l'individu à la personne et de l'universel au cosmos :

Glissements	INDIVIDU —	► PERSONNE
UNIVERS	Les stars	Pierre Mendès-France
	La « Déesse »	L'innovation de service
COSMOS	Le tiercé, le rock	Lascaux
	Turing	

Quatre cases sont ainsi formées :

- Une case où les textes expriment pleinement la modernité de 1954 : on se réfère à une pure notion d'individu, avec en arrière-plan une pensée classique de l'universel. Le texte de Morin sur les « stars » et celui de Barthes sur les mythologies (dont la DS!) ont été placés dans cette première case.
- Une case où l'on est toujours en plein dans la logique de modernisation qui caractérise 1954 : d'ailleurs le texte sur l'investiture de P. Mendès-France y a été placé. Mais si la notion d'universel ne bouge pas, ce texte préfigure un glissement vers la notion de personne, tout comme le texte de Crozier sur l'innovation de service.
- Une troisième case est caractérisée, au contraire, par la permanence de la notion d'individu et par des tensions autour du concept d'univers : c'est ce que révèle l'analyse comparative par P. Yonnet de ces deux produits de l'année 1954, le tiercé et le rock,

et plus encore ce sur quoi débouche l'invention du concept de machine universelle par Alan Turing.

— Enfin, la quatrième case n'est occupée que par le texte de Bataille, le plus atemporel peut-être, le plus éloigné de la modernité-54, tant il ouvre sur des questions d'avenir, contemporaines de la nouvelle modernité qui se cherche.

C'est autour de ces quatre cases d'analyse que nous allons maintenant présenter les éléments de synthèse ou de conclusion temporaire qui se dégagent de ce Cahier. On notera toutefois, auparavant, que cette matrice comporte deux diagonales. Une diagonale Nord-Est/Sud-Ouest oppose une orientation de la modernité à la française (PMF, la Fnac, le Club Med, etc.) à une orientation plus ouverte sur la modernité anglosaxonne (le rock, Turing). Quant à la diagonale Nord-Ouest/Sud-Est, elle est organisée selon l'historicité de ce qui est à la base même de la modernité : la place excentrée de Dieu dans la société moderne. Au Nord, en 1954, le divin est enfoui dans l'imaginaire et dans un monde d'objet. Au Sud, en allant vers 2004, il renvoie à l'animal, à la machine et à cette montée incessante de la question du Double.

III — Les conclusions

III.1. 1954 : une problématique de modernisation

La première conclusion, c'est bien évidemment que l'année de référence choisie pour ce Cahier, 1954, est une année clairement marquée par une pure problématique de modernisation. Il existe un « parti de la modernisation ». Celui-ci dispose depuis mai 1953 d'un organe : le supplément du samedi des *Échos*, *l'Express*. Il dispose, comme on le verra, de laboratoires d'idées : la Direction de la Prévision et le Commissariat au Plan. Il accède au pouvoir avec l'investiture, le 18 juin 1954, de Pierre Mendès-France comme président du Conseil.

Ces faits expliquent la lumière que projette 1954, pratiquement jusqu'à aujourd'hui. Une certaine posture politique, une façon de se projeter en avant et de regarder l'avenir, datent de cette époque. Mais, avant d'analyser la scène politique et le rôle propre de Pierre Mendès-France, il convient d'examiner comment se forme cette configuration de la modernisation, comment il devient possible de relier la modernité-individu et la modernité-valeurs.

Le premier éditorial de *l'Express*, le 16 mai 1953, exprime clairement l'équation : le journal est destiné à « Monsieur "bien sous tous rapports" désir(ant) connaître, en vue redressement français, personnes espérances

correspondantes »¹. Tout est dit : on s'adresse à des individus désirant connaître d'autres individus (et même des « personnes »). Ces individus veulent être acteurs du redressement français (on entend : économique), au nom d'espérances (de valeurs) partagées.

Comment est née une telle problématique? Il est clair que le contexte géo-politique et historique a joué son rôle. En 1954, modernisation rime quelque peu avec américanisation de la société. Depuis la guerre, un équilibre a été trouvé entre la France profonde et l'état d'esprit américain. Dès la Libération, la mise en place du Plan s'est inscrite dans cette idée d'alliance. Jean Monnet a compris que l'efficacité supposait de relier l'arrivée des capitaux américains (plan Marshall) avec un mécanisme d'association des forces vives du pays à la mise en œuvre des réformes et à la sélection des investissements structurants : ce sera le plan d'équipement et de modernisation.

Dans ce contexte, l'idée est de trouver, sur un plan politique, une synthèse entre les réalités françaises et ce que l'on n'appelle pas encore le « rêve américain ». Le rôle des Alliés dans la victoire et le passé peu glorieux de la collaboration ont diffusé une forme de pro-américanisme. Mais dans le même temps, l'engagement des intellectuels pour le communisme, l'horizon marxiste de leur réflexion, le poids de l'Union Soviétique, ont incité la France à ne pas s'assimiler au camp atlantique. Le gouvernement de Gaulle incarne, jusqu'en 1947, cet équilibre politique français où la voix de la France cherche à s'affirmer en jouant des rapports de force issus de Yalta. Avec la mise en place de la IV^e République et le retrait des ministres communistes, le point d'équilibre se déplace. Mais la France continue de s'inscrire dans cette troisième voie.

En fait, c'est sur les plans économique, social et culturel que cet équilibre de la modernisation française s'affirme, bien plus encore que sur le plan politique. Sur la scène internationale, la France c'est Maurice Chevalier, Marcel Cerdan et Édith Piaf ; sur le plan intérieur, des années de rationnement ont préparé les esprits à voir le bonheur dans le retour à l'abondance et dans l'accès à un mode de vie américain. Les films de Jacques Tati traduisent cet équilibre fragile entre la France des toits en zinc, des bistrots et des quartiers populaires avec la France qui s'annonce, des automatismes, des statuts sociaux forgés par la consommation et des « belles Américaines ».

Un secteur comme le crédit à la consommation exprime bien cette logique d'alliance entre ouverture à la modernité anglo-saxonne et protection de l'identité nationale profonde. Entrepreneur visionnaire, Jacques de Fouchier exprime de manière lumineuse dans ses mémoires cette double préoccupation dans la naissance de la Compagnie Bancaire d'abord, du Cetelem ensuite (1953). L'appétit pour la consommation justifie une modernisation complète de ce secteur et l'importation de toutes les techniques développées aux

^{1.} J-J et J-Cl Servan-Schreiber, cités par Marcel Gauchet, « Changement de paradigme en sciences sociales » in *Le Débat*, Les idées en France 1945-1988, Gallimard, 1989.

États-Unis pour « *scorer* » une personne, accorder et gérer un prêt, recouvrer. Mais ceci ne doit pas pour autant bousculer la société française et il n'est pas question d'enquêtes intrusives sur des personnes inconnues qui peuvent faire partie, comme en Amérique, du vaste peuple des immigrants. On privilégiera plutôt la stabilité professionnelle et la sécurité procurée par un emploi bien identifiable. Bref, la France construit un système techniquement avancé avec en son centre un personnage singulier : l'emprunteur-fonctionnaire.

De nombreux autres exemples pourraient être pris et l'on verrait que ce qui les unit, que ce qui caractérise cette alchimie de la modernisation, cette alliance permanente des contraires, c'est un ton, un sentiment : le sentiment de l'euphorie, comme le dit si justement Edgar Morin. Dans le commentaire qu'il donne ici de ses propres textes de l'époque, il écrit : « À travers l'histoire du cinéma..., on voit très clairement que le caractère dominant de la culture de masse, jusqu'à la fin des années soixante, c'est son caractère euphorique... À mon avis, c'est cela qui s'est trouvé en crise, c'est ce caractère euphorique. Dans un sens, 1968 est peut-être une date charnière : la problématisation remplace l'euphorisation. » Mais pourquoi cette euphorie ? La question se pose d'autant plus qu'il ne s'agit pas vraiment d'une époque de grandeur et de puissance pour la France. 1954, ce n'est que 10 ans après la période de l'Occupation et c'est l'année du début d'un nouveau déclin, l'année de la défaite de Diên-Biên-Phu et du début d'insurrection dans les Aurès.

Une analogie peut être tentée avec une autre grande période de « modernisation » : le XVIIIº siècle français. À cette époque, la France rayonne, comme l'analyse si brillamment Marc Fumaroli¹ et ce rayonnement tient au jeu combiné de trois éléments : une grande efficacité des réseaux diplomatiques ; un lien fort entre ces réseaux et la vie culturelle ; un rôle prééminent joué par les femmes dans cette vie politique et culturelle, à travers notamment les intrigues et les salons. Tout ceci est hérité du Roi-Soleil, mais ce n'est qu'après la disparition de Louis XIV que les ingrédients de ce système, libérés d'une affirmation permanente de la puissance, se mettent à fasciner l'Europe. Ce qui se joue à travers le mouvement des idées, le mouvement des personnes, les intrigues, le commerce de l'esprit, la sexualité, atteint une légèreté, une incandescence, une efficience du fait même de la désacralisation qui s'opère par rapport au pouvoir absolu à légitimité divine qui en est à l'origine.

On retrouve là l'équation originelle de la naissance de la modernité. Dieu, le sacré cessent d'être au centre de la société et d'autres logiques vont réguler les passions humaines. **Toute période de modernisation suppose peut-être une désacralisation et, dans sa suite, une euphorie.** Inventé dans les années 1930, le *star system* avait ainsi débouché sur une grave crise de fréquentation du cinéma en 1947, aux États-Unis, en Angleterre, en France, au Benelux, dans un contexte où « la royauté de la star semblait se muer en monarchie constitutionnelle ». Avec l'« invention » de Brigitte Bardot en 1954, Edgar Morin ana-

1. Marc Fumaroli, Quand l'Europe parlait français, Éditions de Fallois, 2001.

lyse la relance érotique, « la renaissance mammaire [qui] marque la renaissance du *star system* ». Tout comme Marylin Monroe, BB met en jeu deux grands ressorts de ce renouveau. D'une part, « les stars participent désormais à la vie quotidienne des mortels », à travers leurs films comme à travers les reportages sur leur vie. Dès lors, « les nouvelles stars assimilables, stars modèles de vie, correspondent à un appel de plus en plus profond des masses vers un salut individuel... [C'est] tout le sens de la formule lucide de Margaret Thorp "le désir de ramener les stars sur la terre est un des courants essentiels de ce temps" ». Le premier grand ressort est ainsi, selon Morin, la revendication d'individualité, tant « être reconnu comme homme, c'est d'abord se voir reconnaître le droit d'imiter les dieux ».

L'autre ressort, c'est bien évidemment l'universel. La star est tout de même sur l'Olympe. « Elle a la grandeur de la prostituée sacrée ; elle jouit pour l'univers entier. » Cette dimension mythique résulte du fait que la star n'existe comme star qu'en raison de l'existence de son double à l'écran. Or « le double est à l'origine du Dieu ». Cette remarque est essentielle car, selon Morin, en 1954, « au stade actuel des civilisations, notre double s'est atrophié », il s'est « intériorisé ». C'est là un des éléments qui a le plus spectaculairement changé au cours des cinquante années suivantes. Dans son commentaire d'aujourd'hui, Edgar Morin analyse la crise de l'individualisme qui est apparue, le sentiment croissant de chacun d'être face à une « multi-personnalité », la conséquence qui en résulte d'un surpeuplement de l'Olympe, avec pas seulement des stars, mais des sportifs, des mannequins, des grands patrons, des présentateurs du journal télévisé, des gens ordinaires, etc. Le double s'est réaffirmé comme moyen de s'exprimer et de se cacher, tant la « qualité poétique de la vie », on ne veut « plus la vivre par personne interposée mais on veut la vivre par soi-même ».

Les Stars apparaissent ainsi comme un texte sur les sources imaginaires de la modernisation, sur la jonction qui s'opère entre l'individu et l'Olympe universel. C'est un imaginaire de même type qu'analyse Roland Barthes dans les Mythologies. Commentant le face-à-face du vin et du lait, il analyse également cet équilibre de la modernisation, nourri de la rencontre entre l'américanisme et les traditions françaises. « Bachelard avait sans doute raison de donner l'eau comme le contraire du vin : mythiquement, c'est vrai ; sociologiquement, du moins aujourd'hui, ce l'est moins ; des circonstances économiques ou historiques ont dévolu ce rôle au lait. C'est maintenant le véritable anti-vin : et non seulement en raison des initiatives de M. Mendès-France (d'ailleurs volontairement mythologiques : lait bu à la tribune comme le spinach de Mathurin), mais aussi parce que dans la grande morphologie des substances, le lait est contraire au feu par toute sa densité moléculaire, par la nature crémeuse et donc sopitive de sa nappe ; le vin est mutilant, chirurgical, il transmute et accouche ; le lait est cosmétique, il lie, recouvre, restaure... Quelques films américains où le héros dur et pur ne répugnait pas devant un verre de lait avant de sortir son colt justicier, ont préparé la formation de ce nouveau mythe parsifalien... Mais le lait reste une substance exotique; c'est le vin qui est national. »

Dans cette alliance de la modernisation, ce qui fait manifestement problème pour Barthes, c'est le statut de l'individualité. Comme Morin, il participe à une époque où les intellectuels sont encore proches du marxisme, puisque l'un et l'autre associent volontiers l'adjectif « petit-bourgeois » au terme « individu ». Mais chez Barthes, la difficulté à rendre compte de l'humain va au-delà. Il est alors plongé dans l'analyse critique de ce nouveau courant intellectuel et littéraire apparu en France, le structuralisme. 1954, c'est également pour lui la lecture critique des *Gommes* d'Alain Robbe-Grillet et la tentation qu'elle révèle de gommer précisément l'homme du jeu des structures qui fournissent les clés de lecture du monde. Barthes prolonge cette question par une interrogation sur le signe, qui rejoint par certains côtés (comme le note Dominique Wolton) les débats plus contemporains sur le rôle de la communication. Le spectacle emphatique des catcheurs, l'ellipse de leurs manchettes, ce sont des signes ; le mythe de l'abbé Pierre, c'est une forêt de signes qui s'expriment dans la tête de l'abbé.

« Mais nous sommes dans une autre modernité, écrit Dominique Wolton, qui est beaucoup moins liée à des objets... La modernité aujourd'hui je la caractériserais par la fluidité, par la circulation, par le fait que ça glisse. Ça glisse sur les ordinateurs, ça glisse en rollers, ça glisse partout. Ça glisse dans les rapports hommes/femmes, il n'y a pas d'arrêts... En fait, ce qui caractérise aujourd'hui la modernité c'est glissement et zapping par opposition à objet, poids, angle, dureté, etc. »

Au-delà des signes éphémères, les mythes peuvent à cette époque rejoindre la pérennité des « grandes cathédrales gothiques » où la création est consommée et appropriée par un peuple entier. C'est le cas de l'automobile et de ce mythe suprême qu'est la DS, objet superlatif, sans couture, aérodynamique, emboîté, sensuel, silencieux. « La Déesse a tous les caractères d'un de ces objets descendus d'un autre univers, qui ont alimenté la néomanie du XVIII^e siècle et celle de notre science future : la Déesse est d'abord un nouveau Nautilus. » Figure même de la modernisation de 1954, joignant l'univers des idées et des formes aux aspirations des individus, « l'objet est ici totalement prostitué, approprié : partie du ciel de Metropolis, la Déesse est en un quart d'heure médiatisée, accomplissant dans cet exorcisme, le mouvement même de la promotion petite-bourgeoise. »

III.2. 1954-2004 : de l'individu à la personne

Deux autres textes présentés dans ce Cahier se situent clairement dans cette même référence à une modernité française où l'aspiration à l'universel joue un rôle majeur. La dimension démocratique et même la dimension morale, la mise en jeu de la morale républicaine, sont bien évidemment au cœur de la démarche de Pierre Mendès-France

et de son élection le 18 juin 1954 à la présidence du Conseil. Parallèlement, l'analyse des innovations de service « à la française » montrent que l'année 1954 est particulièrement féconde et que, dans chacune d'entre elles, tout se passe comme si la France innovait en introduisant quelques grammes d'universel dans le jeu des marchés.

1954, ce n'est pas l'année de création du Club Méditerranée mais celle de sa reprise par Gilbert Trigano qui va magnifier son contenu utopique : abolition des signes monétaires, décloisonnement des clivages sociaux et des mœurs, ouverture sur le monde. 1954, c'est aussi la création de la FNAC, symbole de rénovation de la société et d'alliance de la nouvelle couche des cadres avec la culture. C'est près de dix ans plus tard que la création de l'entreprise J-C Decaux symbolisera une sorte de nouveau Droit de l'Homme, le droit à la propreté pour tous, tout en mettant les ressources d'une activité marchande (la publicité) au service des villes et des équipements collectifs. Dans le même esprit, 1954 est une des premières années de succès pour les centres Leclerc, qui se définissent depuis l'origine — deux ans auparavant — par l'idée de subordonner la « distribution » à un combat d'intérêt général qui séduira plus tard le Général de Gaulle, la lutte contre l'inflation et pour le pouvoir d'achat du plus grand nombre.

Tout en étant ainsi solidement arrimés à la tradition française de la modernitévaleur, ces différents événements sont également connectés à la modernité-individu. Mais, sur ce plan, l'investiture de Pierre Mendès-France comme l'innovation de service traduisent un premier déplacement de la notion classique d'individu. Ils n'anticipent certes pas toute la **crise de l'individualisme** qui s'est produite au cours des cinquante dernières années, ni le passage progressif qui s'est effectué vers la notion de personne. Dans le monde entier, ce glissement est une des plus fortes ruptures qui s'est produite dans la conception de la modernité.

Celle-ci tient à ce que le projet romantique issu du XIX^e siècle qui enjoignait aux élites de devenir architectes de leur propre vie, est en train — aujourd'hui — de devenir un projet de masse. Chacun est à la recherche de son identité, de son individualité. Chacun veut échapper à toute forme de déterminisme social. La mode, les médias, l'évolution vers la personnalisation, l'organisation même des marchés : tout cela est tiré par cette demande.

Regardez simplement les titres des livres qu'ont publiés récemment certains des plus grands sociologues français. Nous en avons déjà cité certains. Jean-Claude Kaufmann : *Ego*¹. Robert Castel : *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*². Alain Touraine : *La Recherche de soi, dialogues sur le sujet*³. Quel changement dans la sociologie ! Où sont passés les systèmes ? Où est passé l'acteur social ? Où est la volonté psychanalytique de déconstruction du sujet ? L'heure est à la recomposition des identités. Selon Alain Tou-

^{1.} Op. cit.

^{2.} Robert Castel, *Propriété privée*, *propriété sociale*, *propriété de soi*. Fayard, 2001.

^{3.} Op. cit.

raine, la priorité d'aujourd'hui, avant même la question de l'action sociale, c'est la question de savoir qui on est. Il en va de même quand on analyse la pensée sociologique dans d'autres pays d'Europe ou aux États-Unis.

Ce qui se passe au cinéma et à la télévision est de ce point de vue significatif, comme on l'a vu avec Edgar Morin. Les gens ne se contentent plus de l'Olympe des « *stars* », même élargi aux différents personnages « *people* ». On veut toujours plus de têtes, toujours plus de *looks*, toujours plus de particularités physiques, toujours plus de doubles de soi-même. Les *sitcoms* et les émissions de télé-réalité fournissent un matériel imaginaire centré non sur quelques idoles, mais sur une galaxie d'humains toujours plus différents, toujours plus semblables aux individus que l'on côtoie, toujours plus proches de soi.

Pour se trouver, l'idéal c'est de pouvoir gérer un large portefeuille d'identités, dont on pourrait changer comme de montre. Moi au travail, moi en sportif ou moi en *vamp*, moi avec mes amis pendant mes heures de loisirs ou de RTT. Il n'y a pas de limite à cette démarche et c'est ce qu'illustre le succès de Madonna fondé sur l'affirmation d'une personnalité à travers la transformation permanente de son apparence.

L'économie n'échappe pas à cette évolution. Tout l'intérêt du texte sur l'innovation de service est de montrer que ce rôle d'une personnalité à fort relief, et non d'un individu interchangeable, ne date pas d'aujourd'hui, même si des évolutions fondamentales se sont produites depuis lors. L'analyse des innovations des années cinquante par Michel Crozier fait ainsi une large place au parcours personnel des créateurs. Gilbert Trigano a été un militant communiste; André Essel, un militant trotskiste; Jean-Claude Decaux, un responsable du scoutisme ; Édouard Leclerc, un séminariste. Ceci est important, bien sûr, pour les valeurs qu'ils défendent dans la conduite de leurs entreprises, mais plus encore pour les comportements qu'ils adoptent et pour les outils qu'ils utilisent pour diriger. L'un a eu l'habitude des tracts ronéotés, l'autre des journaux internes, un autre du volontariat, un autre encore des séminaires de réflexion. Aucun n'abandonne ces méthodes qui ont forgé leur personnalité et c'est cela qui fait innovation dans leur démarche d'entreprise. Plus précisément (dans un texte qu'il n'a pas été possible de retrouver pour cette publication), Michel Crozier note que, compte tenu de la nature « immatérielle », transparente des services, les Français ont reconnu ces entreprises comme innovantes, parce que l'on pouvait voir du dehors l'innovation dans les rapports sociaux internes qu'engendrait la personnalité du créateur.

La notion de personne s'est tellement affirmée depuis lors, qu'il s'est produit une sorte de renversement. L'innovation d'aujourd'hui, celle qui inspire par exemple les *success stories* d'Internet, c'est une innovation de service qui permet aux clients euxmêmes de se reconnaître comme personnes. La personnalisation des produits et des services, l'adaptation aux contraintes individuelles, la recherche du gain de temps, le jeu entre anonymat, pseudonymes, affirmation des différentes facettes de soi sont au

cœur de la nouvelle économie. Signe de ce rôle actif joué par ce que l'on appelait hier « l'aval », la notion de consommateur disparaît, au profit de différents jargons comme celui de « consom-acteur ». Mais ce qui importe à ce stade, c'est de noter que dès les années cinquante, en « amont » du pouvoir et des initiatives, l'individu s'ouvrait à la personne, en incorporant la notion d'acteur. Au-delà de l'acteur économique, celle-ci allait tenir le devant de la scène dans les années soixante avec la notion d'acteur social, notion ambiguë mais que l'on voulait alors considérer d'une seule pièce, sans voir sa dimension latente de théâtre et de jeu, un peu comme si la personne s'était affirmée d'abord dans la tradition engagée du personnalisme avant que l'on se souvienne de l'étymologie qui renvoie à *persona*, le masque du théâtre antique.

L'« acteur » est ainsi un premier déplacement, un premier enrichissement de la notion d'individu. Un autre déplacement et qui est bien annoncé par le personnage de Pierre Mendès-France, c'est celui qui va mener au terme de « **décideur** ». Ce terme illustre un certain rapport de l'homme, de la logique, de la lucidité et du courage, des idées et de l'action. Ce rapport a beaucoup marqué, en France, ce que l'on a appelé plus tard la deuxième gauche. Mais pas seulement. Aux États-Unis, J-F Kennedy au milieu de ses conseillers, faisant face à la crise de la Baie des Cochons et devant raisonner juste sur la marge de jeu étroite qu'il détient, dans un système dominé par l'équilibre fragile des superpuissances et par le risque atomique, s'est trouvé au point d'orgue d'une montée continue de la « sociologie de la décision ». Avec la sociologie de l'action, la sociologie de la décision a été l'autre grand courant d'analyse des transformations de la modernité, qui a accompagné le déplacement de la notion économiciste et juridique d'individu, au cours de ces dernières décennies.

Cette posture de la décision illustre bien une des ruptures qui s'est instituée. Elle exprime une étape dans l'évolution de la modernité et résulte d'un certain état des technologies d'analyse de la réalité. Comme l'a si justement dit Simon Nora, cité dans le magnifique texte de François Fourquet, le discours d'investiture de Pierre Mendès-France c'était « le premier discours politique de comptabilité nationale ». Il y a le réel : l'état de l'économie française. Il y a un cadre rigoureux d'analyse : celui des matrices de la comptabilité nationale et des tableaux d'échanges inter-industriels. Il y a une logique de choix sous contrainte et un nouvel espace pour le débat démocratique. Je résume : compte tenu des finances publiques, ou bien l'on veut maintenir l'empire colonial et la France y consacrera l'essentiel de ses ressources. Ou bien l'on veut privilégier une période de croissance économique et de modernisation sociale, alors il faut faire la paix en Indochine et s'engager dans la décolonisation. Au-delà du débat de l'époque, on voit s'imposer une posture d'action politique : on ne négocie pas avec le réel, mais au sein des contraintes du réel, il y a place pour des choix.

Au cours des cinquante dernières années, tant de choses ont changé qu'il est indispensable de s'interroger sur la pertinence et sur l'actualité de ce mode de rapport des idées et de l'action. L'économie s'est ouverte et tous les raisonnements sur les systèmes fermés n'ont

plus le même sens. La technologie n'est plus seulement un moyen d'analyse et de représentation du réel ; elle est devenue un facteur de transformation du réel. L'échange est devenu un plan majeur de rupture et d'entraînement. L'individu ne règne plus, en acteur ou en décideur, en haut de la scène politique ; son statut et son rôle deviennent de plus en plus l'objet du politique. Certains enjeux ne cessent de monter : ce qui a trait à l'identité, à la vie privée, au clonage, à l'informatique et aux libertés. Face à Internet, la revendication majeure des internautes, même aux États-Unis, est devenue une revendication de respect de la *privacy*.

L'économie ne se pense plus comme un système fermé et le marché ne se représente plus comme un champ d'équilibre physique entre des individus abstraits mus par une main invisible. Depuis vingt ans, les pensées d'action ont été inspirées par des thèmes très différents : ceux de la dérégulation, de la reconstruction des chaînes de valeur, de la transformation des marchés et des modes de management, du développement durable. Que l'on ne se fasse pas d'illusions. Tous ces thèmes ne sont pas issus d'une pensée pragmatique mais d'une pensée théorique, celle du libéralisme économique qui a su ressourcer son message, avec Hayek notamment, en se confrontant à la cybernétique et à la théorie des systèmes.

La grande rupture qui s'est produite est ainsi une rupture d'abord dans le domaine des idées et des représentations. Avec l'ordinateur et les sciences cognitives, l'homme ne se comprend plus à travers les mêmes métaphores. C'est dans cette mesure que le glissement de l'individu vers la personne ne se comprend pas sans se référer à la transformation parallèle de la notion même d'universel. D'autant plus que la crise s'accélère, après la chute du Mur et de l'Empire soviétique. Celle-ci marque la fin d'une certaine conception de l'Histoire et de l'Universel, mais aussi la fin d'une certaine représentation de l'individu. Depuis la Renaissance, celui-ci était conçu, selon la théorie des passions compensatrices, comme un lieu d'équilibre entre passions opposées. L'individu-décideur atteint son apogée dans les années soixante, avec la figure du décideur politique, face à un monde divisé mais uni par la théorie de l'équilibre de la Terreur. Avec la disparition de ce mythe, l'individu moderne est balayé, remplacé par un élément tout autre de modernité : la personne et ses ambiguïtés.

III.3. 1954-2004: de l'universel au cosmos

L'équilibre de la France de 1954, celui de la modernisation, est un équilibre fragile. À sa manière, sur le registre des loisirs, Paul Yonnet analyse la désarticulation de cet équilibre. L'année 1954 se trouve être en effet à la fois celle de l'invention du tiercé (le premier tiercé se dispute sur l'hippodrome d'Enghien, le 22 janvier 1954) et celle de l'invention du rock (Bill Haley enregistre *Rock around the clock* le 12 avril 1954).

Encore une fois, nous trouvons ici la tension entre l'américanisme et les tendances nationales profondes. Mais, ce que Paul Yonnet analyse, c'est la raison pour laquelle la société de loisir va se développer en laissant de côté le tiercé, à compter du milieu des

années soixante-dix, alors que le rock — lui — ne cesse de monter, même s'il se transforme et se diversifie, au point de devenir une véritable « attitude » de société.

Il y a à cela des causes sociologiques solides et tangibles. « Dans les années 1960, le tiercé affirme son hégémonie ; en 1965, il représente à lui seul près des deux tiers du chiffre d'affaires des paris hippiques en France, il est devenu "le loisir n°1 des Français", un véritable phénomène collectif. » Les données de base de cette France-là vont changer : rétrécissement de la classe ouvrière ; non-réévaluation des primes, de moins en moins attractives au regard de la montée du pouvoir d'achat ; fin de « l'exode rural qui marque profondément la modernisation de la France » ; crise de la sociabilité masculine, qui se traduit notamment par une baisse de la fréquentation des cafés et des bistrots, là où les parieurs se retrouvent : entre 1967 et 1987, la part des hommes y allant au moins une fois par semaine a chuté de 42 à 26 % ». En 1976, l'augmentation de la mise de base du tiercé qui passe de 3 à 5 F, précipite la crise : « du jour au lendemain, la masse des enjeux du tiercé baisse d'un quart ».

Il y a également des causes plus subtiles et plus intéressantes, à ce déclin. Le développement sans doute, de ce que Paul Yonnet appelle « l'individualisme de masse » joue un certain rôle, de même que la désarticulation d'un ordre, celui de l'ancien système des paris que l'on peut appeler « le système-tiercé parce qu'il était organisé autour du Roi-Soleil dominical un ancien système qui s'était hiérarchisé de lui-même à partir d'une offre de trois types de jeux (simple, couplé, tiercé) ». Mais le plus important, c'est que « si le tiercé a été choisi par les Français pour devenir leur loisir n°1, c'est qu'il était le jeu idéal de l'époque où il apparaissait. Entendons : un jeu qui établissait la liaison entre des attentes subjectives ou implicites et des conditions objectives, un jeu qui reliait des éléments épars dans la société et leur donnait une expression visible... une société qui paraissait pouvoir se moderniser sans rompre. »

Et pourquoi « moderniser sans rompre » ? Fondamentalement, c'est parce que le tiercé n'est pas un jeu de hasard, mais un jeu d'équité. Il renvoie à un monde ordonné et juste, un monde où chacun a le temps de s'inscrire dans un ordre. « Tiercé, quarté, quinté ne sont pas seulement des loisirs-biens, consommateurs et redistributeurs d'argent, mais des loisirs-temps, consommateurs d'une fraction du temps libre ; à la différence du loto, des loteries et des jeux de grattage qui, loisirs-biens, ne sont pas à proprement parler des loisirs-temps ; étant de vrais jeux de hasard, et considérés comme tels, ils ne nécessitent qu'un minimum de préparation... En un mot, le type de jeu de hasard actuellement proposé par la Française des Jeux n'entre pas en concurrence de loisir avec la télévision sur le champ du temps libre ».

Derrière cette voie de transformation de la modernité, c'est ainsi moins la dimension individuelle de la modernisation qui est remise en cause, que le lien avec les

valeurs et l'universel. Le tiercé exprimait une vision dramatique de la société : il y avait un temps de préparation, avant ; un temps de la course, pendant ; un temps de la conclusion et des gains, enfin. L'intensité allait croissant. On était dans l'ordre du théâtre ou du récit. Sans jeu de mot, le tiercé respectait les trois règles d'unité de temps, de lieu et d'action. Le rock, lui, tire toute sa force d'avoir anticipé la crise de ce modèle linéaire, pour s'inscrire dès l'origine dans autre chose. Comme le dit Paul Yonnet, le rock est profondément une « culture de la non-littérature ». Une de ses caractéristiques, c'est que l'intensité n'est jamais croissante : elle est maximale d'emblée. « Le rock prend des raccourcis, il entre dans le vif. On est dès le départ au plus fort du spectacle, au plus fort du feeling, ou peu s'en faut. Le rock ne donne pas à voir un dévoilement progressif de sa nature par segments s'additionnant les uns aux autres, son corps est là tout entier ». Michel Maffesoli dirait que le rock n'est pas dramatique, qu'il est profondément tragique.

On pourrait montrer que ce type d'esthétique-là est à l'exact rebours de la tradition de la chanson française, marquée depuis des siècles par une montée de tension continue au sein de chaque chanson, avec des pics sur la fin qui confinent au surréel. Mais, au-delà de cette désarticulation d'une tradition nationale, il importe d'entrer plus loin dans l'esthétique rock pour analyser son impact sur la modernité sociale. « L'esthétique rock, pour la résumer, se présente sous quatre traits : c'est une "culture de l'intro" (intensité paroxystique des sons atteinte sans attendre) ; un système de reconnaissance essentiellement non verbal ; une nouvelle relation des mots avec la musique (contextualisation des mots immergés dans la musique et l'accent tonique passe sous le contrôle musical) ; une culture sans fin (arrêt arbitraire, incapacité à programmer une chute ou à coder un aboutissement). »

Il s'agit d'une expression complètement désarticulée du monde-récit, du monde-ordonné, du monde-univers. Nous entrons, avec le rock, dans un monde totalement différent que nous proposons d'appeler le monde-cosmos. Comment se fait cette bascule ? « Depuis les origines, le rock nous parle continûment de trois sujets : le sexe, la division ethnique et la génération, autrement dit trois structurations majeures de toute société... Et l'on peut dire du rock qu'il a eu un triple programme. Sa seule et véritable politique : la liberté sexuelle, l'égalité raciale (d'où découlent non seulement la légitimité des métissages, mais aussi la valeur suprême qui leur est accordée) et la fraternité de génération. Telles étaient les "fins" du rock, qui furent relayées au cours de son histoire par des « causes » intermédiaires et successives, contradictoires, allant du refus de la guerre à l'apologie de l'anticommunisme combattant, de la profanation au retour du sacré, de la contestation du matérialisme à l'exaltation flagrante des valeurs du capitalisme libéral, de la promotion des valeurs alternatives de la civilisation de l'Inde à la diffusion planétaire de l'idéal de consommation américain. »

Paul Yonnet considère que « le rock n'est plus [aujourd'hui] le pivot de l'activité musicale », que « le rock est entré en décadence dans les années 1980 », avec le *punk* et la *new wave*. Il nuance aussitôt son propos : « Si le rock est mort... l'esthétique rock a envahi notre perception, nos attentes de goût, notre style de vie, elle a envahi notre être. » On peut même se demander si cette esthétique n'a pas connu une nouvelle explosion, au milieu des années soixante-dix, en assurant — au-delà de l'égalité raciale, au-delà de la libération de la sexualité — la confrontation de l'adolescence et de la jeunesse avec une vision décapante de l'avenir, anti-projet, anti-récit, anti-universel, *no-future*. C'est la thèse du magnifique livre d'un critique musical, Greil Marcus, qui s'intitule *Lipstick Traces, une histoire secrète du vingtième siècle*¹.

La thèse de Marcus est que le coup de tonnerre que représente la voix haineuse de Johnny Rotten, le chanteur des Sex Pistols, révolutionnant d'un éclair toute la jeunesse anglaise avec *Anarchy in the U.K.* en 1976, que ce coup de tonnerre fait écho aux hurlements de Tristan Tzara et de Richard Huelsenbeck, au Cabaret Voltaire, à Zurich, en 1916. **Le punk est une réapparition, dans le rock, de la révolution dada.** Extrêmement érudit, le livre de Marcus analyse comment, à travers un jeu de passage de témoin, des idées acides, déviantes, ressurgissent périodiquement durant le XX^e siècle, traçant une histoire secrète dont la raison d'être est une transformation de la modernité. Après les dadaïstes, les surréalistes ; après les surréalistes, le lettrisme ; après le lettrisme, le situationnisme et son rôle dans mai 1968. Après le situationnisme, l'explosion *punk* et l'on a déjà souligné le rôle personnel de Malcolm Mc Laren, adepte des situationnistes français, dont la boutique de *King's Road* à Londres vend à la fois du matériel pornographique et les slogans de mai 1968, avant d'être le siège de la maison d'édition qui « invente » les Sex Pistols.

Derrière cette histoire secrète du XX^e siècle, il y a cette déclaration du sociologue marxiste Henri Lefebvre en 1975 : « Dans la mesure où le mot modernité a un sens, c'est celui-ci : elle porte en elle, dès le début, la négativité radicale, le Dada, cet événement qui eut lieu dans un café de Zurich. » Mais revenons à 1954. Le 22 juin 1954 paraissait le premier numéro de *Potlatch*, la revue que l'Internationale Lettriste (IL) publie jusqu'en mai 1957 — le dernier numéro de la revue, le 5 novembre 1957, portant la mention « Bulletin d'information de l'Internationale Situationniste ». Nous reviendrons sur le choix du terme *potlatch* et sur la signification de se situer par rapport à l'univers de l'échange. Ce qu'il importe à ce stade de souligner, c'est la valorisation qui est alors faite de la jeunesse. Comptant dans ses rangs les futurs animateurs du mouvement situationniste (Michèle Bernstein, André-Franck Conord, Mohamed Dahou, Guy-Ernest Debord, Jacques Fillon, Vera, Gil J. Wolman, plus tard rejoints par Raoul Vaneigem), « l'IL se voyait comme un mouvement de jeunes. Âge moyen en 1953, vingt et un ans ».

1. Greil MARCUS, Lipstick traces, Une histoire secrète du XX^e siècle, Allia, 1998.

Elle rejoignait ainsi les thèses du fondateur même du lettrisme, Isidore Isou. En 1950, Isou avait publié son *Traité d'économie nucléaire : le soulèvement de la Jeunesse*. « Le raisonnement, selon Marcus, était fondé sur les notions d'internité et d'externité : d'un côté les "établis" ou "agents du circuit d'échanges", ceux qui avaient quelque chose à vendre au sein de l'économie de marché et les moyens d'acheter ce que les autres vendaient ; de l'autre, les "externes", ceux qui n'avaient rien à vendre et ne possédaient pas les moyens d'acheter. Les jeunes étaient automatiquement externes. »¹ Isou exposait ses idées avec une logique héroïque et un élan incomparable : « Les jeunes qui n'ont rien à perdre représentent l'Attaque, l'Aventure même. Les révolutions ont été faites par les jeunes, hors de toute classe, qui se sont alliés à ces classes pour être trahis par elles et rejetés. Que les jeunes cessent de servir de marchandise pour devenir consommateurs de leur propre élan. »²

Au-delà du rock, au-delà du *punk*, ce qui fait ainsi craquer la notion d'universel, dès les années cinquante, ce qui va mener vers cet horizon éclaté du cosmos, c'est l'éloge de la jeunesse. Selon Marcus, « Isou était *sexy* — *sexy* d'une manière androgyne, très en avance sur son temps. Sa lèvre inférieure était énorme, attrayante ; sa bouche était un appel à la sensualité. Ses cheveux noirs étaient coiffés en banane et soigneusement peignés sur la nuque ; sur certaines photos du début des années cinquante, il ressemble étonnamment à Tony Curtis. » Non, à Elvis Presley, le corrige Michèle Bernstein. Toujours est-il que « le champ d'action d'Isou avait beau être le grand art et ses théories avaient beau être brumeuses, physiquement, instinctivement, viscéralement, c'était un *hound dog*, une canaille. »³

Cette évocation nous amène par transition à cette autre figure de la jeunesse de 1954, à cet autre destructeur moderne de la conception classique d'universel, à cet autre subversif qui réintroduit la sexualité dans le cosmos même de la logique, au plus profond de la pensée : Alan Turing. Dans le Cahier, Jean-François Peyret consacre un beau texte à réhabiliter sa mémoire et contribue à lever un tabou. Alan Turing est en effet peu connu. C'est bizarre car il est tout de même le père de l'informatique. Plus précisément, il est le père d'un concept tout à fait novateur : celui de **machine universelle**.

Avec ce concept, ce qu'Alan Turing a voulu dire dès la fin des années trente, c'est que ce qui est calculable dans l'univers, ce qui est décidable, ce qui est prévisible, répond désormais à une définition précise : c'est ce qui est calculable par une machine de Turing, c'est-à-dire par le modèle théorique de l'ordinateur. Dès cette époque, l'homme a été évincé de la question même de l'univers décidable et calculable. Cette grande question de la décidabilité qui était dans l'entre-deux guerres au centre des débats entre logiciens, se referme sur ce constat. On voit que la mise au goût du jour de

^{1.} Greil MARCUS, op. cit. p. 310.

^{2.} Greil MARCUS, op. cit. p. 311.

^{3.} Greil MARCUS, op. cit. p. 288.

ces questions par la sociologie et par la théorie de la décision dans les années soixante (cf. Pierre Mendès-France) avait peu de chances de fonder solidement une nouvelle science humaine.

Dans le texte que nous publions, paru dans la revue *Mind* en 1950, Alan Turing va plus loin et soulève la question prémonitoire : « Les machines peuvent-elles penser ? » Au-delà de l'universalité de la machine, il s'agit de savoir si les machines peuvent apprendre et élaborer plus d'idées que les hommes ne leur en injectent. C'est la question fondatrice de l'intelligence artificielle. Avec causticité, Turing s'éloigne de toute la tradition humaniste, par cette analogie notamment avec « une pile atomique d'une masse inférieure à la masse critique : une idée injectée correspondra à un neutron entrant dans la pile, en provenance de l'extérieur. Tout neutron de ce type produira une certaine perturbation qui finira par cesser. Toutefois, si la masse de la pile est suffisamment accrue, la perturbation créée par l'entrée d'un tel neutron continuera probablement à s'accroître... Existe-t-il un phénomène correspondant pour les esprits et en existe-t-il pour les machines ? Il semble qu'il y en ait un pour l'esprit humain. La majorité des esprits humains paraissent "sous-critiques". Une idée proposée à un tel esprit donnera lieu, en moyenne, à l'apparition de moins d'une idée en réponse. Une faible proportion est sur-critique ». Les machines, elles, peuvent être sur-critiques.

Voici ainsi l'Homme définitivement condamné à se définir une nouvelle place dans l'Univers (mais est-ce encore l'Univers ?), bien différente de la place centrale, rationnelle et ordonnatrice qui s'était dessinée à la Renaissance et qu'avaient consacrée les Lumières. Cette place, nous ne l'avons pas encore trouvée. Est-ce pour cela que ces idées paraissent scandaleuses, qu'elles restent cachées et taboues ? Pas seulement. Turing n'était pas uniquement un grand mathématicien, un grand logicien et un héros britannique de la guerre. Il avait en effet dirigé l'équipe qui a « craqué » le code Enigma, le code de chiffrement de la marine allemande, contribuant fortement à la victoire des Alliés. Turing était également un être étrange, obsédé par les questions de l'identité et du double. Homosexuel, il pensait incarner l'esprit d'un de ses amis, mort dans sa jeunesse. Fantasque, il était un fan inconditionnel de *Blanche Neige et les sept nains*, dont il connaissait tous les airs. Sa théorie même de l'intelligence des ordinateurs était fondée sur ce qu'il appelait la « sexualité de la pensée » et sur un jeu logique dont le principe était un déplacement de la différenciation sexuelle. C'est sur ces bases qu'il a inventé l'informatique, cet outil qui nous entoure chaque jour un peu plus.

Les lecteurs qui voudront en savoir plus trouveront dans le Cahier certaines références. Mais la raison du tabou, la voici : c'est la mort de Turing. En 1951, il porte plainte auprès de la police pour avoir été dévalisé par un de ses amis. Il a alors quarante et un ans. Bien que héros national et sommité scientifique, il est poursuivi pour homosexualité, arrêté et condamné à la castration chimique. En 1953, en Angleterre. Il ne le supporte pas et, en juin 1954, il se suicide. Pas n'importe quel suicide. Comme Blanche Neige, il croque une

pomme, une pomme empoisonnée au cyanure. Voilà le tabou sur lequel se développe l'informatique mondiale. Voilà, telle un OVNI ayant traversé le siècle, l'image de la pomme croquée dont on dit que Steve Jobs s'est servi pour créer Apple.

La machine universelle, la pomme, la sexualité, le double : ces images fortes marquent l'origine d'une nouvelle modernité, d'une nouvelle problématique sociale où la question de l'universel vient par un choc en retour se confondre et s'opposer avec la question de l'individu. L'instauration d'un « clivage radical » entre un instrumentalisme abstrait et des identités autonomistes enracinées dans l'histoire est la grande question d'aujourd'hui. Dans La Société en réseaux¹, Manuel Castells écrit : « Nos sociétés se structurent de plus en plus autour d'une opposition bipolaire entre le Réseau et le Soi. » Plus précisément, la modernité se joue désormais dans la confrontation de la Personne et du Cosmos.

III.4. 2004 : post-modernité ou hyper-modernité ?

Au cours des cinquante ans qui séparent 1954 de 2004, les axes majeurs de transformation de la modernité paraissent maintenant bien cernés ; la modernité-individu glisse vers une modernité-personne ; la modernité-univers bascule dans une modernité-cosmos. Comment caractériser le nouvel horizon de notre modernité ? La question est particulièrement vitale pour la France car celle-ci ne peut ni se renier ni s'enfermer : même si tout bouge en même temps, il lui faut saisir les deux bouts de la chaîne pour recréer un équilibre de progrès.

Un rôle important d'accélérateur de la transformation a été joué par les guerres, au cours de ce demi-siècle. Au milieu des années soixante, la guerre du Viêt-Nam accélère la coupure entre l'Oncle Sam et la jeunesse. La rock attitude se développe et derrière elle tous les mouvements sociaux de libération des années soixante-dix vont tirer la logique de bascule de l'Univers vers le Cosmos. Dans le même temps, les années de guerre froide jouent un rôle de conservateur vis-à-vis des représentations les plus anciennes de l'individu. L'équilibre de la Terreur qui s'instaure entre les deux superpuissances atomiques fonctionne ainsi comme une métaphore de la théorie des passions compensatrices. C'est *in fine* la compensation entre deux pouvoirs de destruction qui régule le monde. La chute du Mur, en 1989, rompt cet équilibre et confronte d'un seul coup le vieux monde de l'« individu » à cette brusque décongélation. C'est ce qui accélérera la marche vers la problématique de personnalisation.

En 1954, la guerre ne jouait pas encore ce rôle d'accélérateur de la **dislocation**. La guerre d'Indochine incitait la France, au contraire, à se moderniser. Quant à la revue *Potlatch*, elle consacrait son premier numéro, le 22 juin 1954, au récit de la chute du Président guaté-

1. Manuel Castells, La Société en réseaux, tome 1, L'ère de l'information, Fayard, 1998.

maltèque, Jacobo Arbenz. Celui-ci avait institué une réforme agraire modeste dont la compagnie *United Fruit s'*était plainte. La CIA et le Secrétaire d'État américain, John Foster Dulles avaient alors lancé ce que l'Internationale Lettriste nomma une « croisade » contre ce que Dulles appelait (les termes sont authentiques) les « forces du mal ». Dans le numéro 5, daté du 20 juillet 1954, *Potlatch* revient sur le sujet avec un texte fait d'articles détournés, intitulé « Les Cathares avaient raison ». On y trouve la critique du gouvernement réformiste Arbenz (Saint-Just : « Ceux qui font des révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau ») mélangé à un article de physique consacré à l'opposition entre matière et anti-matière et à un article d'histoire sur l'opposition que les Cathares établissaient entre le rôle de Dieu et celui du Diable, le Cosmos étant divisé en deux selon eux. L'idée qui s'imposait était celle du Double. « Les Cathares étaient les prophètes de la destruction du monde visible ; tout comme l'IL qui appelait ce monde le spectacle. »¹

Par rapport au constat d'un Double « atrophié », « intériorisé » qu'Edgar Morin établit en analysant l'imaginaire officiel du cinéma, les pré-situationnistes débusquent son potentiel de déploiement, en choisissant le terme de « potlatch ». Comme le dira Debord, potlatch était un cadeau, l'offrande de « biens non-vendables ». L'IL jouait également d'une autre métaphore. « Le dictionnaire ethnographique donnait "consommer" comme définition de potlatch, mais le contexte qu'évoquait le mot n'était pas la consommation commerciale mais la "consommation par le feu" ». Son sens était : un cadeau qu'il fallait rendre jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à donner. C'était un nom chinook, utilisé par les Kwakiutl de Colombie britannique, les Tlinkit d'Alaska, des tribus amérindiennes étudiées pour la première fois par des anthropologues à la fin du XIX^e siècle. Ces tribus, comme l'ont découvert ces anthropologues, avaient une étrange pratique : un chef en rencontrait un autre et lui offrait des cadeaux. Le second chef avait le devoir de faire d'autres cadeaux en retour, mais d'une valeur plus élevée. C'était le potlatch. Le jeu pouvait commencer avec un collier et se terminer par l'incendie d'une ville. Une tribu qui mettait le feu à sa propre ville élevait ainsi l'obligation du rival à un niveau presque inaccessible. » ²

En se référant au potlatch, les lettristes placent ainsi l'échange au cœur de ce qui allait devenir la nouvelle modernité. Mais s'agit-il de l'échange marchand ? Pour simplifier le débat, nous dirons que c'est la thèse des théoriciens de la post-modernité. L'un d'eux, l'architecte hollandais Rem Koolas a ainsi publié récemment un ouvrage collectif passionnant édité par Taschen : *Project on the City 2 ; Harvard Design School Guide to Shopping*³. La thèse générale du livre est que l'architecture qui crée des utopies et qui les transforme en espaces concrets est de plus en plus une architecture d'espaces commerciaux tandis que la ville est progressivement vidée de sens et de vie, qu'elle ne retrouve du sens et de la vie qu'en infiltrant partout en elle-même le *shopping* et son

- 1. Greil MARCUS, op. cit, p 462.
- 2. Greil MARCUS, op. cit, p 451.
- 3. Project on the City 2, Harvard Design School Guide to Shopping, Taschen, 2002.

mode de séduction. L'article de Sze Tsung Leong... *And there there was shopping* résume bien le contexte : « Aux États-Unis, écrit-il, le nombre des commerces représente 3,6 fois celui des églises, des synagogues et des temples, 252,9 fois celui des universités, 25,2 fois celui des bibliothèques et 242,1 fois celui des musées. Dans le Royaume-Uni, la relation est encore plus disproportionnée, avec 8,7 fois plus de magasins que d'églises et 2 174 fois plus que d'universités. Au Japon, les commerces représentent 1 429 fois le nombre des musées, à Singapour 6 770 fois ».

De plus en plus de personnes travaillent dans le commerce et celui-ci représente une majorité de l'espace non-résidentiel construit : 60 % suivis de 15 % pour l'éducation, 14 % pour les bureaux, 6 % pour les hôpitaux et 5 % pour les autres structures publiques, administrations et musées. Les grands architectes se consacrent ainsi de plus en plus à une architecture commerciale, même si ce n'est pas elle qui concentre l'intérêt académique. Daniel Burnham qui réalise des gratte-ciel parmi les plus fameux de 1900 ainsi que certains grands magasins célèbres (*Selfridge's* à Londres, *Gimbel's* à New York, *Marshall Field* à Chicago) réalisa 28 % de son travail pour des aires de *shopping*. Victor Gruen qui est le père aprèsguerre de cette utopie des villes nouvelles commerciales, des *malls* à l'urbanisme rationalisé, 65 %. Jon Jerde, l'architecte contemporain qui a notamment réalisé le plus grand centre commercial du monde, *Mall of America*, et qui interpénètre commerce et *non-shopping experiences* (théâtres, casinos, parcs de loisirs) dans le concept à la mode d'*entertainement*, a réalisé 87 % de son travail sur des projets commerciaux (article de Daniel Herman).

Une relation dévorante s'instaure ainsi, peu à peu, entre le commerce et le reste de la cité. Alors que les autres institutions urbaines sont stables, les commerces ont des cycles de vie plus courts, ils sont en déséquilibre permanent, soumis aux risques du déclin et de l'obsolescence. Ceci les contraint à devoir sans cesse se ré-inventer, se reformuler, pour être en phase avec une société en mouvement. Aussi concentrent-ils progressivement l'imaginaire utopique et, dès 1954, un projet improbable voit le jour : la construction du premier parc Disneyland, à Anaheim en Californie. L'ouverture au public, le 17 juillet 1955, est un immense succès et l'architecte, James Rouse, prolongera ce succès par plusieurs réalisations (comme *South Street Seaport* à New York) où il incorpore « les gènes de l'histoire et les dynamiques scéniques dans le monde des centres commerciaux ». Des idées de Walt Disney encore plus folles, comme EPCOT en 1965 (*Experimental Prototype Community of Tomorrow*) eurent, heureusement, une réussite plus limitée même si elles débouchèrent sur plusieurs ensembles alliant un urbanisme fermé, des technologies de contrôle, une image du bonheur et la sécurité.

Par certains côtés, le commerce est ainsi un enfant de l'armée, une prolongation de la chose militaire. C'est la thèse qu'a notamment défendue Michel Henochsberg¹ qui, dans

^{1.} Michel Henochsberg, *Nous nous sentions comme une sale espèce, Sur le commerce et l'économie*, Denoël, 1999. Voir aussi Michel Henochsberg, *La Place du marché*, Denoël, 2001.

une vision très braudelienne, rappelle que le commerce moderne résulte du commerce au long cours et que celui-ci était le prolongement par des moyens plus civils, de l'œuvre de rapine que les souverains confiaient auparavant à leurs soldats. Aussi faut-il peut-être relier la poussée d'esprit commercial et de réalisations commerciales qui marquent la fin des années quatre-vingt et les années quatre-vingt-dix à cet événement majeur qu'est la fin de la guerre froide et l'abaissement des tensions militaires ? Une ville comme Las Vegas témoigne depuis 15 ans d'une rapidité proprement affolante de prolifération commerciale. Aux États-Unis, la surface commerciale atteint globalement 772 millions de m², 39 % de la surface commerciale du monde. Rem Koolas note que cela représente 2,9 mètres carrés par habitant contre 0,3 en moyenne dans le monde.

C'est là le cœur de l'idée de post-modernité. Car derrière cet échange marchand généralisé, il ne peut plus y avoir de sens. D'ailleurs, le *shopping* détruit le sens, de manière accélérée, en installant sa logique de circulation dans toutes les institutions plus ou moins privatisées, à la recherche de ressources ou tout simplement à la recherche des moyens de se montrer en vie. Les aéroports deviennent ainsi des centres commerciaux, les églises également (*divine economy*), les gares et les stations de métro pareillement. L'éducation, les administrations, les bases militaires, les musées font une place au *shopping*. La ville, la société, deviennent des supermarchés.

Dans ce *Cosmos market*, privé de sens, l'heure dans les institutions est à célébrer la transversalité et l'orientation-client. Hier, les individus tenaient divers rôles : ils étaient citoyens, abonnés, fidèles, administrés, assurés, sociétaires, chalands... Finis, tous ces cloisonnements verticaux ! Chacun veut faire circuler l'information et ne connaître que des clients. Pour les gens, cette orientation-là de la modernité peut être positive quand elle se traduit par un plus grand respect, de la part d'institutions hier trop hautaines. Mais ce n'est pas là le sentiment dominant. D'abord, beaucoup d'insatisfactions marquent ce développement de la « gestion client », car les institutions différencient fortement leur niveau de service selon la rentabilité supposée du client. Ensuite, la revendication est celle d'un droit à l'anonymat face à ces institutions qui collectent toujours plus d'informations, voire d'un droit au mensonge, au jeu, au tribalisme, à la pluri-identité. La logique de la personne apparaît ainsi comme un facteur d'opposition à *Cosmos-market*. La pertinence et l'audience d'un livre comme *No logo*¹ montrent que cette analyse post-moderne de la marchandisation du monde rencontre un large écho.

Sans nier le fait qu'elle recoupe de nombreux pans de l'actualité, cette vision-là n'est pas la nôtre. La thèse de la post-modernité, de la disparition de l'histoire politique dans le pur marchand, ne correspond pas à ce que nous pouvons comprendre de la modernité en devenir, de la modernité 2004. Les travaux de Guy Debord sur la ville, des lettristes sur la dérive urbaine, des situationnistes sur la spectacularisation de la marchandise ont certes influencé tout un milieu d'architectes à l'origine de l'école du

^{1.} Naomi Klein, No logo, La tyrannie des marques, Éditions Leméac/Actes Sud, 2001.

post-modernisme. Mais l'accent mis, dès les années cinquante, sur le concept de potlatch et sur les rapports non marchands incite à explorer une autre voie.

Cette vision-là amène à prendre à rebours la question de la modernité. Au lieu de s'intéresser à la désacralisation du monde, au retrait de la religion et de Dieu, il s'agit de se ré-interroger sur le processus même de sacralisation du monde, de production du sacré. La problématique de la modernité, celle qui caractérisait les Temps Modernes, c'était de préserver la société du dérèglement des passions humaines. Il s'agit là au contraire de retrouver les passions enfouies et d'en faire le cœur de la nouvelle modernité. Cette problématique-là, nous proposons de l'appeler : hyper-modernité.

Dès 1925, dans l'*Essai sur le don*¹, Marcel Mauss s'était interrogé sur le potlatch, en tant que survivance de l'Âge d'Or, témoin du passé d'une forme d'échange autrefois universelle. « C'était une économie "inconstante" fondée sur l'émotion et le jeu, baignant dans la confiance [entre des gens qui ne se cachaient rien], comme le marché moderne baigne dans le cynisme. » Cette vision inspira Georges Bataille qui, dans *La Notion de dépense*², reprend en 1933 l'analyse du *potlatch* comme « preuve d'une économie mythique instinctive du gaspillage et de la perte, cachée à l'intérieur des économies rationnelles de production et d'accumulation. »³

« Dans *La Part maudite*, paru en 1949, Bataille développe sa théorie d'une économie généralisée [où], à la racine, s'impose le principe de la perte », écrit Éric Barchechath. Après cinq ans de bouillonnement autour d'Internet et la bulle boursière qui l'a accompagné, il relève que nous devons être aujourd'hui particulièrement sensibles à cette pensée où « la perte ostentatoire reste universellement liée à la richesse comme sa fonction dernière »⁴. C'est toutefois sur une dimension encore plus prémonitoire de Bataille, encore plus liée aux questions de la modernité informatique, que nous avons choisi d'insister. Greil Marcus notait : « Le fait que la civilisation se soit reproduite à travers l'échange, le mercantilisme, le capitalisme ou le communisme, ne faisait que voiler la haine inhérente de l'humanité pour l'utilité et les limites, dissimulant sa soif de "dépenses inconditionnelles", d'activités "qui ont leur fin en elles-mêmes" — cachant cette vérité : l'oubli est la passion dominante de l'humanité. »⁵

Mais pourquoi cette haine de l'utilité ? Analysant le superbe texte de Bataille sur *Lascaux ou la Naissance de l'art* et sur la découverte qu'il fait en 1954 de la grotte de Lascaux, Barchechath note qu'au fond « l'horreur de l'homme pour lui-même est ce qui fonde l'humanité ». Ce qui justifie cette horreur c'est « le faible pouvoir du travail », la technique, l'artefact, ce qui fait précisément que — depuis *homo faber* — l'homme n'est pas

- 1. Marcel Mauss, Sociologie et anthropologie, PUF, 1978.
- 2. Georges BATAILLE, La Part maudite, Éditions de Minuit, 1967.
- 3. Greil MARCUS, Lipstick Traces, p. 452.
- 4. Greil MARCUS, op. cit, p 453.
- 5. Georges BATAILLE, Dossier de Lascaux, Œuvres complètes, Tome IX, NRF, Gallimard, 1979, p. 453.

l'animal. Bataille arrive à cette conclusion après avoir mis en exergue le paradoxe de la naissance de l'art : dans les grottes, ce qui fait contraste avec la représentation parfaite, fraîche, abondante, des animaux, c'est une représentation maladroite, caricaturale, rare, des hommes et surtout une absence totale de représentation de leur visage. À Lascaux, il existe une seule représentation d'un homme, mais avec une tête d'oiseau — c'est d'ailleurs cette absence de représentation de l'homme qui témoigne, dans Lascaux, de la présence de l'humain en tant que tel.

Au moment où naît *homo sapiens*, « l'humanité dut avoir le sentiment de détruire un ordre naturel en introduisant l'action raisonnée du travail ; elle agissait comme si elle avait à se faire pardonner cette attitude calculatrice, qui lui donnait un pouvoir véritable. C'est le sens d'un souci du pouvoir magique, qui s'oppose aux conduites directement commandées par l'intérêt. »¹ « S'ils obtenaient des résultats qui eurent à leurs yeux quelque prix, ils savaient qu'ils les atteignaient à l'aide du travail et du calcul, ce dont les animaux sont incapables. Mais ils prêtaient aux animaux d'autres pouvoirs, à l'ordre intime du monde, qui leur semblait mettre en œuvre une force incomparable, en face de la méprisable industrie humaine. Il était donc convenable, à leurs yeux, de ne pas souligner en eux l'humanité, qui ne signifiait que le faible pouvoir du travail, de souligner bien au contraire, une animalité qui rayonnait la toute puissance d'un monde impénétrable : toute la force cachée de ce monde leur semblait justement déborder un effort qui leur pesait. »²

C'est cela le circuit détourné qui marque la naissance de l'art : l'homme accède au divin par l'animal et c'est par le divin qu'il accède à lui-même. Nous sommes bien loin de la modernité classique et de l'impératif cartésien, enjoignant à l'homme de se rendre maître et possesseur de la nature ! « L'homme pouvait agir sur la nature, il pouvait la changer, mais il ne pouvait faire que la chance ne disposât finalement de la réussite du chasseur. La chance dépendait d'un monde plus puissant que celui du travail et de la technique, d'un monde fermé à l'homme dans l'attitude du travail, imbu du sentiment de l'efficacité logique. Très vite d'ailleurs, l'homme imagina qu'il pouvait agir sur les puissances de ce monde, mais non comme la pierre en la taillant. Il prêtait à ce monde une existence profonde, intime, analogue à la sienne : il lui supposa des mouvements de désir et de haine, de jalousie, de colère, d'amitié. Il crut à la possibilité d'influer sur lui, non comme il influait sur les choses en travaillant, mais comme il influait sur d'autres hommes, les priant, les obligeant, les apaisant par des cadeaux. »³

Ce texte est certainement le plus contemporain des textes de 1954. Dans *Lascaux* ou la Naissance de l'Art, Bataille anticipe toute la question des interdits qui marqua les années soixante-dix. Il anticipe la critique du travail. Il anticipe la nouvelle place des

 $^{1.\,}Georges\,BATAILLE, Lascaux\,ou\,la\,naissance\,de\,l'art, Ceuvres\,complètes, Tome\,IX, NRF, Gallimard, 1979, p.\,70.$

^{2.} Idem.

^{3.} *Idem*, p. 71.

femmes dans la société en rappelant le rôle incontournable des questions sur la mort et la vie, au plus profond de la conscience humaine. Il anticipe le retour de Dieu et la prophétie d'André Malraux sur le XXI° siècle qui serait religieux ou qui ne serait pas. Il anticipe également le mythe de l'hypertexte qui débouchera sur l'invention d'http (hyper text transfert protocol) et sur le déploiement du Web : le monde n'est plus plat, linéaire, porté par le sens d'un récit, il est constitué de liaisons secrètes, de raccourcis, de projections par marche avant, de résonances par marche arrière, de détournements obliques. Lascaux, c'est déjà une représentation sur l'homme, sur son visage, sur sa représentation, sur ses masques — bref, sur l'homme comme personne — face à un monde magique, mystérieux, traversable mais non pénétrable — bref, face au Cosmos.

L'autre face de l'hypermodernité de Bataille, celle avec laquelle il faudrait construire un jeu d'opposition, c'est celle du « *Big Brother* » de Georges Orwell. Écrit en 1950, 1984¹ était une tentative pour penser l'humanité avec trente-quatre ans d'avance. Dix-sept ans plus tard, en 1967, à mi-parcours, cette vision inspira Stanley Kubrick et Arthur C. Clarke qui eux aussi, tentèrent de se projeter en avant de 34 ans avec le film 2001, l'Odyssée de l'espace. Dans ces travaux, on est, dans les circonstances même de l'interrogation, plongé dans un temps cyclique, bien différent du temps linéaire de la modernité. Nous avons placé en annexe de ce Cahier un texte que nous avions écrit à ce propos sur l'Odyssée de l'individu pour la Conférence internationale des Commissaires à la Protection des Données, en septembre 2001. Il s'agissait d'explorer les cycles de 34 ans qui marquent notre nouvelle représentation hypertexte du temps, de même que nous explorons ici des cycles encore plus longs comme les soixante ans qui séparent Dada (1916) et les Sex Pistols (1976) ou les cinquante ans qui séparent 1954 de 2004.

Toujours est-il que *Big Brother* est l'exact contraire de l'homme de Lascaux. Sur les murs de la grotte, l'homme est présent, est porteur d'espérance, est en route vers le divin : on ne le représente pas. Sur les murs des villes du futur, *Big Brother* est la marque omniprésente de l'homme estompé, de la société déshumanisée, de la montée de la désespérance : *Big Brother is watching you*. Bataille notait que la passion dominante de l'humanité, c'était l'oubli. Orwell montre que la perte de la mémoire est à la base des dictatures modernes.

Au-delà du thème fort de l'individu qui a marqué les temps modernes, les deux textes annonciateurs de l'hypermodernité anticipent le nouveau rôle de la personne et le redéploiement de cette question du double qui paraissait, il y a 50 ans, atrophiée. L'homme de Lascaux tend vers Dieu à travers l'animal, et c'est par l'imitation de Dieu qu'il se produira comme Homme. *Big Brother* croit symboliser une société qui se passe de Dieu : il est tout puissant et l'on ne parle plus de Big Father ou de Big Mother! Mais si l'on analyse le roman, on voit que *Big Brother* n'est autre que le double du héros.

Quant au Cosmos, l'autre thème fort de l'hypermodernité dans laquelle nous entrons, il ne se conçoit pas sans prolonger la question de la personne vers celle de la personnalisa-

1. Georges ORWELL, 1984, Gallimard, 1994.

tion. Dans la préface au scénario de 2001, l'Odyssée de l'espace¹, Arthur Clarke reprend les thèses d'Orwell et écrit : « Derrière chaque être vivant il y a 30 fantômes, car tel est le rapport des morts aux vivants. Depuis l'aube des temps, environ 100 milliards d'êtres humains ont vécu sur cette planète. Et ce nombre est intéressant car, par une curieuse coïncidence, il existe environ 100 milliards d'étoiles dans notre univers local, la voie lactée. Ainsi, pour chaque homme qui vécut jamais, une étoile brille dans l'espace. Mais chacune de ces étoiles est un soleil, souvent plus lumineux et plus puissant que cette petite étoile proche de nous que nous appelons le soleil. Et de nombreuses étoiles de la voie lactée — la plupart sans doute — possèdent des planètes qui tournent autour d'elles. Ainsi, il existe certainement de par l'univers assez de mondes pour donner à chacun des hommes qui habitent la Terre un paradis ou un enfer qui n'appartienne qu'à lui ».

Un paradis et un enfer qui n'appartient qu'à soi : c'est sur ces termes que repose le magnétisme du thème de la personnalisation. Est-ce cela l'avenir auquel nous sommes condamnés ? Sommes-nous nous-mêmes l'horizon indépassable de la nouvelle modernité ? L'avenir n'est pourtant pas écrit. Entre *Big Brother* et Lascaux, entre un monde refermé sur chaque personne et l'espoir de nouvelles ouvertures, on voit déjà poindre les jeux de tension de la nouvelle modernité. La vision marchande de la post-modernité fait aujourd'hui alliance avec l'idée de personnalisation et d'une humanité enfermée dans un retour en boucle sur elle-même. Une autre vision de l'hypermodernité peut être trouvée, à travers les failles, les pertes, l'excès qui marquent la conception de Bataille.

Pour l'exprimer, il faut retourner d'abord dans l'obscurité inhérente à notre condition d'homme, celle qui baigne les grottes de Lascaux. Les idées de modernité et de progrès ont voulu faire marcher l'homme vers les lumières. Mais comme l'a justement dit Edgar Morin, si l'homme est sorti des cavernes, les cavernes, elles, ne sont pas sorties de la tête des hommes. Pour aborder l'hypermodernité, notre nouveau futur, avec une lueur d'espérance nous voudrions rappeler, en conclusion, le paradoxe de Kepler.

Au XVII^e siècle, ce savant, ce prédécesseur des Lumières, avait engagé une grande controverse scientifique autour d'une question : pourquoi la nuit est-elle noire ? Pourquoi, alors que nous sommes entourés de 100 milliards de soleils dans notre galaxie — nous le savons désormais — pourquoi suffit-il que notre soleil local se couche pour que la nuit devienne noire ? Newton et bien d'autres participèrent à ces débats. Edgar Poe en pressentit la réponse que l'on connaît désormais, depuis la théorie du big bang et de l'univers en expansion.

La nuit est noire parce que l'univers est trop récent. Nous ne percevons la nuit que la lumière des quelques étoiles qui sont les plus proches. C'est une question de temps pour que nous percevions sur terre le message hypertexte lumineux qui nous est jeté depuis la création. Lorsque toutes les étoiles auront projeté leur lumière à travers le cosmos et jusqu'à la terre, alors la nuit disparaîtra à jamais.

1. Arthur Clarke, 2001, l'Odyssée de l'espace, Robert Laffont, 1990.



Les comptes de la puissance

François FOURQUET

Extrait de Les Comptes de la puissance, 1980¹

Il est question dans ce récit de la conquête par l'État de la direction de l'économie dans un but de puissance nationale ; c'est ce qui justifie le titre². Car en plus de son but officiel de réglage de la conjoncture, la comptabilité nationale fut dès le départ une comptabilité de la puissance nationale, de ses ressources et de ses objectifs ; et la planification n'a jamais perdu sa fonction d'origine, qui était la modernisation et l'équipement de cette puissance.

Le point du départ du récit est la naissance de la comptabilité nationale en France, c'est-àdire la création d'un système de concepts économiques organisant l'information statistique en forme de comptes articulés, et son utilisation politique. De cette histoire fondamentale dérive une série d'histoires partielles. D'abord une histoire de la transformation de la classe dirigeante de ce pays, qui en trente ans est passée d'une mentalité malthusienne à une attitude productiviste; et une histoire de l'emprise économique de l'État sur la société civile. [...].

La volonté de croissance

Il y a dans le récit quelque chose de plus que les affections personnelles et les affiliations politiques ou religieuses des narrateurs. Plus forte que les autres, il y a une passion commune, qui est en

- 1. François Fourquet, *Les Comptes de la puissance*, Éditions Recherches, 1980. © Éditions Recherches, 17 Impasse Mousset, 75012 Paris. Editions-recherches@worldnet.fr, http://editrech.freesurf.fr
- 2. La source principale des *Comptes de la puissance* est constituée par plusieurs dizaines d'entretiens avec 26 personnes : Claude Alphandéry, Henri Aujac, Jean Bénard, Louis-Pierre Blanc, François Bloch-Lainé, Jean Denizet, René Froment, Pierre Gavanier, Claude Gruson, Étienne Hirsch, Edmond Malinvaud, Jean Marczewski, Pierre Massé, Jacques Mayer, Pierre Mendès-France, René Mercier, Simon Nora, François Perroux, Charles Prou, Jean Ripert, Michel Rocard, Jean Saint-Geours, Alfred Sauvy, Jean Sérisé, Pierre Uri et André Vincent. Leurs énoncés ont été intégrés en forme de récit collectif. Les interventions s'enchaînent souvent à la perfection, comme si les auteurs s'étaient trouvés dans une même salle et avaient réellement discuté. Dans certains cas, les interventions sont des citations d'ouvrages écrits par les auteurs et déjà publiés à la date où j'ai entrepris ce livre. Les citations sont signalées par un astérisque, pour éviter de les confondre avec une intervention originale. Ma contribution propre figure en italique lorsque j'apparais en tant que récitant qui présente un personnage, un événement ou le contenu d'un ouvrage, ou en tant que commentateur qui donne son interprétation personnelle.

même temps une passion du bien commun : relever la France de sa ruine matérielle et politique, de sa défaite de 1940. Les narrateurs ont presque tous détesté le désir malthusien d'une France décroissante et vieillissante depuis un siècle ; ils ont ressenti profondément la vibration douloureuse de la défaite ; et qu'ils soient patriotes ou internationalistes (ou les deux), ils ont travaillé pour que la France devienne une grande puissance « moderne et vigoureuse ». Ils ont été portés par cette vague de fond populaire qui, au lendemain de la défaite et dès le temps de Vichy, renverse la tendance séculaire au vieillissement. Cette vague de fond, qui appartient aux rythmes très lents de l'histoire, ne se traduit directement que dans les statistiques démographiques, mais provoque de multiples effets indirects. Et parmi ces effets, il y a cette volonté de croissance que les narrateurs affirment tout au long du récit et à la réalisation de laquelle ils œuvrèrent.

De cette volonté de croissance dérive une volonté de direction de l'économie par l'État, et par suite un accroissement du pouvoir public sur la société civile. Ici la volonté de puissance publique coïncide avec la volonté de puissance nationale : il est vrai qu'il en a été toujours ainsi depuis la naissance des nations et du capitalisme. Un nouveau domaine est conquis par l'État. Cette conquête est souvent justifiée par la nécessité de régler la conjoncture et les grands équilibres.

Mais ce récit est inintelligible si on ne rétablit pas, derrière le mot de croissance et ses équivalents (expansion, modernisation, investissement productif, anti-malthusianisme, etc.) le mot de puissance. La croissance est la métaphore organique de l'augmentation de « potentiel » économique ou de la puissance productive de la nation.

Mais la « mystique » des gens du SEEF¹ et du Plan ne se réduit pas à cette passion de la croissance et de la productivité nationales. Dans ce récit, ils ne conçoivent la puissance que comme un moyen. Un moyen de quoi ? Les réponses sont variées : la prospérité ; la distribution du surplus ; la qualité de la vie urbaine ; la planification en tant qu'outil élaboré de vie démocratique ; le socialisme, où l'homme n'exploite plus l'homme ; le tiers-secteur de vie sociale en dehors de l'État et du capital ; la liberté comme résultat de la connaissance des déterminismes économiques qui causent la violence du monde. Tous ces buts ne visent pas l'avoir des choses, mais l'être de l'homme ; pas le plus-être, mais le mieux-être ; pas le rapport de forces, mais la justice et l'amour. En un mot, pas la puissance, mais l'espérance. Et, là où ils étaient, la fabrication d'outils de connaissance, de prévision et d'harmonisation économiques était la meilleure chose à faire pour réaliser cette espérance. Ces outils, ils les ont créés pour l'État, considéré par eux comme le dépositaire du bien public.

Et pourtant... pourtant, je ne puis m'empêcher de penser qu'ils ont été portés par un désir de puissance, même lorsqu'il se manifestait seulement sous la forme d'un désir de connaissance ou d'une volonté de service public. La libido cognoscendi n'est à mon sens qu'une variante de la libido dominandi, et le service public un ingrédient de la puissance publique. L'affir-

^{1.} SEEF: Service des Études Économiques et Financières, logé au ministère des Finances, et qui de 1952 à 1962 élabora les premiers comptes de la nation. Faisaient partie de la toute première équipe dirigée par Gruson et « protégée » par Bloch-Lainé: Blanc, Denizet, Froment, Mercier, Nora, Prou, Serisé et, plus tard, Saint-Geours.

mation simultanée de l'espérance du monde et de la puissance de l'État-Nation n'est pas un acte hypocrite. C'est une foi. Pas une mauvaise foi ; ni une bonne foi ; mais une foi, au-delà du bien et du mal. Cette foi de l'espérance et de la puissance, de la lucidité et de la croissance, de la démocratie et de l'expansion, est le mouvement même de la vie sociale, le mode d'adhésion de l'homme à son destin. Enlevez cette foi, vous enlevez la vie. Si la foi est illusion, alors, c'est la vie même qui est illusion, le monde réel lui-même qui est illusion. On ne peut séparer la foi du monde.

À force de sentir les vibrations émanant de mes interlocuteurs, j'ai été de plus en plus sensible à cette dimension épique de leur histoire. Épopée qui vire parfois au drame : certains d'entre eux suggèrent que leur espérance a été déçue, que le monde nouveau des années soixante-dix et quatre-vingt a trahi leurs idéaux. J'ai été plus sensible encore à cette dimension dramatique, celle de la « mort d'une mystique ». Mais si la mystique est ambiguë, sa mort l'est aussi.

J'ai été frappé par un aspect de cette ambiguïté: l'opposition entre public et privé. Une très grande valeur est conférée à ce qui est public, représentant l'intérêt général à l'encontre des intérêts privés. Cette supériorité du public sur le privé a-t-elle été reniée par les hommes venus au pouvoir dans les années soixante et soixante-dix? La question vaut un détour.

Du point de vue des institutions politiques, la génération qui vient au pouvoir en 1944-1945 n'invente pas grand-chose ; elle reconduit la III[®] République : suprématie parlementaire, instabilité ministérielle, etc. Cependant, la présente histoire décrit un mouvement qui se produit à l'ombre de la scène politique. La politique de croissance et la direction étatique de l'économie semblent presque se faire en dehors de la classe politique, tout accaparée par des problèmes d'un autre âge (la décolonisation) ou d'un autre ordre (la guerre froide ou l'armée européenne). Les hommes politiques qui œuvrent pour la croissance et la productivité sympathisent avec le courant incarné par Pierre Mendès-France : par exemple Edgar Faure, Félix Gaillard, etc. Hauts fonctionnaires des Finances et du Plan ou dirigeants patronaux n'auraient rien pu faire sans ce relais minoritaire mais décisif dans le monde politique.

Mais la classe politique de la IV[®] République n'a pas durablement donné le pouvoir à Pierre Mendès-France lui-même. Elle le lui a donné sans enthousiasme pour mettre fin à la guerre d'Indochine, un problème qui aurait dû être réglé en 1945 ou 1946. De même, elle n'a donné le pouvoir à de Gaulle que pour digérer la révolte des généraux et en finir avec la guerre d'Algérie. Mais de Gaulle a profité de la paix d'Évian pour opérer une profonde réforme constitutionnelle et donner une traduction politique à ce mouvement de fond amorcé en 1940. Sur cinq points au moins, les buts du gaullisme ne sont pas très éloignés de ceux du mendésisme : 1) faire de la France une grande puissance économique moderne ; 2) restaurer son prestige international ; 3) introduire une rigueur financière dans la gestion des affaires non seulement de l'État, mais de la Nation ; 4) relancer la planification ; 5) et d'une manière générale, affirmer l'hégémonie de l'État sur l'économie, du public sur le privé, etc. (Je ne parle pas ici, bien sûr, des divergences). [...]

Une nouvelle ère s'ouvre avec la V^e République. Non seulement les cartes sont distribuées différemment, mais les règles du jeu ont changé. On n'est plus « libéral » dans les années soixante comme on l'était dans les années trente ; on n'est plus « interventionniste » comme on était socialiste à la libération. Valéry Giscard d'Estaing est à la fois un produit et un opérateur de cette métamorphose. Ce n'est pas un homme enfermé dans une doctrine libérale désuète. Il a entièrement intégré les outils conceptuels et techniques du nouveau dirigisme. Un des enseignements de ce récit, c'est que la rigide opposition libéralisme-interventionnisme n'est pertinente que superficiellement. Revigorer l'initiative privée et améliorer l'intervention publique sont les deux faces d'une même politique de puissance et de grandeur nationale. Si on veut bien mettre un instant entre parenthèses les partages moraux évoqués par les couples privés-publics ou intérêt général-intérêts particuliers, on s'aperçoit immédiatement que la volonté de puissance nationale exige aussi bien un capitalisme actif qu'un État entreprenant.

La politique. L'alliance avec Mendès-France

La Commission des comptes de la nation

La locomotive Mendès-France

Nora: ç'a été la période intellectuellement la plus passionnante de ma vie. Mais le problème était de faire entrer cette opération de commando dans les rouages de l'administration. Nous ne pouvions avoir d'influence que comme poisson pilote, par l'intermédiaire du Plan et de l'INSEE, en provoquant une sorte d'osmose. Je suis convaincu que nous avons été des pionniers en faisant faire un pas fondamental non seulement à la pensée, mais à la cohérence de l'action administrative de ce pays et à la prééminence du public sur le privé: je n'aurais pas pantouflé à cette époque-là! Nous avons été des pionniers aussi en valorisant l'idée de croissance. Nous avons créé une sorte d'école saint-simonienne. Saint-Simon est beaucoup plus important que Marx! Nous avons formé en partie les cadres de la génération suivante du secteur privé. La classe politique n'a pas compris grand-chose à cet effort de renouvellement des cadres de pensées et d'action administrative. Qui avait compris ? Mendès, bien sûr ; Edgar Faure... Et qui d'autre ? Pierre Le Brun a joué un rôle important, il venait de l'EDF où il avait travaillé avec Pierre Massé ; il était alors à la CGT. Sauvy aussi, nous a soutenus. C'est par ricochet qu'on a eu la classe politique. Par l'administration et les media. Quand je dis « on », je veux dire : une génération.

GRUSON: les hommes qui tenaient les leviers de commande pendant les années cinquante ont laissé faire parce qu'au fond, ils m'ont fait dans une certaine mesure une confiance personnelle. C'est bizarre quand on pense à ça, mais c'est ainsi ; il y eut un acte de confiance qui n'était pas absolument raisonné. Petsche était un esprit assez ouvert ; il aimait beaucoup Bloch-Lainé ; et puis il avait vécu les années trente et sentait la nécessité d'avoir des instruments d'explication ; mais il est mort au tout début du SEEF. Il y a eu le rôle de Mendès-France, c'est certain ; son prestige intellectuel était considérable. Edgar Faure comprenait ça aussi ; c'est un homme qui a l'esprit vif et qui m'a aidé au moment de l'éphémère gouvernement de janvier-février 52, en créant la commission des comptes de la nation.

NORA: nous avons constitué les outils de prise du pouvoir dans l'administration. Il y a eu d'abord la création de la commission des comptes de la nation, à la fin du premier passage d'Edgar Faure à la présidence du conseil. Il venait d'être renversé; Mendès, Duhamel (le directeur du cabinet d'Edgar Faure) et moi avons pensé qu'il ne fallait pas laisser passer l'occasion! Et c'est ainsi que nous avons créé la commission des comptes, dont Mendès a été longtemps président, et moi le secrétaire général. J'étais l'expert qui faisait le rapport; et ce rapport était publié par *le Monde* et lu par mon ministre.

La commission des comptes et des budgets économiques de la nation est créée par un décret du 18 février 1952. Elle est composée de députés, de très hauts fonctionnaires et de personnalités qualifiées pour leurs travaux. Il est dit que l'INSEE préparera les comptes du passé, et que le SEEF — dont le nom apparaît ici officiellement pour la première fois — présentera les comptes provisoires de l'année en cours et les comptes prévisionnels de l'année à venir. Enfin, point politiquement important, « le président de la commission arrête les termes des rapports et les transmet au gouvernement qui les présente au Parlement ». Mendès-France est nommé président par arrêté publié le même jour et Nora secrétaire général.

La session inaugurale du 29 février 52 est annoncée dans le Monde du 2 mars par un minuscule entrefilet : « M. E. Faure a installé hier au ministère des Finances la commission des comptes et des budgets économiques de la nation, dont le président est Pierre Mendès-France ». C'est absolument tout.

La session de mars 1953 n'est même pas signalée dans le Monde. En revanche, en juin 1953, c'est l'abondance. Pour deux raisons. La première est que le Rapport 51-52 [du SEEF], maintenant imprimé et augmenté du compte rendu de la session de mars 1953, est transmis par le ministre des Finances au Parlement et à la presse le 5 juin 53. La deuxième raison est que le 3 juin 53 Mendès-France a fait une grande rentrée politique dont on parlera plus loin. Le 6 juin, le Monde commence à publier une série d'articles de Nora (dont on parlera aussi plus loin) et y joint un tableau commenté tiré du Rapport 51-52. Le même jour, l'Express en fait l'analyse. Courant juin et début juillet, d'autres journaux en parlent.

Le Monde signale à peine la session de mai 1954 : le journaliste s'intéresse surtout à ce que pense Edgar Faure de l'emprunt PTT. Au cours de cette session, Lionel du Tinguy du Pouët, qui

avait patronné en 1950 le transfert de la comptabilité nationale aux Finances, dit aux commissaires : « L'autorité qui me paraît acquise au point de vue technique n'existe pas au point de vue politique. Nos travaux n'ont pas le poids qu'ils devraient avoir dans l'opinion publique. » Mais en juillet 1954, peu après l'investiture de Mendès-France, tous les journaux parlent du Rapport 53 qui vient d'être transmis au Parlement, augmenté du compte rendu de la session de mai 1954. [...]

1953: le grand jeu

Lancement de l'Express . Les comptes de la puissance

NORA : en 53 nous avons créé *l'Express* avec Jean-Jacques Servan-Schreiber avec l'objectif de « jouer » Mendès à une échéance de 2 ou 3 ans. Et la première intervention de Mendès dans *l'Express* a été, pour ainsi dire, un discours politique de comptabilité nationale.

C'est une interview où Mendès-France, dont l'interlocuteur anonyme est Nora lui-même, présente sa problématique politique. Elle se laisse résumer en forme de syllogisme : nous n'avons pas les moyens de mener la guerre en Indochine ni d'avoir la politique extérieure d'une grande puissance, parce que nous sommes un pays « nouveau pauvre » ; or, le « potentiel économique » est la base de la grandeur d'une nation ; donc il faut choisir : négocier en Indochine, réduire les dépenses militaires, et d'une manière générale « transférer rapidement une grande partie de nos ressources vers les tâches productives » de manière à être capables d'« assumer les charges d'une grande puissance moderne ». La dernière phrase rappelle en capitales le moyen terme du syllogisme : « CE N'EST PAS SUR DES CONFÉRENCES DIPLOMATIQUES MAIS SUR LA VIGUEUR ÉCONOMIQUE QUE L'ON FAIT UNE GRANDE NATION. »

Nora parle de « discours politique de comptabilité nationale » parce que dans cette démarche tout se tient aussi rigoureusement que les chiffres dans un tableau comptable. Mendès-France pense d'ailleurs depuis longtemps en termes de budget national. Le 20 décembre 1951, deux mois avant la création de la commission des comptes, dans une interview à L'Information, il évoque avec regret le bilan national d'Uri et déplore son absence depuis deux ans ; il y affirme la nécessité d'une « politique du choix » : le pays ne peut pas tout faire en même temps, « il lui faut donc choisir », et notamment investir dans les secteurs de base. D'emblée, Mendès-France donne à la comptabilité nationale la dimension politique qu'elle avait à sa naissance, au temps de l'arithmétique politique. Ce n'est pas l'équilibre ou la cohérence comptables en soi qui mobilisent les comptables nationaux, c'est l'équilibre en hausse, la cohérence budgétaire d'une nation qui veut être « une grande puissance moderne ». Le Rapport 51 trouve ici

son inspiration et son débouché. À ce point de jonction du politique et du comptable, les comptes de la nation révèlent leur raison d'être comme comptes de la puissance.

Juin 1953 : la règle d'or : transférer l'effort de l'improductif au productif

Par une coïncidence qui n'est pas un hasard, le SEEF développe dans les journaux une offensive au moment même où l'attention du public est attirée sur la personne de Mendès qui tente sa chance à l'Assemblée le 3 juin 1953, mais échoue. Rétrospectivement, cette tentative permet de comprendre pourquoi Mendès-France suscitait la volonté d'agir et l'espoir des comptables nationaux. J'invite donc le lecteur à assister, le 3 juin, au discours d'investiture de Mendès-France à l'Assemblée nationale.

La première phrase de Mendès-France est un éloge de Paul Reynaud, qui vient d'échouer à obtenir l'investiture, et qui a « évoqué courageusement la notion cruelle d'un déclin de la France ». Mendès cite des chiffres impressionnants montrant le recul français par rapport aux autres puissances sur la scène internationale, et de là glisse sur les problèmes économiques, qui sont l'axe de son programme :

MENDÈS-FRANCE *: la chute de notre potentiel économique entraîne celle de notre potentiel militaire... Il est en notre pouvoir d'opérer le redressement que le monde entier attend, et de restituer à la France sa prospérité, son rang, et les moyens d'accomplir sa mission... C'est ma conviction que les principaux problèmes français doivent être considérés comme un tout, que leur solution est une... La cause fondamentale des maux qui accablent le pays, c'est la multiplicité et le poids des tâches qu'il entend assumer à la fois. Or, on ne peut pas tout faire à la fois. Gouverner, c'est choisir, si difficiles que soient les choix. Choisir, c'est fixer des rangs de priorité. Ne disposant que de moyens limités, nous devons veiller à les affecter aux objets essentiels. Dans tous les domaines, nous aurons à transférer l'effort de l'improductif au productif, du moins utile au plus utile. Ce sera la règle d'or de notre redressement (Journal Officiel).

Après ce préambule, le discours se poursuit en s'appuyant sur une série de mots remarquables qui reviennent sans cesse : productivité, plein emploi, malthusianisme économique, déficit, gaspillage stérile ; rigueur financière, exportations, construction, investissements productifs, expansion ; moderniser, équiper, techniques modernes, concurrence ; le capital le plus précieux de tous : le capital humain, enseignement professionnel, développement économique des pays d'outre-mer ; progrès, redressement et rénovation de la France, une France efficace et moderne, vigueur économique et santé morale, productivité (encore), sens de l'État, foi, force, vigueur, courage. Cette évocation du langage de Mendès-France suffit à évoquer l'esprit de sa politique. Le plus remarquable à mes yeux, c'est la dimension politique et mondiale du concept de « productif » :

MENDÈS-FRANCE *: l'investissement productif n'est pas seulement la condition nécessaire du développement de la production, il est le gage de l'avenir de la France qui ne saurait piétiner sans déchoir, tandis que ses concurrents et ses rivaux marchent à pas de géants.

Dans le débat d'investiture qui a suivi, il n'y a guère qu'un socialiste, Gazier, qui soit sensible à la perspective de Mendès-France : « Enfin ! On a parlé aujourd'hui production, pleinemploi, expansion, et c'est là un langage nouveau. » Il peut nous paraître étrange en 1980 que ce soit là un langage nouveau ; c'est précisément l'objet de ce récit de faire sentir pourquoi ce langage n'est plus nouveau pour nous qui sommes le produit de cette nouveauté. Aucune question de fond n'est posée à Mendès. On l'enquiquine sur la Tunisie, le Maroc, l'Indochine, la diplomatie ; ou alors on l'interroge (Gazier, justement) sur les avantages sociaux, la sécurité sociale, etc. Tout se passe comme si les députés n'entendaient rien et vivaient sur une autre longueur d'ondes : c'est très frappant pour le lecteur d'aujourd'hui.

Mendès-France avait dit aux députés : « Cette politique forme un bloc. » C'était à prendre ou à laisser. On laissa, à cause de l'Indochine, où on ne voulait pas négocier. Dien Bien Phu n'était pas encore advenu. Rendez-vous à l'année prochaine.

Prospérité ou décadence ?

Le lendemain, la presse est pleine de commentaires sur la tentative de Mendès de passer l'obstacle. Jacques Fauvet, par exemple, dans le Monde : « le leader radical a obtenu un vif succès personnel... Après celui de Paul Reynaud, l'échec de M. Mendès-France prouve une fois de plus que l'Assemblée Nationale sait dire non, et rien de plus. » Le 6 juin est le jour choisi par les politiques du SEEF pour faire deux événements médiatiques :

- l'Express titre à la une : « Les comptes de la nation ». Et au milieu une énorme double page présentant « une synthèse des documents du SEEF préparée par un technicien économique ». Son thème majeur, d'ailleurs, c'est la lourdeur insupportable des charges militaires (10 % du revenu national contre seulement 3 % en 1913 et 8 % en 1938) ;
- ce même jour, Nora commence dans le Monde la publication de trois gros articles sous le titre : « L'économie française : prospérité ou décadence ». On notera la résonance avec le slogan de Jean Monnet [à l'époque du lancement du premier Plan de modernisation] : « Modernisation ou décadence ». C'est la même inspiration. L'article de Nora n'est pas le discours d'un homme qui prend un engagement politique, mais l'analyse d'un observateur qui cherche à convaincre et l'exhortation d'un militant du modernisme. L'analyse est donc plus riche, plus fouillée que le discours de Mendès-France ; en revanche, la solution proposée est extrêmement brève. Il s'adresse au « public cultivé », pas directement et pas seulement à la classe politique. Il s'appuie sur le Rapport 51 mais, libéré du devoir de réserve qui corsette la langue de bois de l'administration, il parle plus librement, est plus critique, plus politique. Voici mon résumé en 9 points.

1) L'inflation, ce mal français qui accompagne même la récession, n'a pas de causes conjoncturelles, mais s'enracine dans les structures de la société française. 2) Ces structures sont celles d'un peuple craintif qui se protège de la concurrence étrangère et intérieure. 3) Elles ne résultent pas des lois plus ou moins objectives et mécaniques d'une économie non-politique, mais sont le produit d'une « psychologie collective » où s'est affaibli l'esprit d'entreprise, « un état d'esprit diffus sclérosant toute concurrence réelle ». 4) Cet esprit malthusien freine la productivité (nuée de petites entreprises industrielles archaïques, hypertrophie du commerce, improductivité de l'agriculture) et donc le potentiel économique mondial de la France comparé à des nations plus dynamiques, surtout dans la perspective d'un marché européen. 5) Le peuple français, vivant petitement, se crispe sur les problèmes de la répartition du revenu, bloquant ainsi les ressorts de la production. 6) L'État renforce ces blocages. Il ne pratique pas un « dirigisme de protection » ; il intervient pour protéger au coup par coup, « sans aucun objet économique d'ensemble » ; sa fiscalité privilégie les incapables et décourage les productifs. 7) Il faut refuser aussi bien un optimisme illusoire qui croirait en la capacité concurrentielle de cette France vieillie, qu'un pessimisme qui, faute de confiance, se résignerait à subordonner la France à des associés plus dynamiques. « L'optimisme vrai consiste à effectuer une analyse lucide des troubles profonds de l'économie, et à faire confiance à l'opinion une fois éclairée pour accepter les conditions d'un redressement. » Au lendemain du 3 juin, aucun doute, seul Mendès a la carrure politique nécessaire pour « éclairer » l'opinion et faire du modernisme un projet politique. 8) La solution est « une expansion continue et rapide de la production, seule capable d'ouvrir la France au grand large de la concurrence mondiale, de briser les protections défensives de l'intérieur, et de rendre une et fluide l'économie française. 9) La solution transcende l'alternative entre dirigisme et libéralisme. Depuis longtemps, les forces libérales sont impuissantes, et l'État complice de cette impuissance. Il doit donc libérer ces forces des entraves malthusiennes, employer la puissance publique à éveiller les forces productives privées aussi bien que publiques, et encourager celles qui sont capables d'élever la puissance productive globale de la nation. [...]

1954: Premier passage du SEEF au pouvoir

Mendès-France est investi. La mission Gruson

Politiquement, la première moitié de l'année 54 est entièrement dominée par la défaite de l'armée française en Indochine, qui s'achève à Dien Bien Phu le 7 mai. Depuis le début d'avril, la première page du Monde titre tous les jours sur la guerre du Vietnam ou ses complications internationales. Et le 18 juin, Mendès-France est désigné une seconde fois par le Président de la République. Son discours d'investiture est axé sur la paix en Indochine. Il s'engage à y réussir

en un mois, ou à se démettre. Pour son programme économique, il se borne à évoquer celui qu'il avait tracé en juin 1953 et conclut : « Notre but est de refaire de la France une nation forte et prospère. »

NORA: en 54, c'est le SEEF qui a préparé les décisions économiques de Mendès.

SERISÉ: en 54, Nora et moi avons un peu quitté le SEEF pour aller à Matignon, au cabinet de Mendès.

GRUSON * : c'est au moment du cabinet Mendès-France que nous avons commencé à jouer un rôle politique réel. Un rôle important ? Difficile à dire. Plusieurs membres de mon équipe ont été les collaborateurs directs de Mendès : Simon Nora, Jean Sérisé. Surtout Mendès avait réuni, dans les premières semaines de son gouvernement, une commission comprenant un certain nombre de fonctionnaires pour formuler son programme économique. (*Programmer l'espérance*, Stock, 1976)

BLANC : en 54 il y a eu la mission Gruson. En arrivant comme président du Conseil, Mendès a demandé à Gruson de faire un rapport traçant les grandes lignes d'une politique économique. Je me souviens encore de Gruson revenant un peu ému d'une entrevue où il avait été chargé de cette mission que, rétrospectivement, je trouve un peu curieuse par rapport au ministre des Finances... Bon. Gruson s'est mis à consulter ; il avait pris le bureau de Mendès aux Finances et faisait venir les principaux responsables économiques, des gens de divers ministères, des représentants des patrons, etc.

GRUSON: ce n'était pas du tout en cachette d'Edgar Faure, c'était même en accord complet avec lui. Mais je n'avais pas été chargé de prendre des contacts avec des personnalités extérieures. Ce groupe de travail comprenait essentiellement des fonctionnaires, notamment les deux commissaires généraux, celui du Plan (Hirsch) et celui de la Productivité (Gabriel Ardant); Bloch-Lainé, Besse, Saint-Geours, Dreyfus (qui allait devenir directeur de Renault). Ce groupe était plutôt informel, c'était ça qu'on a appelé la « mission Gruson ».

Ce que nous avons fait débordait beaucoup le travail du SEEF. Nous avons formulé une politique de désarmement douanier programmé. La grande idée, c'était qu'il fallait des politiques sectorielles programmant à la fois le désarmement douanier et la restructuration des secteurs, éventuellement financée par le Trésor. Nous étions en 54, quatre ans avant l'entrée en vigueur du traité de Rome. Le temps de la reconstruction était en voie d'achèvement et le problème était celui de l'ouverture au marché mondial. La perspective du retour au libre-échange était affichée par tous les gouvernements dans le monde, et depuis longtemps par le gouvernement français. On avait essayé à plusieurs reprises de prendre des mesures de désarmement douanier, mais elles échouaient. Les gouvernements n'avaient pas compris qu'une politique d'intégration dans un monde de libre-échange concernait avant tout les structures industrielles ; ils pensaient qu'il suffisait d'avoir la ferme résolution de supprimer les protections pour

que les structures s'adaptent comme par un coup de baguette magique. Notre position était qu'il fallait se donner un délai pour que ce processus d'adaptation ait le temps de se faire.

SAINT-GEOURS: dans le gouvernement Mendès, je suis conseiller technique au cabinet de Bourgès-Maunoury, ministre de l'Industrie; j'y suis l'homme de la tendance mendésiste. Il y a là Pierre Dreyfus, qui est assez proche de nous. Dès son investiture, Mendès charge Gruson de préparer un plan d'expansion économique. Je pousse mon ministre à y participer. Nous présentons un certain nombre de projets, notamment un Fonds d'adaptation et de reconversion, qui marque bien que les pouvoirs publics ont une politique industrielle de reconversion. Ainsi se manifeste l'esprit de Mendès en cette année 54: une intervention vigoureuse dans l'économie. Tout ça a abouti, au sein de la commission Gruson, à une note finale du 26 juillet sur « les mesures proposées par le groupe de travail », qui a servi à rédiger l'exposé des motifs de la loi des pleins pouvoirs.

Cet exposé des motifs insiste très fortement sur trois points : 1) l'intégration de la France dans le marché mondial ; 2) son indépendance financière vis-à-vis des États-Unis ; 3) l'amélioration des conditions de vie. Voilà pour les buts. Le moyen principal, c'est une combinaison de l'initiative privée, à condition qu'elle soit productive, et de l'encouragement étatique. Le texte consacre beaucoup de soin à montrer qu'il faut supprimer le système qui protège artificiellement les entreprises non viables, à condition de le faire progressivement et d'y aider par des mesures de reconversion : « Ces mesures aideront les intéressés à se reclasser, à passer du moins productif au plus productif ». Comme quoi, la règle d'or du programme de juin 1953 est toujours au poste de commande. J'ai même trouvé une note personnelle de Mendès-France à Edgar Faure datée du 18 juillet 54, trois jours avant la conclusion des accords de Genève :

MENDÈS-FRANCE * : il faut ajouter à la notion de plein emploi celle de meilleur emploi, d'emploi productif, d'emploi utile : d'un emploi qui, procurant une richesse utile à la nation, permet en retour une rémunération satisfaisante du producteur (*Archives Nora*).

Mendès-France, lorsqu'il vient défendre à l'Assemblée le 10 août son projet de loi des pleins pouvoirs économiques et financiers, se donne trois échéances : 1) redresser la balance extérieure ; 2) libérer les échanges ; 3) relever le niveau de vie. Certes, il dit bien que la France doit « retrouver la plénitude de sa force », et qu'il faut que « la puissance économique, la capacité de production de la France s'élèvent à la hauteur de cette tâche immense ». Le gros de son intervention est axé sur la troisième échéance. C'est alors qu'il s'engage à prendre des rendezvous semestriels avec les syndicats pour négocier une augmentation des salaires en rapport avec celle de la production. Il conclut par un appel : « Il nous faut réveiller la France !... Vous verrez quelle ardeur, quelle énergie recèle une nation que certains de nos ennemis ont osé appeler "l'homme malade" ! ». Le même jour, la loi des pleins pouvoirs est votée sans problème à une très large majorité.

Un élan cassé net

SAINT-GEOURS: après ce vote, la commission Gruson a cessé de se réunir: c'était aux différents ministères d'appliquer les mesures qui avaient été décidées. Fin août, je passe au cabinet de Mendès. Nora, Sérisé et moi-même sommes les économistes de Matignon (Nora n'avait pas participé au groupe de travail, il était à Genève). Le gouvernement Mendès aura duré 7 mois et 17 jours. Mendès nous a un peu déçus dans la mesure où il a choisi de prendre les problèmes les uns après les autres: l'Indochine, la Tunisie, la CED, le voyage aux Nations Unies, en Italie, pour mener une action diplomatique. Il ne s'intéresse à l'économie qu'en décembre et prend la haute main sur les Finances; mais ça dure très peu de temps: un mois.

BLANC: lorsque Mendès est arrivé au pouvoir, nous espérions... Mendès est un homme qui travaille seul et sur dossiers; il prend *une* affaire, il la mène bien, avec une énergie et une intelligence remarquables, mais ce n'est pas un homme de travail en équipe. Bon. Il y a eu d'abord le problème vietnamien, ça l'a absorbé complètement. Et pour le reste, c'était Edgar Faure qui était aux Finances, c'est à lui qu'on a eu affaire. Ensuite, Mendès a senti que ça n'allait pas du côté économique, et il a voulu reprendre directement les choses en main; mais il est tombé très rapidement.

GRUSON: Mendès ne s'est pratiquement pas occupé de ça. Il y avait une opposition assez sérieuse entre lui et Edgar, il n'y a aucun doute. Quand il a voulu prendre en main la politique économique, Edgar est passé au quai d'Orsay et Buron est devenu secrétaire d'État aux Finances. Mais ça n'a duré qu'un mois.

Dans les faits, le gouvernement Mendès-France a pris sur le plan économique une série de mesures ponctuelles et partielles (bouilleurs de cru, aménagement du Bas-Rhône Languedoc, résorption des productions agricoles excédentaires, tarification de l'énergie, détaxation des investissements (TVA), logement, etc.). Dans ses discours publics (rassemblés dans Gouverner, c'est choisir, et Dire la vérité, causeries du samedi), Mendès-France n'a pas oublié pendant ces 7 mois les problèmes économiques. Jusqu'à l'automne, à l'exception d'une « causerie du samedi » sur la loi des pleins pouvoirs, ce sont les problèmes indochinois, tunisien et européen (CED) qui l'occupent. En octobre, c'est le rendez-vous avec les salariés. Gros titre dans le Monde du 12 octobre : « À peine arrivé au mois d'octobre, le gouvernement a décidé d'augmenter les bas salaires. » Le taux horaire minimum est augmenté de 6,5 %, au lieu des 5 points prévus. Mendès-France ne cache pas sa satisfaction d'avoir décidé ça très vite et « sans marchandage » (discours quelque part dans l'Eure). Cette augmentation est l'occasion principale où Mendès-France m'a dit avoir utilisé effectivement les comptes nationaux, qui montraient que cette augmentation était possible sans peser sur les prix. Commentaire de Jacques Fauvet dans le Monde du 19 octobre : « Mendès-France est l'homme le plus populaire dans le pays. »

Mendès-France ne commence vraiment à parler des problèmes économiques qu'en novembre : l'État et l'initiative privée ; le logement ; la coordination rail-route ; l'alcoolisme. Le 4 décembre, à la radio, il explique aux Français qu'un « calendrier écrasant » l'a empêché

jusqu'ici de s'occuper des problèmes intérieurs, mais qu'il n'oublie pas ses engagements du 10 août. C'est seulement le 25 janvier qu'il annonce à la radio qu'il prend directement les Finances. Trop tard : le 4 février, lâché par les socialistes, il est renversé. Non pas sur les problèmes économiques d'ailleurs, mais sur l'Algérie, où la guerre a commencé en novembre 1954 ; c'est René Mayer, défenseur des gros colons, qui mène l'attaque. Désinvesti, sans cesse interrompu par des hurlements et des claquements de pupitres, Mendès-France tente encore de lancer au pays un appel par-dessus la tête des députés :

MENDÈS-FRANCE * : souhaiterait-on que s'évanouisse cet intérêt de la chose publique dont le renouveau à travers le pays est bien le premier signe de son redressement ? Le gouvernement que j'ai eu l'honneur de présider s'était consacré à cet idéal. Vous l'avez renversé. Pourquoi cacherais-je mon émotion ?... J'espère que demain nous saurons donner à ce pays de nouvelles raisons d'espérer et que nous surmonterons la haine dont trop souvent ici nous avons donné le spectacle. Vive la France ! (Journal Officiel)

De Mendès-France à de Gaulle

Y a-t-il eu un mendésisme économique ?

Demain? Demain, c'est de Gaulle qui reviendra au pouvoir, pas Mendès. De Gaulle a rencontré Mendès en octobre 1954; il est au fond d'accord avec sa politique internationale (rétablissement du crédit de la France, liaison entre les accords de Paris et la détente); il ne se gêne pas pour vanter, en pleine conférence du RPF, « l'ardeur, la vigueur, la valeur » de Mendès-France, cet homme appartenant pourtant au même régime honni. Malgré la fèlure de 45, quelque chose semblait passer entre les deux hommes. Le secret du gaullisme, c'est peut-être qu'il a incorporé une partie du mendésisme: encore un fécond alliage de cette étrange, mais très subtile alchimie politique. Sous les partages politiques apparents, ça circule et ça fusionne. Et pas dans un seul sens.

Fourquet (à Blanc) : vous dites souvent — « vous », les gens du SEEF : « Ah ! Si seulement Mendès était resté au pouvoir ! Nous aurions eu de l'influence et nous aurions pu faire une autre politique économique. » Or, est-ce que ça n'est pas un peu imaginaire, une utopie que vous, collectivement, vous auriez eue ? En quoi la politique économique que vous aviez concoctée se différenciait-elle *vraiment* de celle suivie par Edgar Faure de 53 à 55 ? Et de la politique économique de la IV^e République en général ?

BLANC: elle était sans doute différente, beaucoup plus interventionniste et volontariste, mais rétrospectivement j'aurais beaucoup de doutes sur sa réussite. En fait, la politique dont nous rêvions s'est finalement faite à travers Edgar Faure, de façon empirique

et partielle peut-être, mais finalement, l'économie française a marché mieux qu'on ne croyait. Nous vivions beaucoup sur l'idée que la France d'après guerre, après la reconstruction, s'essoufflait et que le système économique était plus ou moins condamné à la stagnation. Et puis, en faisant de la comptabilité nationale, on a progressivement pris conscience, à partir de 54-55, qu'il se faisait du 4 %, du 5 %, voire du 6 % par an. Il se passait quelque chose : une croissance rapide et cumulative qui allait conduire à de profondes transformations jusqu'à l'année 73.

BLOCH-LAINÉ * : l'équipe de Gruson piaffait depuis Pinay. Pierre Mendès-France était son homme. Mais comment formuler de façon claire, fût-ce rétrospectivement, la doctrine du contre-pied ?... Je ne saurais aujourd'hui présenter en noir et blanc, malgré mon option sentimentale, la vérité Mendès en face de l'erreur Pinay. Du plan technique, où ce manichéisme me met mal à l'aise, je vais avec plus de conviction au plan politique. Là, les deux symboles correspondent bien à des réalités profondes. Je suis constamment resté attaché à l'un. C'est l'autre qui l'a constamment emporté. De Gaulle, qui aurait pu revenir avec la clientèle de Mendès, est revenu avec celle de Pinay. (*Profession : fonctionnaire*, Seuil, 1976)

L'investiture de PMF : une modernisation réussie

François Fourquet

Le mendésisme est resté peu de temps au pouvoir

Dans l'histoire des mentalités économiques de ce pays, l'année 1954 est sûrement décisive. Cette année-là, réunie sous la bannière moderniste de Pierre Mendès-France, une bande de jeunes fonctionnaires, souvent amis de dirigeants d'entreprises, a pour la première fois depuis la guerre accès au pouvoir. Ayant mis au point un système de comptabilité nationale décrivant les circuits de l'ensemble de l'économie pour en faire un outil de prévision macroéconomique, ils tentent de profiter du pouvoir politique pour faire passer leurs idées pendant les quelques mois où PMF sera président du Conseil; peu de temps d'ailleurs : du 17 juin 1954 au 5 février 1955 ; et encore, PMF a employé le plus clair de son temps à résoudre la question coloniale, sans pouvoir appliquer le programme économique présenté un an avant, à l'occasion d'une première tentative d'investiture devant le Parlement. L'armée française a été défaite à Dien Bien Phu ; l'été est consacré à résoudre les problèmes d'Indochine et d'Afrique du Nord; le projet de CED (Communauté Européenne de Défense), étape majeure de la construction européenne commencée avec le plan Monnet et la CECA (avril 1951), est repoussé en août 1954 par les députés au terme d'un débat mémorable. Finalement PMF, en désaccord larvé avec son ministre des Finances Edgar Faure, se met lui-même à la tâche économique fin décembre, mais c'est trop tard, il est démis sans ménagement par la Chambre à propos de l'Algérie, où la guerre vient de commencer.

Un « élan cassé net », déclare un témoin.

Alors, en quoi le mendésisme, resté si peu de temps au pouvoir, a-t-il exprimé une modernité de la France en construction? Lorsqu'à la lumière des problèmes d'aujourd'hui on examine ce passé vieux d'un demi-siècle, voici ce qui saute aux yeux.

L'utilisation d'outils prévisionnels et comptables modernes

La généralisation des outils comptables et prévisionnels est le côté le plus technique de l'apport non pas de Mendès-France lui-même, mais de l'équipe qu'il avait choisie et

qui l'avait choisi, lui Mendès, comme le porte-parole dans la classe politique et administrative et l'homme politique capable de faire passer leurs idées dans la réalité.

L'idée de base est que, pour sortir du malthusianisme, du protectionnisme frileux, des petits compromis sociaux qui enlisent la France depuis plusieurs décennies, pour s'engager sur le sentier de la croissance et de la puissance économique, il faut d'abord « comprendre comment ca marche », il faut mettre au point des outils de connaissance et de prévision économiques de telle sorte que l'État, capitaine d'un lourd navire, soit capable de l'entraîner, de le mener vers l'avant. Ces outils sont déjà internationalisés dans le cadre d'un travail collectif d'économistes et de statisticiens où les Français ont joué un rôle important (à côté des Anglais, les Américains étant largement derrière). La comptabilité nationale qui vient d'être mise au point fournit un langage universel : agents — ménages, administrations, entreprises; opérations — production, consommation intermédiaire et finale, épargne brute, investissement (qui porte un nom barbare: formation brute de capital fixe), amortissement (consommation de capital fixe), production intérieure brute (ancêtre du PIB — produit intérieur brut), variation des stocks, etc. Le tout étant synthétisé dans deux grands tableaux : le Tableau d'Échanges Interindustriels (ancêtre du Tableau des Entrées-Sorties) et le Tableau Économique d'Ensemble.

Ce langage est entré dans l'usage, même s'il évolue au gré des rencontres internationales ; il permet la communication internationale, puisqu'on trouve ses mots dans la presse économique ou même généraliste. En tant qu'outillage mental, il sert aussi bien à gauche qu'à droite. Le fait que deux adversaires politiques, Michel Rocard et Valéry Giscard d'Estaing (en 1981, le premier faillit être l'adversaire du second aux élections présidentielles) soient issus de la même formation et parlent le même langage technico-économique est le symptôme de la réussite de l'œuvre de modernisation des esprits qu'avaient entreprise les gens du SEEF. VGE est certes libéral, mais certainement pas de la même manière que ses prédécesseurs de droite dans les années trente ; et l'interventionnisme de Rocard diffère de celui de Léon Blum en 1936.

L'obsession de la croissance

Parmi les agrégats devenus courants, celui de PIB. Lorsqu'on parle de « croissance », il s'agit toujours de manière implicite de l'augmentation de cette catégorie comptable, synonyme du mot « économie » pour la plupart des gens. Le taux de croissance est devenu une sorte d'obsession ; il fait souvent l'objet d'un titre de première page, soit pour comparer le taux français à ceux de nos partenaires européens, soit pour saluer ou déplorer la hausse ou la baisse du taux américain, soit pour publier les prévisions de la croissance mondiale élaborées par le FMI, la Banque mondiale ou l'OCDE.

Cette obsession de la croissance date de la période où les gens du SEEF scrutaient les comptes et s'inquiétaient d'une stagnation ; cette précision technique tranche avec l'avant-guerre où, au gouvernement, on parlait de l'économie sous le terme vague des « affaires ». Dans la deuxième moitié des années cinquante, c'est-à-dire après le passage de PMF au pouvoir, ils commencent à se rassurer : derrière l'instabilité velléitaire de la classe politique, le pays réel est en bonne santé, son PIB croît, ses entreprises se modernisent. Le taux de croissance est à la fois un taux de bonne santé et un taux de puissance : qui décroît s'affaiblit.

La croissance, à l'époque, est d'abord celle de l'industrie lourde (énergie, sidérurgie), celle que justement Jean Monnet avait proposé de gérer en commun afin de réconcilier Français et Allemands ; quand on pensait « production », on se représentait un tas de choses s'accumuler sur le carreau des mines ou des hauts-fourneaux ; on n'imaginait pas qu'un demi-siècle plus tard, le nerf de la puissance économique se déplacerait vers des industries d'avant-garde, à la fois matérielles et légères, qu'on appelle « nouvelle économie ». « Productif », ce mot sacré dans les années cinquante, n'a plus aujourd'hui la même signification — si tant est qu'il en ait encore une !

L'influence de Keynes

Ce langage de croissance, c'est aussi celui de Keynes, l'économiste anglais prestigieux dont la critique de la théorie libérale a fini par convaincre après la guerre. Devant la crise qui ruine l'Amérique fin 1929, les économistes libéraux conseillers du pouvoir proposent de ne rien faire, de laisser faire, de laisser se réamorcer d'eux-mêmes les mécanismes de reprise, à la rigueur de baisser les salaires pour alléger le coût d'embauche. Keynes, qui depuis le début des années vingt a eu tout le temps d'observer une Angleterre en chômage durable, a théorisé en 1936 l'analyse de la crise et les moyens d'en sortir dans un ouvrage devenu classique : la Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie. Sortir du chômage est son but principal. Il fonde la macro-économie, c'est-à-dire l'économie vue à l'échelle nationale (mais pas encore mondiale). La comptabilité nationale répond à sa conception, et d'ailleurs les premiers comptables nationaux anglais et français seront ses disciples. Les catégories comptables, même aujourd'hui, sont fortement imprégnées de la démarche keynésienne: production, revenu, répartition du revenu, dépense du revenu (choix entre la consommation et l'investissement), etc. La grande idée de Keynes, c'est que le volume de l'emploi ne résulte pas d'un équilibre sur un prétendu marché du travail, mais dépend directement du produit tel qu'il est anticipé par les entrepreneurs-investisseurs. La croissance est donc en dernière analyse la clé d'une diminution du chômage.

Mais dans la France des années trente, Keynes n'est pas connu. Les économistes universitaires l'ignorent, sauf François Perroux, un grand esprit mais marginal ; les hommes politiques n'en ont jamais entendu parler, sauf un seul, Pierre Mendès-France,

jeune député de l'Eure depuis 1932 (il est né en 1907), initié par George Boris. Le premier deviendra en 1938 membre du second gouvernement de Léon Blum (sous-secrétaire d'État au trésor) et le second directeur de son cabinet. Un projet de loi de pleins pouvoirs annonce les thèmes qui seront ceux du SEEF après la guerre (investissement productif, anti-malthusianisme, réduction des dépenses militaires...) et utilise discrètement un concept typiquement keynésien, le multiplicateur d'investissement : un investissement public augmente le produit national plus que proportionnellement et contribue ainsi à sortir de la crise qui n'est pas encore liquidée.

Cette démarche économique n'est plus à la mode depuis le grand tournant libéral et mondial des années quatre-vingt. Le néo-libéralisme, dialectiquement nourri du keynésianisme, prétend l'avoir dépassé ; mais en sous-main, bien des hommes politiques restent un peu keynésiens, même aux États-Unis, où les idées de Keynes ont triomphé de 1946 jusqu'à l'avènement du président Reagan (1981). En fait, ce qui chez Keynes n'est plus moderne, ce n'est pas la démarche, c'est l'horizon : Keynes raisonne en conseiller d'un gouvernement national britannique ; il cherche à échapper aux contraintes d'une économie mondiale dominée par les États-Unis qui se soucient avant tout de sortir de la crise et n'ont cure d'une régulation internationale. Ce n'est qu'en 1944, à propos de la réforme du système monétaire international, que Keynes proposera des vues mondiales ; d'ailleurs, signe des temps, sa proposition sera écartée par les Américains.

L'ouverture à l'économie mondiale

En 1954, l'ouverture au monde, c'est nouveau. Vers la fin du XVIIIe siècle, l'Angleterre a conquis la direction de l'économie monde ; elle s'est débarrassée de son rival français sur les sept mers du monde et l'a défait sur le continent (1815) ; depuis, la France vaincue s'est repliée, a écouté les sirènes de Malthus, y compris à la source même de la vie : le nombre des enfants. Ce vieillissement démographique a déteint sur les autres formes de la vie sociale: protection douanière, protection sociale, protection de l'agriculture... La France se protège; sa population, ses équipements et ses mentalités vieillissent à l'abri des frontières ; la saignée terrible de la grande guerre accentue ce vieillissement. Entre les deux guerres, la mondialisation, conduite par Londres au XIX^e siècle, s'arrête; l'Angleterre épuisée par la guerre, usée par le pouvoir mondial, ruinée par la crise de 1929, cède la place à l'Amérique et, à son tour, se replie sur son empire. Mais l'Amérique ne prend pas le relais : Roosevelt pense en termes de renforcement national, d'égoïsme sacré ; c'est chacun pour soi au sein d'une économie mondiale qui tourne au ralenti. Le protectionnisme triomphe et fragmente le monde. La guerre se prépare, des démocraties sombrent, dévorées par le totalitarisme naissant (en Italie, en Allemagne, au Japon, en Espagne). La France, incapable d'initiative mondiale fait comme tout le monde, s'enferme dans sa zone franc, son empire et son malthusianisme.

La libération est en France l'aube d'une nouvelle époque. Une nouvelle génération prend le pouvoir, celle des gens du SEEF dont plusieurs sont entrés tout jeunes dans la résistance ; en 1946, Mendès-France a 39 ans, Gruson 36, les autres la vingtaine. Cette génération aime la vie, elle fait des enfants, c'est le *baby-boom* à la française, elle accepte la réalité mondiale : ce n'est plus l'Europe qui dirige le monde, c'est l'Amérique ; la France, humiliée et craintive de la défaite de juin 1940, relève la tête et s'engage dans la reconstruction.

L'obstacle principal est dans les esprits : il faut abandonner la mentalité malthusienne, protectionniste et frileuse s'ouvrir au monde. La destruction des barrières douanières est à l'ordre du jour. Jean Monnet a déjà commencé à construire l'Europe communautaire. Mais le pays réel n'en veut pas ; chaque catégorie sociale, chaque entreprise quémande la protection de l'État, même les bouilleurs de cru réclament de conserver le privilège d'empoisonner les gens avec leur alcool maison. La France se crispe sur son empire, ses colonies. Mendès-France au contraire, veut l'ouverture. Pour s'ouvrir au monde, il faut abandonner l'empire. En 1954, son action principale consiste justement à libérer la France du carcan impérial, et il chutera parce qu'il a vu avant les autres qu'il fallait de toute urgence stopper la guerre d'Algérie naissante et lui inventer un nouveau statut. Sur le plan économique, il demande à l'équipe du SEEF de préparer les mesures concrètes pour détruire non seulement les barrières douanières mais aussi les barrières intérieures, les petits avantages qui inhibent l'élan et ralentissent l'expansion. Il travaille pour l'Europe communautaire qui existe à peine. Certes, sa période à Matignon a été marquée par le rejet de la Communauté Européenne de Défense. Mais rétrospectivement, cet échec apparaît comme un simple accident de parcours; l'Europe avance et l'équipe du SEEF a l'esprit européen. Deux ans plus tard sera signé le traité de Rome instituant la CEE (Communauté économique européenne, qui s'appelle Union Européenne depuis novembre 1993); Simon Nora, un des fondateurs du SEEF, sera d'ailleurs directeur de l'économie et de l'énergie à Bruxelles.

Du point de vue de l'ouverture au monde, aucun doute, le SEEF et Mendès-France sont « modernes » ; ils préparent le libre-échange européen (effectif dès 1968) et le libre échange mondial négocié au sein du GATT, puis de l'OMC. Ils s'inscrivent dans un mouvement du monde, le mouvement irréversible d'une humanité en voie d'unification.

Cependant, cet esprit d'ouverture se heurte à un autre principe philosophique du mendésisme, qu'il partage avec le gaullisme : le sens de l'État et la volonté d'indépendance nationale. Par exemple, Mendès-France veut bien libérer le mouvement des marchandises, mais eut-il été d'accord pour libérer totalement celui des capitaux ? Le contrôle des changes, le contrôle du territoire financier national, a irréversiblement disparu depuis juillet 1990. Dans l'esprit de PMF sans doute, le capital était au service de l'État (au sens indiqué au paragraphe suivant) ; il n'eût certainement pas approuvé

que la nation s'abaissât à courtiser les capitaux flottants à travers le monde pour les faire venir ici plutôt qu'ailleurs, pour donner technologie et emploi à nous plutôt qu'aux autres ; il eût sans doute préféré que la France tirât de son propre fonds les ressources techniques et financières pour former son propre capital productif au service du développement.

Paradoxe : l'État cultive le capital privé

Le paradoxe est d'avoir voulu ce libre-échange en utilisant un moyen pas du tout libéral : un État interventionniste, un État keynésien.

De ce point de vue-là, le mendésisme de Mendès-France et des gens du SEEF est sur la même longueur d'ondes que le gaullisme : la France est une sorte de personne collective et l'État est son représentant, son instrument, son incarnation institutionnelle. L'État est revêtu d'une fonction sacrée, et son autorité lui vient de la transcendance de sa fonction souveraine par rapport aux fonctions particulières ou privées. Il est le maître. Le maître de quoi ? D'une collectivité particulière, d'une nation parmi les autres nations, lesquelles forment un environnement, un contexte à l'exercice de la souveraineté d'une seule, la nôtre. Le but de la nation, du point de vue intérieur, c'est le bonheur des membres de la collectivité. Du point de vue du monde où s'affrontent les souverainetés particulières, le but de la nation instituée en entité collective, c'est la puissance ; l'État est d'abord un État-puissance, chargé de majorer la force de la nation face aux autres grandes ou petites puissances. Quand bien même la France voudrait parler d'autre chose (des droits de l'homme par exemple, de la paix dans les Balkans ou au Proche-Orient), il lui faut être puissante si elle veut qu'on l'entende.

La puissance fait feu de tout bois. La distinction public/privé, qui en droit est essentielle et alimente les débats de société, s'efface : l'État, ayant en charge la puissance, a en charge le privé qu'il ne s'agit pas de contenir, mais de majorer au nom d'une conception large de l'intérêt national. Dans un monde où les relations publiques internationales sont doublées par un marché de relations concurrentielles, il est de l'intérêt de la France d'avoir un secteur privé « dynamique » (un mot poli pour désigner la puissance), de disposer d'une armée d'entreprises actives et capables d'affronter les firmes multinationales de nationalités concurrentes (car une firme multinationale a malgré tout une racine nationale, une culture nationale).

À la lumière de cette notion de puissance, le paradoxe s'évanouit. Il n'y a aucune incohérence à ce que l'État public s'occupe de favoriser le déploiement d'un capitalisme privé. Voilà pourquoi très tôt, dès le Front populaire, Mendès-France en appelait à l'esprit d'entreprise, pourquoi ses amis du SEEF pondaient dès 1951 un rapport étonnant destiné à combattre les mentalités anciennes et à favoriser l'éveil d'un esprit d'entreprise, d'un esprit de lutte contre les petites et les grandes protections, et en par-

ticulier contre l'inflation, considérée comme un moyen de geler les chasses gardées des uns et des autres... Ce rapport fut la base d'une série d'articles, « Modernisation ou décadence », publiés par Simon Nora dans *Le Monde* précisément en juin 1953, comme pour relayer l'investiture manquée de Mendès-France au Parlement : l'un s'efforçait de convaincre la société politique, tandis que l'autre parlait à la société civile (ou du moins à sa partie dirigeante).

Voici donc la puissance, la fierté nationale, l'énergie retrouvée après un siècle de sommeil. En cela, Mendès-France et le SEEF sont totalement en phase avec Jean Monnet, auteur du premier Plan de Modernisation et d'Équipement (1945), et avec de Gaulle qui l'avait résolument soutenu, et qui à son retour au pouvoir fera du Plan une « ardente obligation ». Cette modernité-là n'est pas l'apanage de PMF, elle appartient à une génération et à un courant psycho-social (si l'on peut dire !) dont il assumait pleinement les idées et l'élan à la place où le destin l'avait conduit (ou qu'il avait choisie).

Ainsi dans la réalité, l'État français a suscité, modernisé le capitalisme, son ministère des Finances a joué comme une pompe à financer l'accumulation du capital, alors que, dans l'idéologie, l'administration et le capitalisme ne se mêlent pas, mais se regardent en chiens de faïence sur une scène où l'un joue le rôle du bien public et l'autre celui du profit particulier. Ou, selon un autre scénario, l'un joue le bureaucrate borné, sans ambition, et l'autre l'entrepreneur innovant à la Schumpeter.

Le culte de l'État tombe en désuétude ; surgit la mondialité

Cette doctrine de l'État responsable de l'économie a sûrement vieilli depuis que les États américain et anglais font mine de retirer leur épingle du jeu, au début des années quatrevingt. Keynes est tombé dans l'oubli ; le culte de l'État et du service public fait ringard à côté de celui d'un dieu ressuscité, le libéralisme, le laisser-faire, le marché, la flexibilité.

On peut se demander si cette décadence du culte de l'État n'est pas une ruse de l'histoire grâce à quoi s'opère un dépassement des territoires nationaux indispensable à la mondialisation universelle. Je me garderai bien d'ouvrir le débat sur le nivellement des cultures au profit d'une civilisation unique, celle des McDonalds, du rock et d'Hollywood. Je dis seulement : peut-être que l'histoire avance par ses mauvais côtés (mauvais pour nous Européens qui ne dominons plus le monde, mais bons pour les Américains). La destruction des barrières entre les hommes se fait sous les coups de boutoir de l'entité — l'Amérique anglo-saxonne — qui a intérêt à les faire disparaître. Mais comme tous les conquérants, comme tous les bâtisseurs d'empire, l'Amérique échouera inévitablement et se retrouvera dans une situation inédite qu'elle n'avait pas voulue, et dans laquelle elle jouera un rôle sans doute très différent de celui qu'elle prétendait jouer à l'époque de Mendès-France.

Cependant, même aujourd'hui, le culte de l'État n'a pas disparu. L'anti-étatisme ne marche qu'au sein d'un pays qui dirige l'économie-monde (ou de ses alliés proches). Il a fonctionné dans l'Angleterre triomphante du premier XIX^e siècle et dans l'Amérique orgueilleuse des années 1980 (et dans l'Angleterre complice de Margaret Thatcher). Ailleurs, l'anti-étatisme ne règne pas. C'est une loi de l'histoire : au centre de l'économie-monde on affecte de déprécier le rôle de l'État et on prêche le libéralisme ; mais dans la seconde zone où l'on résiste à cette domination, la chanson n'est pas la même et la théorie se fait nationaliste, comme celle de Frédéric List qui, vers 1840, détestait l'économie politique ricardienne et rêvait d'unifier l'Allemagne. Certes, la métaphore de l'État capitaine qui pilote un lourd navire national à travers les flots dangereux de l'économie mondiale est désormais désuète ; mais dans la vie économique courante, le capitaine tient encore la barre, même si parfois elle lui échappe et si son navire fait eau. Les pratiques de régulation économique expérimentées après guerre continuent. Néanmoins, on sent bien qu'une époque s'achève et que s'ouvre l'époque de la mondialité.

Conclusion : l'œuvre des pères se poursuit dans sa contestation par les fils

Le paradoxe du mendésisme est là : il a réussi justement là où il apparaît dépassé. La modernisation des esprits et l'ouverture des frontières, il les a réussies. Bien sûr, il n'était pas tout seul. C'était la volonté de toute une élite : Jean Monnet et de Gaulle furent des leaders tout aussi décisifs. Mais justement, cette modernisation a accouché d'un monde dans lequel les idées des pères apparaissent périmées. La modernité d'aujourd'hui n'aurait pas été possible sans cette évolution des mentalités dont Monnet, de Gaulle, Mendès, Hirsch, Gruson, Nora, etc. furent les interprètes et les accoucheurs. Ils y sont parvenus par les moyens d'un État aujourd'hui décrié. C'est la loi. Dans mon livre¹, bien des protagonistes de ce mouvement de réforme des années cinquante et soixante se retrouvent à la fin des années soixante-dix dans un monde qu'ils ne reconnaissent pas et dans lequel ils se sentent mal à l'aise. Ils ne se retrouvent pas dans l'esprit libéral contre les aberrations duquel ils avaient combattu dans leur jeunesse. Ils déplorent la disparition de l'esprit public, ou de l'esprit du service public, au nom duquel ils avaient appelé l'esprit d'entreprise. Ce libre-échange dont ils désapprouvent les excès, ils l'ont voulu. Ils s'imaginaient peut-être qu'on pouvait détruire les barrières et ouvrir le territoire national aux marchandises, aux capitaux et aux influences du monde, tout en maintenant un État solide et maître du jeu. Ils ont méconnu que la force de l'État dépendait de son contrôle sur un territoire national, exception faite de celui placé à la direction de l'économie-monde, dont le territoire s'élargit aux dimensions de la planète. Pas d'État sans territoire.

1. Les Comptes de la puissance, Éditions Recherche, 1980.

Nouvelle époque, nouveaux problèmes. Notre problème n'est plus celui de cette génération qui sortait de la guerre, tout en étant le même : construire obstinément une humanité sans frontières, au-delà des nations, une économie mondiale pacifique où, tels les blocs de glace au moment du dégel, nous voyons se diluer ces entités que nous croyions substantielles : les économies nationales. La modernité économique, aujourd'hui, serait un mendésisme ou un keynésianisme à l'échelle mondiale.



Innovation de service et personnalité Un entretien avec Michel Crozier

Propos recueillis par Olivier JAY

Q: 1954 marque l'origine d'entreprises de services qui scandent l'entrée de la France dans la modernité: le tourisme, la fin de la France rurale, la communication. Prenons donc trois entreprises emblématiques de cette révolution: le Club Méditerranée, Decaux et Gourvennec.

J'ai fait pendant deux ans un séminaire sur l'innovation fondé sur ces exemples (et d'autres). Et un peu plus tard, au début des années quatre-vingt, j'ai travaillé avec un collègue suédois sur la révolution des services.

Derrière chaque innovation, on retrouve les mêmes « ingrédients » : un homme, une idée mais surtout la capacité exceptionnelle à comprendre le fonctionnement d'une société... pour en changer les règles.

Les hommes sont souvent issus d'un milieu socio-culturel ou religieux d'où ils tirent des pratiques de services : le trotskisme, le communisme, les mouvements catholiques, etc. Cela vaut pour André Essel (FNAC), Gilbert Trigano (Club Med), Jean-Claude Decaux ou Édouard Leclerc.

Ce n'est pas une transposition mais la capacité à réarranger les rapports humains et à partir de là, à transformer les rapports économiques. Les paramètres du rapport économique du client et les paramètres du rapport social entre les participants à l'offre de service sont reconfigurés. C'est cette reconfiguration qui va constituer l'innovation.

Q: Prenons un exemple concret, le Club Med.

Le point de départ, c'est la bande de copains : comment, entre copains, se faire des vacances bon marché et merveilleuses (le soleil, la liberté). Ce que le Club vend au client, c'est le client lui-même, la relation humaine. On se sert de l'appartenance à une communauté pour offrir un service relationnel que le client est prêt à payer. Cette idée est confortée par toute une série d'inventions, souvent de petites choses, comme la table de huit, par exemple.

Mais surtout, il y a une organisation qui repense l'entreprise traditionnelle et tire parti des caractéristiques des gens. Au centre, le chef de village, je vais y revenir. Et les GO (les « gentils organisateurs », dans la terminologie du Club).

Le GO a une caractéristique particulière : il a entre 18 et 30 ans. À cet âge, il est le plus attrayant pour le client. Et à cet âge il a envie de bouger et il est heureux d'être dans cette situation, on pouvait donc le payer peu cher.

Pour que cela marche, il faut de bons chefs de village qui deviennent le cœur du système. Et les réputations circulent vite : les bons chefs de village attirent les bons GO. Mais on impose alors une autre règle : les chefs de village ne doivent pas rester plus de six mois à leur poste. Pour qu'il n'y ait pas de féodalité. Voilà une idée *a priori* antiéconomique : normalement, vous avez de bons cadres, vous les favorisez. Or là, vous les empêchez de s'installer et devenir grand.

Q: A l'origine de toute innovation, il y a donc une personne qui change les règles.

Voilà les clés du succès : une analyse aiguë du comportement des gens à certains moments de leur vie, une analyse pointue du système habituel que l'on critique et la capacité de créer un autre système, d'autres rapports humains, puis économiques. Même si ce qui a réussi à un moment donné, ne réussit pas à un autre moment.

L'amusant, c'est qu'on a retrouvé cela à la vénérable Caisse des dépôts, lorsque François Bloch-Lainé qui la dirigeait s'était mis en tête de lui donner une autre mission que celle à laquelle elle était destinée : utiliser la puissance financière dont elle disposait à des fins sociales. Bloch-Lainé a été le déclencheur de l'aménagement du territoire et d'un autre urbanisme, par exemple.

Q : Autre figure emblématique, Alexis Gourvennec, dans le contexte de la modernisation de la Bretagne agricole.

Au départ, c'est une révolte. Deux paysans bretons, producteurs d'artichauts, se révoltent contre les mandataires aux Halles qui tiennent le marché à Paris et souvent en profitent scandaleusement, jouant sur le temps pour faire baisser les prix, alors qu'il s'agit de denrées périssables.

Nos deux Bretons refusent les arrangements que leurs pères acceptaient, ils prennent les instances syndicales et font le blocus, la grève des productions, pour mettre les mandataires à genoux. Une histoire violente, et finalement, ils gagnent, les mandataires sont obligés de transiger. Mais ces jeunes gens vont aller plus loin : ils font le tour de plusieurs marchés européens et ramènent de Hollande *le marché aux cadrans* qu'ils imposent aux intermédiaires. Il permet de fixer instantanément le prix dans une relation sophistiquée qui implique que tout le monde accepte et qu'il n'y ait pas de traîtres. Le côté communautaire qui pré-existait est donc animé autrement.

À partir de là, Gourvennec, imaginatif et homme d'affaires, décidera d'entreprendre bien d'autres choses : la rénovation du port de Roscoff pour vendre ses artichauts aux Anglais, des porcheries individuelles... Il vend à l'un ce qu'il achète à l'autre, il est des

deux côtés de la barrière, à la fois empereur de l'artichaut, du cochon, du bateau. C'est un « cumulard », comme on dit. Mais il a réussi parce qu'il a fait plusieurs choses.

Je fais cette remarque car nous avons, depuis un certain temps, une passion française: poursuivez le cumul et vous aurez du profit social. Or, le cumul (qui est différent du monopole) donne la force en affaires: vous êtes puissant sur un domaine, vous vous en servez pour en envahir un autre, faire marcher les deux ensemble et vous êtes encore plus puissant. Le côté « accumulation » peut révolter le Français mais le cumul permet de réussir des choses que ne peuvent pas faire ceux qui restent tranquillement dans leur filière sans bouger.

Q : Autre champ d'observation de cette période, Decaux et ses fameux Abribus.

Le spécifique chez Decaux réside dans la capacité à offrir le même service dans plusieurs dimensions. Le point de départ, c'est de vendre des espaces publicitaires et pour cela, on vend des Abribus à des municipalités. On devient donc le spécialiste d'un support publicitaire nouveau, propre et qui a embelli la ville. On vend à l'un ce qui est utile pour quelqu'un d'autre : l'espace publicitaire alors que le citoyen voit l'Abribus. Le citoyen utilise l'Abribus et il voit la pub. Donc, on lui donne la pub avec ce qu'il cherche mais ce n'est pas ce qu'il cherche.

L'homme clé du système Decaux n'est pas un copain, c'est un nettoyeur de support, quelqu'un que l'on paie bien et qui va assurer le service de ces Abribus. L'innovation est une innovation de système. On crée un système neuf.

Jean-Claude Decaux

Natif de Beauvais, Jean-Claude Decaux quitte l'école à 16 ans pour travailler avec son père dans son commerce de chaussures.

À 18 ans, Decaux crée, en imitation de ce qui existait déjà, précise-t-il, une entreprise d'affichage. Trois commerçants de Beauvais lui confient la mise en place de leurs affiches. Il obtient des emplacements d'affichage le long des routes. Comme il n'est pas majeur, il lui faut une autorisation de ses parents. Son affaire se développe. Il emploie dix personnes.

« Je ne sais pas comment j'ai fait. Ça tient plus du miracle que du reste. Je ne peux même pas expliquer à mes enfants ».

En 1960, les Pouvoirs Publics considèrent que le développement grandissant de l'automobile rend trop dangereux l'affichage en rase campagne qui perturbe la perception de la signalisation réglementaire. Une taxe de 2000 F par m² a été instituée. Comme les grandes affiches font 12 m², cela représentait un handicap insurmontable. Decaux affirme : « Mon affaire a disparu en une nuit. »

Dans les agglomérations, la place était prise et les emplacements publicitaires déjà exploités. Il fallait donc trouver autre chose. C'est, selon lui, en voyant à Paris, des

gens surpris par une averse en attendant l'autobus, courir se réfugier sous un auvent, que l'idée de l'Abribus lui est venue... Fabriquer un abri, admis par tous, usagers et collectivités locales et qui soit financé par la publicité.

Le mobilier urbain avant Decaux:

Il n'existait pas de marché national de l'abri d'autobus. Chaque municipalité faisait appel aux petites entreprises locales pour réaliser des abris. En fait, il y avait eu un premier âge d'or pour le mobilier urbain au début du siècle avec la floraison des entrées de métro et autres colonnes Morris de style art-déco. Les colonnes Morris étaient financées par les affiches de spectacle et servaient de dépôt de matériel pour les services de voiries. On voit donc que Decaux n'est pas l'inventeur de l'astucieuse formule qui consiste à faire financer du mobilier urbain par la publicité qui y est apposée.

De 1925 à 1960, c'est le désert. Les rares abris d'autobus sont des cubes de béton, fort laids, mal entretenus, aussitôt recouverts d'affichettes, ou alors des cabanes en tôle, tout aussi mal commodes, parfois financées par le Crédit Agricole ou la Caisse d'Épargne avec des inscriptions du genre « La Caisse d'Épargne vous abrite ». Déjà une constante : les villes ne finançaient pas les abris et elles n'avaient pas les moyens de les entretenir. On peut considérer qu'il y avait un net recul par rapport au début du siècle où les colonnes Morris étaient présentes dans sept ou huit villes et formaient un réseau « national » comme support d'affichage.

Et Decaux arriva...

Jean-Claude Decaux a gagné suffisamment d'argent avec sa première entreprise pour voir venir et se consacrer à la mise au point de son abri, qu'il a conçu de A à Z.

Il partira de deux principes : la sécurité et que les affiches soient visibles de partout. Les abris en béton ou en tôle étaient dangereux. Il fallait en sortir pour voir le bus, au risque d'être happé par une voiture. Parfois, le constructeur avait bien pensé à mettre une fenêtre latérale, mais celle-ci était tout de suite recouverte d'affiches. Et si elle ne l'était pas, le plastique transparent qui la recouvrait était vite rayé ou brûlé. D'où l'idée de Decaux d'un abri entièrement transparent aux parois de verre, ou plutôt en glace Sécurit.

Tout est entièrement pensé dans l'abri de Jean-Claude Decaux. Ainsi, les parois ne vont pas jusqu'au sol pour éviter l'accumulation de poussière dans les coins. Il faut, pour que l'abri soit un bon support de publicité, qu'il soit propre et net.

Pour construire son prototype, il fait appel à l'entreprise de menuiserie métallique qui lui fabriquait ses panneaux publicitaires. Il achète un camion, y place son abri et commence la tournée des villes de France.

Naturellement, personne n'y croit, d'abord à cause de la glace, considérée comme trop fragile pour supporter les contraintes et le vandalisme d'une grande ville, ensuite à cause des panneaux publicitaires qui ne peuvent recevoir qu'une affiche de type « cinéma », 1,20 m sur 1,60 m, alors que l'affichage extérieur se faisait sur des surfaces de 12 ou 16 m². Et puis, il fallait convaincre les maires et comme le dit un cadre supérieur : « Ce n'est pas facile de faire descendre un maire dans la cour de la mairie pour lui montrer un abri d'autobus monté sur un camion. »

Decaux chercha d'abord à s'implanter dans les grandes villes. Le premier maire qu'il réussit à convaincre fut monsieur Pradel qui accepta, à titre d'essai, l'installation de quarante abris pendant six mois à Lyon.

Dans la foulée, Decaux réussit à convaincre la ville de Grenoble de lui prendre dix abris. Il parvint à financer ces cinquante premiers abris en grande partie avec l'argent qui lui restait de sa première entreprise.

Il fallait encore vendre les abris aux publicitaires. Cela n'a pas été facile et « *il fallut ramer terriblement* », selon l'expression d'un des actuels directeurs de l'entreprise. Decaux parvint à intéresser quelques gros annonceurs comme Renault et des fabricants d'électro-ménager. L'argent ainsi gagné, fut aussitôt réinvesti dans l'affaire. Et c'est ainsi que peu à peu, ville après ville, Decaux parvint à conquérir la France.

Un gros avantage ; personne n'y croyait. Pendant les trois ou quatre premières années, le premier abri fut installé en 64, - il n'y eut aucun concurrent. Ensuite, il était presque trop tard. Aujourd'hui, 70 % du mobilier urbain publicitaire en France a été posé par Decaux. Mais il faut remarquer que le mobilier urbain ne représente que 12 % de l'ensemble de l'affichage. Decaux n'offre donc que 8,5 % des surfaces totales d'affichage. Si l'entreprise est en situation dominante vis-à-vis des villes, elle ne l'est pas vis-à-vis des publicitaires bien qu'elle soit fort recherchée par ceux-ci.

L'innovation dans les services, Michel Crozier, Richard Normann, Gérard Tardy, Mission à l'innovation, Rapport n°8 — mars 1982. Annexe I, pp. 41-43

Q: C'est le début de la communication moderne où on ne paie pas pour ce qu'on utilise: la radio, la télévision et maintenant les quotidiens gratuits... En somme, c'est le client qui est vendu, grâce à la connaissance qu'on a de lui. On est passé ensuite à des offres beaucoup plus personnalisées grâce à des technologies nouvelles qui permettent d'industrialiser cette personnalisation.

Avec les codes-barres, on peut suivre et connaître son client. Le grand commerce va chercher le client. On devient capable de le connaître personnellement. On est passé de la représentation à la connaissance.

Avec les développements d'Internet, vous avez maintenant la recherche du client innovateur qui va chercher ce qu'il veut. Et Internet permet une offre qui rend le client acteur. La recherche se fait tantôt du côté des offreurs et tantôt du côté du client.

Q : Nous passons du modèle Interflora au modèle Aquarelle. Interflora est l'intermédiaire qui vous renvoie vers le fleuriste. Au contraire, Aquarelle vous permet de composer votre bouquet sur Internet et ensuite expédie CE bouquet par courrier rapide.

Oui, la démarche Internet permet un relationnel différent qui peut passionner les échanges. Ce qui est en jeu, c'est la conjonction entre le technique et le relationnel. Internet, c'est une technique, plutôt amusante, à travers laquelle on peut réinventer du relationnel.

Toute innovation a une forte dimension relationnelle dès le point de départ. Regardez : le développement de l'informatique américaine s'est fait dans des garages, la passion de trouver ensemble l'utilisation d'une technique jusque-là réservée à un modèle hiérarchique traditionnel.

Q: On retrouve notre bande de copains du Club Med

Tout à fait. Cette poussée extraordinaire, imprévue, va entraîner aussi une vision différente du client. Le client va devenir un associé. Comme le Club Med, qui ouvrait au monde entier, Internet permet d'entrer dans un univers sans limite.

Trois questions à Alain Touraine

Q: La question de « l'individu » et de « la personne » explose aujourd'hui dans le champ de la sociologie. Vous-même, vous mettez en avant dans vos derniers écrits « la production de soi ». La question du sujet tend-elle à remplacer celle de l'acteur social?

Le mouvement général de « désocialisation », conséquence directe des changements accélérés qui bouleversent tous les aspects de la société, explique que l'acteur ne puisse plus se guider en fonction de l'utilité sociale de ses conduites. Comme il est improbable qu'il puisse utilement faire appel à un ordre plus global, divin ou naturel, il ne peut se retourner que vers lui-même comme point fixe au milieu de mutations de tous ordres. Se construire et se découvrir comme sujet est le seul critère utile de « moralité », c'est-à-dire de choix entre ce qui est jugé positif et ce qui est ressenti comme négatif. Pan par pan, la « société », ses institutions et ses règles s'écroulent ou se décomposent tandis que se forment des mouvements sociaux, des programmes de réforme et s'adoptent de nouvelles lois qui ne sont plus au service de la société mais à celui du sujet, très souvent contre la société elle-même, surtout quand nous parlons de droits humains, politiques, sociaux ou culturels.

Q : Ce déplacement de « l'acteur social » à « la production de soi », reflète-t-il le mouvement de la société du point de vue de son historicité ? Ou faut-il y voir davantage votre évolution personnelle ?

J'ai connu la société industrielle et partagé sa croyance dans le progrès et la raison ; puis la période de confusion qui a suivi l'ouverture des marchés mondiaux, et la dernière décennie dominée par le triomphe presque sans limite d'un capitalisme moins contrôlé que jamais. Maintenant seulement peuvent réapparaître de nouvelles actions et de nouvelles idées. Ma réflexion, depuis la chute des mouvements sociaux issus de mai 1968 et depuis la longue crise personnelle déclenchée par la maladie puis par la mort de ma femme, m'a conduit à reformuler sous une forme assez nouvelle les idées qui me semblent éclairer la société de l'information qui se construit et les modes de transformation historiques qui limiteront ou non la toute puissance d'un capitalisme global.

Q : Cette montée de la production de soi dans la réflexion sociologique remet-elle en cause un certain équilibre théorique entre les approches « par l'acteur » et celles « par le système » ?

Il ne peut pas y avoir d'équilibre entre un type de vie sociale, dominé par les normes d'un système, et un autre type dont l'affrontement entre les forces économiques, tech-

nologiques et politiques dominantes et toutes les formes de défense du sujet définit le champ de la vie sociale. Nous perdons une forme de sécurité, d'intégration, de contrôle des changements vécus ; nous sommes déjà entrés dans une vie sociale plus fragile, qui risque d'imposer à notre liberté personnelle une charge excessive, mais qui met au centre de notre expérience et de notre action la création de nous-mêmes. Il ne s'agit ni de progrès ni de crise, mais d'un changement aussi irréversible que ceux qui nous ont déjà conduits d'un type de société à un autre.



Les Stars

Edgar Morin

La version imprimée de ce Cahier présente ici d'importants extraits de deux chapitres du livre *Les Stars* d'Edgar Morin (Éditions du Seuil, 1957-1972).

Pour des raisons de *copyright* et de droits électroniques, il ne nous a pas été possible de reproduire ces extraits dans la version électronique de ce Cahier.

Nous renvoyons donc directement les lecteurs au livre d'Edgar Morin *Les Stars* (Point Seuil, Éditions du Seuil, 1957-1972) et en particulier à la lecture des chapitres *Genèse et métamorphose des étoiles* et *Dieux et déesses*.

Les stars aujourd'hui Un entretien avec Edgar Morin

Propos recueillis par Éric BARCHECHATH

Q: Dans Les Stars, vous analysez les ressorts du cinéma dans leurs liens avec l'évolution de la société. Vous écriviez par exemple: « L'amélioration des conditions matérielles d'existence, les conquêtes sociales, si restreintes soient-elles (congés payés, réduction de la journée de travail), de nouveaux besoins et de nouveaux loisirs, rendent de plus en plus exigeante une revendication fondamentale: le désir de vivre sa vie, c'est-à-dire de vivre ses rêves et de rêver sa vie. » En est-il différemment aujourd'hui?

À travers l'histoire du cinéma, qui à mon avis est très révélatrice, mais pas seulement du cinéma, on voit très clairement que le caractère dominant de la culture de masse, jusqu'à la fin des années soixante, c'est son caractère *euphorique*. C'est une mythologie du bonheur privé et de la réussite. Le dogme presque immanquable des films, c'est la fin heureuse. Ça se termine sur le baiser, la réussite, les héros sont contents. Et, s'il y a quelques morts, ce sont des comparses.

À mon avis c'est cela qui s'est trouvé en crise, c'est ce caractère euphorique. Dans un sens, 1968 est peut-être une date charnière : la *problématisation* remplace *l'euphorisation*. Sur le plan du film, on voit apparaître et se multiplier les films à la fin équivoque, ou bien le retour à des fins tragiques. Désormais la fin heureuse n'est plus le dogme, beaucoup de films tendent à éviter cette forme-là.

Ce caractère *euphorique*, on le trouvera aussi dans la presse de ces années-là, où la presse la plus euphorique était la presse féminine : *Elle, Marie-Claire*.

À l'époque, j'avais fait une enquête sur « Nouvelle féminité, nouveau féminisme » dont le livre *La Femme majeure* a été tiré... L'idée, qui a été vérifiée, en était que le thème fondamental de cette presse féminine — qui vous disait : « Soyez belle, soyez séduisante, soyez charmante et vous retiendrez votre petit mari chéri... Tout ira bien. » — niait ainsi les problèmes de la solitude et du vieillissement. Évidemment, ces problèmes ne pouvaient pas disparaître.

En effet, comment affronter la solitude et le vieillissement, autrement dit tout ce qui est l'envers de l'individualisme moderne ? La solitude va devenir omniprésente. C'est

ça, je crois, le grand tournant dans cette presse féminine : on ne peut plus vendre du bonheur et de la réussite comme avant.

Peut-être une maturation s'est-elle faite ; une prise de conscience, je dirais presque \grave{a} demi-inconsciente. Les augures et avec eux la plupart des gens pensaient : « On est sur des rails ; on va vers un avenir meilleur, on va résoudre la plupart des problèmes fondamentaux. » Ils en avaient une vision, soit dans la version elle-même euphorique du communisme, soit dans la version optimiste de la société industrielle : « Tout ce qu'il sera possible de faire, on le fera. » C'est mai 1968 et la crise de 73 qui ont marqué que ces perspectives risquaient bien de ne pas se réaliser.

À partir de là, cette vision même est atteinte. Autrement dit, sous la ligne de flottaison de notre société il y a quelque chose qui lui fait prendre eau : une brèche. *La brèche*, c'est le titre de ces recueils d'articles que nous avions faits avec Claude Lefort et Cornelius Castoriadis¹. On se rend compte que les sous-sols sont mités, minés, ils ne sont pas solides : ils n'ont pas de fondements. Je crois que cette incertitude sur les fondements correspond aussi à la perte du futur : parce que, quand même, le communisme perd son avenir radieux et le bel avenir du développement promis au Tiers-Monde s'effondre. Nos sociétés occidentales elles-mêmes arrivent dans la crise du bien-être qui trouve en Amérique une première traduction dans le phénomène des années soixante : toute une jeunesse qui vit dans le luxe, l'aisance, etc., et qui n'est pas heureuse.

C'est ce qui m'avait frappé dans le *No Down Payment* de Martin Ritt, un film qui date des années 57-58. Le thème : sur une colline merveilleuse de Californie, des villas sont à vendre clé en main, avec tout, y compris les amis. On a là tout ce qu'il faut pour être heureux. Pourtant, les personnages sont tous malheureux : vous avez là un ivrogne, ici un couple qui ne s'entend pas, etc.

Donc la crise de civilisation, car ce n'est pas seulement une crise de société, s'organise au moment où tous les aspects positifs de notre culture et de notre civilisation parviennent de moins en moins à en masquer les aspects pervers ou négatifs. Que ce soit l'individualisme, le bien-être, la technique, l'industrie, la science, tout ceci crée une sorte de « stimmung », de climat diffus qui exprime un nouveau malaise de la civilisation. Alors, à un moment donné, des jeunes ont voulu fuir cela en créant des communautés, etc., mais devant les difficultés économiques rencontrées, ils n'ont pas pu tenir. Et le malaise est toujours là.

C'est l'adolescence qui exprime le plus, à mon avis, à sa façon, le mal-être. Aujourd'hui, ce besoin de vie, de poésie ou d'intensité qu'elle éprouve, elle va trouver à le satisfaire dans les fêtes, dans les soirées et dans les « *raves* ». Cette fameuse « *rave* » qu'on voudrait régenter, surveiller, domestiquer.

^{1.} *Mai 68 : la brèche*, Cornelius Castoriadis, Claude Lefort, Edgar Morin, Bruxelles, Complexe, 1988. Nouvelle édition, suivie de *Vingt ans après* (Première édition Le Seuil, 1968).

C'est l'adolescence qui s'affronte le plus au malaise, parce que, de leur côté, les adultes sont résignés et que pour surmonter ces problèmes ils auront recours aux somnifères, tranquillisants, *Prozac*, etc. Les gens ne peuvent plus vivre maintenant qu'avec des pilules. Il faut donc prendre la mesure de ce passage d'un état d'euphorie — où l'on n'avait pratiquement pas besoin de pilules — à cet état nouveau.

Il y a aussi la ville et ses caractères stressants qui se sont aggravés, surtout dans les métropoles, comme Paris. Ce n'est pas seulement la pollution et les troubles qui y ressortent (allergies, asthmes, etc.); c'est l'agitation, la tension, la nervosité. Je pense que c'est tout ceci qui se traduit à travers les moyens d'expression culturels populaires que sont le cinéma et la télévision.

Q : Vous notiez dans votre livre « un mouvement d'accession des masses populaires aux niveaux psychologiques de l'individualité bourgeoise ». Où en est-on de la diffusion de ce modèle ?

Oui, c'était un modèle de classe moyenne qui se popularisait et qui continue d'ailleurs à se populariser. Mais on se rend compte que cet individualisme qui donne tellement d'avantages, c'est-à-dire plus de responsabilités, plus de choix, plus de liberté dans le choix (ne serait-ce que de son partenaire), s'accompagne lui-même de côtés négatifs.

Prenez par exemple la multiplication des mariages d'amour. Ces mariages se dissolvent dès que point un amour nouveau, dès qu'il y a vieillissement de cet amour. Alors cela se dissout, puis ca se reconstitue, parce qu'on a besoin du couple pour se sécuriser. Nous sommes ainsi dans une société où tout ce qui provoque la crise peut constituer une réponse à la crise, mais en même temps où toute réponse peut entretenir la crise.

Je crois que nous sommes dans une période de crise de l'individualisme et certains phénomènes, comme ceux que Maffesoli met en relief dans ce qu'il appelle le tribalisme, sont liés à cet individualisme. Ce tribalisme n'a d'ailleurs que des aspects provisoires ; on n'est dans une tribu que pendant un temps, au Club Méditerranée ou ailleurs, ou même pendant une époque de jeunesse. Il y a donc crise de l'individualisme et dans le même temps, on continue à tenir aux acquis de l'individualisme. Ce n'est que dans les cas extrêmes et limites qu'on veut se noyer dans une communauté, que ce soit une secte ou autre chose. Et puis il faut dire aussi qu'il n'y a plus cette grande religion qu'était le communisme qui permettait, en quelque sorte, de se donner à une foi.

Q: Vous écriviez : « La montée sociologique des classes populaires, phénomène clé du $XX^{\rm e}$ siècle, doit être considérée comme un phénomène humain total. À travers la dialectique de la lutte des classes et du développement technique, le même mouvement s'exprime dans le socialisme et le communisme sur le plan politique et social. Sur le plan de la vie affective quotidienne, il se traduit par de nouvelles affirmations, de nouvelles participations de l'individualité. » À côté du développement technique, bien vivace, quel est aujourd'hui le second terme « dialectique » ? Et, qu'en est-il de l'individualité qui se met en place ?

La lutte des classes signifiait dans mon esprit la volonté des classes populaires d'accéder au standard dont disposaient les classes privilégiées, ne serait-ce que les classes moyennes. Sans doute, faut-il voir dans cette formulation un résidu de cette idée que j'avais gardée en héritage du marxisme que la lutte des classes est un moteur de l'évolution des sociétés, ce qui reste en gros valable. Mais elle n'entre pas trop dans ce cadrelà, aujourd'hui les choses se passent bien autrement : quantitativement, la classe ouvrière a considérablement diminué et, en second lieu, elle s'est morcelée en catégories et strates différentes.

Alors, comme équivalent aujourd'hui de ce moteur, je dirais quand même qu'existe une volonté ascensionnelle qui est très forte. Elle l'est d'autant plus qu'elle est exacerbée par la publicité, omniprésente, qui stimule les désirs, en crée de nouveaux et de nouvelles aspirations. « Nous aussi ! Nous aussi, nous voulons en profiter ! » Il y a la conquête des vacances, la conquête des voyages touristiques et celle des voyages exotiques, et ainsi beaucoup d'autres choses.

Q : La publicité, pour susciter nos désirs, poursuit d'une certaine façon dans la veine de ce que vous avez appelé une « relance érotique » , que le cinéma a engagé avec les stars.

La publicité est de plus en plus érotisée, il faut le reconnaître. En fait, un mouvement très important s'est produit au cours des années soixante avec l'irruption des films pornographiques dans des salles de cinéma apparemment normales : un recul du tabou de la représentation sexuelle au cinéma. Ça ne s'est pas marqué par une présence très forte, parce que ces films pornos se sont usés eux-mêmes par la répétition. Mais vous avez là quand même des représentations, d'abord du baiser, beaucoup plus authentiques, et aussi de l'acte amoureux, qui peuvent intervenir dans des films normaux. La présence de ces nouvelles représentations porte une sorte de libération érotique, sur laquelle la crainte provoquée par le Sida n'a pas eu vraiment d'impact. Cette crainte a joué sans doute un rôle d'inhibition mais pas sur ce plan.

Q : Inscrivez-vous des expressions comme celle de Virginie Despentes, Catherine Breillat ou Catherine Millet, dans un registre de néo-érotisme ?

Sur ce point, je verrais davantage un avatar de l'émancipation féminine. Cette émancipation féminine, dans son histoire récente, a eu un premier stade, qu'on peut appeler le *beauvoirisme* et qui a consisté pour les femmes à porter l'affirmation : « Nous sommes des hommes, donc nous avons droit aux mêmes choses. » Le deuxième stade, après 68, c'est surtout l'anti-beauvoirisme : « Nous sommes différentes des hommes, nous avons exactement les mêmes droits, et nous n'acceptons pas la subordination, notamment la subordination sexuelle. » Et nous sommes aujourd'hui devant un troisième stade : « Quand on fait une fellation, ce n'est pas de la subordination, nous sommes nous-mêmes maîtresses de nous-mêmes. » C'est l'affirmation que toute une série de choses, qui pouvaient être jugées ou perçues comme des effets ou des expressions

de la domination du mâle sur la femme, peuvent être renversées et s'interpréter comme des manifestations où la femme, librement et dans une égale dignité, peut épanouir sa jouissance et sa volonté. Ces nouveaux ressorts de l'émancipation féminine rejoignent dans leur mouvement cette époque de libération. Il fallait effectivement qu'on puisse commencer à publier des romans et à faire des films où l'on raconte de long en large *comment on fait* pour qu'advienne cette possibilité.

Q : Dans le même temps, on a aussi tout ce qui est lié à la télé-réalité. Y a-t-il une forme d'érotisation qui y soit associée ? Ou non ?

C'est-à-dire que dans les émissions de télé-réalité, vous avez toujours un élément érotisant : une fille ou des filles piquantes. Cet élément n'est pas étranger. Et l'idée même qu'effectivement un couple puisse faire l'amour devant la caméra est une éventualité qui fait implicitement partie des choses possibles. Mais je crois que ce n'est pas spécifiquement lié à l'érotisation, mais lié à l'approfondissement du voyeurisme. C'est fondé sur l'idée que, même de façon artificielle, dans ces gens qui sont mis ensemble, on essaie de se voir nous-mêmes comme animaux humains. On essaye de voir comment on fonctionne. Il y a quelque chose de cet ordre. Et dans le fond, il y a un aspect qui peut être très *auto-éducatif*. Et lorsque j'entends des gens qui disent : « Je vois ça avec mes enfants », je trouve que cela correspond à quelque chose de très intéressant. Mais en France, le vrai phénomène de Loft Story, ce n'est pas Loft Story, mais la gigantesque agitation journalistico-médiatico-intellectuelle qui s'est faite autour. Ce qu'il faut regarder dans ce phénomène, c'est pourquoi ceci a suscité tant d'écho. Implicitement c'est le problème de la privauté qui est posé et au-delà c'est un des développements du *reality-show*.

Q: Vous écriviez: « L'accession à la starité dépend d'un hasard. Ce hasard est une chance, cette chance est une grâce. Aucune recette donc... ce qui importe en premier: le don. Le don, c'est-à-dire aussi bien le don de soi que le don miraculeux, transcendant, le don de la grâce. » Comment devient-on « star » aujourd'hui?

D'abord la mécanique hollywoodienne ne fonctionne plus comme une machine. La starité ou la starification arrivent de façon beaucoup plus aléatoire. À l'occasion de tel ou tel film, c'est parce que telle personne démontre une forte présence qu'elle devient star, qu'on la fait star. D'ailleurs, même à la grande époque d'Hollywood, il ne suffisait pas de fabriquer une star pour réussir. C'est ce que montre aussi Orson Wells dans *Citizen Kane*. Kane veut faire de sa femme une grande vedette, mais il n'y parvient pas.

Ce qu'il faut constater ici, c'est que les stars d'après la grande époque du *star system*, celles des années soixante-dix et de la suite, ont d'assez fortes singularités, elles peuvent beaucoup plus s'écarter du modèle standard. Ce qui ne veut pas dire qu'avant elles n'avaient pas de fortes singularités. Je considère par exemple qu'Humphrey Bogart ou Gary Cooper avaient de très fortes personnalités. Mais après 70, il n'est plus nécessaire

d'avoir comme actrice principale ou acteur principal des gens « beaux ». Là aussi c'est la marque mystérieuse de la personnalité qui contribuait à faire des gens des stars. Mais il y a aussi le phénomène magique de l'écran qui sur-personnalise. Regardez ! la présence continue de PPDA en fait une star, peut-être que, dans la réalité, rien n'en ferait une. Alors évidemment tout cela c'est le double, la question du double.

Pour la star, le phénomène intéressant c'est qu'elle voit sa propre image et qu'elle devient comme Dorian Gray, ou plutôt l'inverse de Dorian Gray. C'est-à-dire qu'elle se rend compte que son image reste immortelle et qu'elle-même, elle dépérit. Et c'était cela, dans le fond, la tragédie de la star : d'être dévorée par son propre double. C'est l'histoire de *Sunset Boulevard*.

Maintenant sur ces questions de personnalité, je développe davantage aujourd'hui l'idée suivante : nous avons une personnalité dominante, une personnalité officielle, mais en réalité nous vivons une multi-personnalité. Les phénomènes cliniques de double ou triple personnalité ne font qu'exagérer un phénomène normal. Vous ne vous en rendez pas compte, mais une personne qui est maniaco-dépressive, par exemple, n'est pas la même personne dans ses états d'exaltation et dans ses états de dépression. Une personne à l'état amoureux n'est pas la même que dans un état de rage. C'est la structure de la personnalité qui change. Alors le grand problème avec le développement de l'individualisme, c'est que notre civilisation nous permet en quelque sorte de rendre débraillée notre personnalité et de ne pas nous présenter de façon officielle et rigide. Du reste, les stars nous ont donné l'exemple. C'était par exemple le cas dans New-York-Miami où Clarke Gable ne portait plus de tricot de peau. Et vous voyez bien le président de la république, beaucoup moins formel. Pendant longtemps c'était le président des États-Unis qui se montrait en col de chemise ouvert. Et cela sera repris par différents présidents et chefs de gouvernement. Accepter le style négligé, le style à l'aise.

C'est lié aussi à ce phénomène dont j'ai parlé dans mon livre et qui a commencé avec le cinéma parlant : les stars redescendant sur terre, montrant qu'elles sont capables de faire des œufs au plat ou des choses comme ça. Peut-être que nous ressemblant de plus en plus, les stars gardent quand même leur qualité d'olympiens.

Cette idée d'olympien est déjà présente à l'époque où se côtoient champions sportifs, stars de cinéma, membres de familles royales, je pense aussi à Maria Callas, par exemple ou à Soraya. Il y a donc eu une sorte d'Olympe très hétérogène, où évidemment les stars de cinéma ont joué un rôle mais pas exclusif. Aujourd'hui, l'Olympe s'est encore un peu plus étendu et avec des présentateurs de télévision et toute une série de nouvelles personnalités. Et cet Olympe demeure. Ce n'est plus l'Olympe merveilleux, c'est un Olympe où comme dans l'ancien Olympe, il y a des jalousies, des tragédies, etc. Mais évidemment, à la grande différence de l'ancien Olympe, là, il n'y a pas d'immortalité : au contraire, ici, il y a la mortalité, la vieillesse et la mort. Cet Olympe

demeure donc, et je crois que cet univers nous accompagne et se continue dans la presse *people* qui nous distille les ragots — « Attention, il a un cancer, il est malade », etc. Et, parfois les Olympiens nous donnent l'occasion de nous régaler comme avec l'histoire de Clinton et Monica Lewinsky; des anecdotes comme celle-là, ce sont comme des cadeaux qu'ils nous font.

Q: Tous les chemins qui mènent de pin-up à starlette et de starlette à star sont des chemins de personnalité, vous dites par exemple : « La fabrication des stars consiste essentiellement à insuffler de la personnalité à la pin-up originelle. » Et comparant les vedettes et les stars, vous écrivez : « Ce qui leur manque, c'est cette dose supplémentaire qui transforme la personnalité en sur-personnalité. »

Alors la différence ?... Je crois qu'une des différences faisait que pour être une star, souvent, il suffisait d'être, c'est ce que disait Murnau : « Don't act, think! ». Pour être acteur, au théâtre notamment, il faut jouer, c'est-à-dire faire jouer des forces de mimesis et de possession. C'est-à-dire qu'il faut faire s'introduire un personnage de fiction en soi, et se faire posséder par ce personnage. Alors que la star de cinéma ne demande pas nécessairement cela pour elle-même, d'autant plus qu'on coupe les plans, qu'ils sont séparés au cours du tournage, ce qui fait que la star très sensible, par exemple, Greta Garbo, au moment où elle va se suicider, va vivre l'action très intensément, mais ce ne sera pas de la même façon. Alors que l'acteur nous renvoie à ce problème formidable, celui de ce mimétisme toujours présent en nous.

Q: En même temps que vous dites que « tout double est un dieu virtuel », que la mécanique du double est consubstantielle de notre activité psychique dans la mesure où les premières relations à soi sont des relations à l'autre, vous dites aussi que notre double s'est atrophié.

Oui. Je dis qu'il s'est atrophié au profit de l'âme, à propos de choses immatérielles.

Q: Dans Les Stars, vous disiez « Notre double est atrophié, le double s'est plaqué sur notre peau, il est devenu notre personnage », une façon de dire que ce double constituait notre limite. Pourtant, comme vous venez de le dire, la structure de la personnalité, c'est au bout du compte ce qui permet d'en changer: précisément, cette capacité à être sur plusieurs niveaux, à s'organiser soi-même dans ses différences... N'a-t-on pas dépassé l'atrophie du double, n'avonsnous pas au contraire gagné des possibilités d'expression nouvelles? Ou alors, ces possibilités d'expression sont-elles encore illusoires?

J'ai l'impression que le double se réveille par surprise, dès que nous sommes devant un miroir, il se réveille dans nos rêves. Lorsque nous lisons des poésies qui prennent pour thème le double, nous y croyons. Nous croyons aux fantômes. Mais, en ce qui nous concerne, d'une certaine façon, et à part ces moments où le double s'exprime, ce qui est vraiment intériorisé dans la personnalité, c'est une image de soi pour soi et pour autrui. Comme dans le fait de l'auto-présentation au monde : le matin, je m'habille, je

vais choisir tel costume, telle chemise, etc. Dans le fond, c'est moi, à travers un double qui me représente. Toujours ce paradoxe : le double sert à la fois à nous exprimer et à nous masquer. D'ailleurs, le mot *persona* signifie à l'origine masque.

Q : Vous développez beaucoup dans Les Stars, toute la dimension du vêtement, de la cosmétique, de la transformation du visage.

Et même maintenant la chirurgie esthétique permet de ressembler au double rêvé.

Q: Dans les années cinquante, autour du cinéma, de la star, des phénomènes de projection, vous voyez cette montée en construction de l'appétit lié à la personnalité. Aujourd'hui, vers quoi va-t-on? Est-ce qu'aller vers toujours plus de personnalité continue d'être notre ressort?

Je crois d'abord qu'un changement par rapport à cette période s'est produit. Le cinéma était l'argument majeur de cette culture de masse, or le cinéma n'est plus cela. C'est un élément fort et même si, avec la vidéo, on réintroduit chez soi le cinéma, vous avez aussi la télévision, le rôle des sorties, des voyages, vous avez la presse-magazine, vous avez là tout un ensemble. La télévision introduit une fenêtre sur le cosmos tout en permettant de rester chez soi. La voiture joue un rôle énorme, son usage s'est hyper-développé depuis l'époque; les années cinquante, c'est la 4 CV et aujourd'hui c'est la diffusion généralisée. Autrement dit, vous avez de nouveaux types d'évasion dans la vie concrète. Vous avez des utopies concrètes comme l'était le Club-Méditerranée qui est un cas typique de culture de masse : vous allez dans un paradis où même la monnaie est supprimée. Bien entendu, il faut payer pour y entrer, mais une fois que vous avez oublié cette servitude initiale, vous avez tout : le buffet à volonté, les sports, les activités diverses. On s'essaie à vivre le mythe dans le concret et notamment à travers les vacances : il y a quand même un envers à la vie quotidienne. Une vie quotidienne qui est de plus en plus asservissante par sa chronologie et ses contraintes. Mais vous pouvez échapper à ce monde. Déjà dans le monde du week-end vous changez de peau, vous changez de costume, vous vous habillez tout à fait différemment. Les vacances, encore mieux, elles vous permettent d'adopter d'autres rythmes. Vous échappez à l'horaire et à la chronologie et en plus vous avez des lieux fabuleux, les clubs, etc.

Vous avez donc cette dualité : puisqu'on ne peut pas changer la société, la société civile et les humains, puisqu'il n'y a pas d'alternative, on se dit qu'on va pratiquer l'alternance. Et l'alternance consiste à limiter le temps de la servitude du travail pour s'accomplir en dehors du travail. On peut dire que les 35 heures sont un des derniers avatars de cette tendance. En dehors du travail, on va s'accomplir, on va se reposer, on va voir la télévision, aller au match, et surtout : on va partir.

Je crois que c'est dans cette double vie qu'aujourd'hui se jouent les choses. Tout cela correspond à des changements de personnalité, on n'est pas le même dans le milieu de travail et dans le milieu domestique. S'effectuent ainsi des mutations d'une personnalité à l'autre.

Q : Aujourd'hui il y a aussi l'Internet

Oui, il y a aussi l'Internet. C'est-à-dire cette navigation, cette sorte de liberté de l'esprit qui vogue à travers le net. D'ailleurs, ce mot de « navigation » est très significatif, nous trouvons cette sorte de liberté, d'ivresse de transcender l'espace-temps. Internet, c'est le voyage à travers l'espace et le temps.

Q : Hier les stars et les rapports que nous entretenions avec elles annonçaient la consommation de masse, la société de consommation. Allons-nous aujourd'hui vers une société d'évasion ?

À mon avis, ce sont toutes les réactions devant la crise de civilisation qui se manifestent dans tous les domaines : la volonté de récupérer la qualité, notamment la qualité de la vie. Y compris dans l'alimentation : avec, soit la bonne bouffe soit la néo-frugalité avec les régimes diétético-macrobiotiques. D'une réaction contre tout ce que cette civilisation apporte de mécanique et d'asservissant qui est déjà exprimée et manifestée par ces vacances, ces sorties etc., une réaction à la standardisation généralisée. On veut essayer de vivre les aspects gratifiants de l'individualisme et essayer d'en neutraliser les aspects désolants. D'où les recherches de communautés qui viennent justement de la dégradation des anciennes solidarités. Je crois que c'est là un contre-mouvement, comparable à ce qu'on a appelé contre-culture à la fin des années soixante : une proposition positive de transformation, en réponse à ce qui a été vécu négativement dans cette civilisation. Je crois qu'aujourd'hui apparaissent des contre-mouvements qui tendent à devenir positifs.

Q: Quels sont les imaginaires de la personne sur lesquels s'organisent ces contremouvements? Sont-ils liés au processus d'identification avec les patrons modèles que vous évoquiez dans Les Stars?

Ce sont des phénomènes singuliers de fascination et d'attraction. C'est vrai que ces phénomènes de projection, d'identification, de mimétisme n'existent pas que pour les stars. Ils existent déjà au sein de la famille. On imite sans s'en rendre compte des tons de voix, des gestes, des mouvements des siens. Et dès que l'on rencontre quelqu'un qui vous impressionne, on l'imite inconsciemment par mille petits détails. Dans le fond, on se forge soi-même par l'intégration de mille petites *mimesis*. Finalement, ce que je verrais aujourd'hui, c'est la recherche de la qualité poétique de la vie. Dans le fond, c'est cela qui me semble important. Alors, évidemment, on peut vivre cette vie poétique de façon... *vicarious*, c'est-à-dire par personne interposée à travers des héros de films, etc., mais on veut la vivre par soi-même. Déjà, dans les phénomènes que j'avais notés, les stars vous aidaient à vivre vos propres amours. Elles vous donnaient les moyens d'aimer quelqu'un, de faire votre cour, d'embrasser. De plus en plus, chacun voudrait vivre sa vie par tous ces procédés mimétiques. Je crois que c'est cette tendance qui va s'affirmer.



Le tiercé. L'esthétique rock

Paul Yonnet

La version imprimée de ce Cahier présente ici des extraits de deux chapitres du livre *Temps de travail, temps libre et lien social* de Paul Yonnet (Éditions Gallimard, 1999).

Pour des raisons de *copyright* et de droits électroniques, il ne nous a pas été possible de reproduire ces extraits dans la version électronique de ce Cahier.

Nous renvoyons donc directement les lecteurs au livre de Paul Yonnet *Temps de travail, temps libre et lien social* (Éditions Gallimard, 1999) et en particulier à la lecture des chapitres *Le tiercé* et *L'esthétique rock*.

Pour entrer dans le XXIe siècle

Paul YONNET

Après le rock

Précipité d'éléments de culture noire et de culture blanche, genre de la jeunesse, le rock, lorsqu'il naît en 1954 aux États-Unis, sous sa forme « rock'n'roll », apparaît d'emblée pour ce qu'il est : une efficace stratégie de lutte contre les discriminations raciales — stratégie snobant les échelons traditionnels de l'action politicoidéologique — le moyen par lequel l'adolescence se constitue peu à peu en continent social relativement autonome, en nation cosmopolite, en peuple interethnique, et un concept unificateur au sein duquel jeunes hommes et jeunes filles décident de donner de nouvelles formes à la relation et aux rapprochements sexuels. Depuis les origines, le rock nous parle continûment de trois sujets: le sexe, la division ethnique, et la génération, autrement dit, trois structurations majeures de toute société, c'est-à-dire trois principes de différenciation où les sociétés se représentent les divisions qui les organisent ou qu'elles combattent et que leur enchevêtrement singularise et articule. Et l'on peut dire du rock qu'il a eu un triple programme — sa seule et véritable politique : la liberté sexuelle, l'égalité raciale (d'où découlent non seulement la légitimité des métissages, mais aussi la valeur supérieure qui leur est accordée) et la fraternité de génération. Telles étaient les « fins » du rock, qui furent relayées au cours de son histoire par des « causes » intermédiaires et successives, contradictoires, allant du refus de la guerre à l'apologie de l'anticommunisme combattant, de la profanation au retour du sacré, de la contestation du matérialisme à l'exaltation flagrante des valeurs du capitalisme libéral, de la promotion des valeurs alternatives de la civilisation de l'Inde à la diffusion planétaire de l'idéal de consommation américain.

Ces fins, qui apparaissent rétrospectivement comme autant d'anticipations sociales, ont été *réalisées* grâce à des moyens esthétiques d'une particulière efficacité. L'esthétique rock, pour la résumer, se présente sous quatre traits : c'est une « culture de l'intro » (intensité paroxystique des sons atteinte sans attendre) ; un système de recon-

naissance essentiellement non verbal : une nouvelle relation des mots avec la musique (contextuation des mots immergés dans la musique et l'accent tonique passe sous le contrôle musical) ; une culture sans fin (arrêt arbitraire, incapacité à programmer une chute ou à coder un aboutissement). Mais l'esthétique rock jouit d'une cohérence propre et exerce une séduction indépendante des fins auxquelles elle s'est appliquée dans un premier temps, et qui, étant peu ou prou acceptées sinon entièrement atteintes, ont perdu leur pouvoir de mobilisation historique.

Le rock est entré en décadence dans les années 1980, après le *punk* et la *new wave* anglaise de la fin des années 1970. La musique *punk* réalise la synthèse de la culture du masque (années 1950, rock'n'roll) et de la culture du vertige (années 1960-1970, la pop), mais c'est une musique dont on s'aperçoit très vite qu'elle est inapte à produire un répertoire. Le répertoire *punk*, c'est quatre morceaux des Sex Pistols, en France un succès parodique de Plastic Bertrand (« Ça plane pour moi »), et rien d'autre : citez-moi le titre d'un seul morceau du groupe Clash qui soit resté dans la mémoire collective. Le *punk* n'est pas une musique à proprement parler : ce n'est plus qu'un *mode*, et même qu'une mode *expressionniste*. Le suicidaire et suicidé Sid Vicious jette en quelques minutes une version effrayante et sublime de « My way » (chanson française de Claude François, devenu standard et morceau de bravoure, une fois recyclée dans la variété internationale par Paul Anka et Frank Sinatra) : le *punk* donne là son maximum, un style de l'extrême, corrosif et dangereux comme un acide. Et dit au rock qu'il n'a plus de futur.

Le rock n'est plus le pivot de l'activité musicale, et de loin, parce que le mouvement de séparation des âges, axe stratégique, destiné à autoriser un espace d'autonomie adolescent prolongé, a porté ses fruits. Le rock s'apparentait au combat générationnel de la jeunesse, dont il était la conscience de classe d'âge ; celui-ci étant gagné, il devient en quelque sorte sans objet ; vient le moment des jouissances de la culture du vertige pour elles-mêmes. La musique de conquête a fait place à une musique exploitant le statut conquis, une musique « bourgeoise », une musique d'arrivés : c'est l'hyper-conformisme des musiques de danse et de déchaînement telles que la techno. Musiques programmées sur ordinateur, où les chanteurs ne chantent pas, saturées de basses et de batterie électroniques, musiques utilitaires, sans musiciens, sans exécutants, sans chanteurs, musiques de derviches tourneurs ayant troqué les quelques instruments traditionnels contre une gigantesque sono, musique de l'étourdissement et de la recherche d'un certain plaisir par la douleur auditive accompagnée de produits modificateurs de conscience, musique de tam-tam, musique enfonçant littéralement l'antique révolte adolescente sous le marteau pilon du vertige, musique de la présence absente ; musique primitive en un sens, dans le sens où ce type de musique, préludant à l'entrée des jeunes dans le conformisme des sociétés holistes, par la transe, a été maintes fois observé par les ethnographes.

Parallèlement, les tendances les plus agressives du rap expriment le refus de l'homogénéisation sociale. Elles exaltent les motifs de déchirure et d'affrontement qui témoignent

du délabrement moral et sociologique d'une partie de nos sociétés. Se pliant à la règle d'affranchissement de l'expression dans un monde récompensant la mise à bas des interdits, les rappeurs expriment le désarroi d'une immigration de peuplement confrontée à la douleur des origines dans une société dénormée : sommés de se mesurer au défi du déracinement, ils sont placés en face d'une exigence d'assimilation jacobine en crise d'identité intérieure, de justificatifs et de moyens. Le rap, c'est ce qui reste aux jeunes immigrés du regroupement familial quand on leur a demandé de tout oublier¹.

Pourtant, à regarder de près, tant la techno que le rap présentent les traits essentiels de l'esthétique rock : intensité paroxystique immédiatement atteinte, immersion musicale des mots dans la musique, chute arbitraire (l'une comme l'autre pourraient se poursuivre indéfiniment). La techno et le rap, c'est l'esthétique rock, moins le rock.

Si le rock est mort, comme les phénomènes du jazz, de la valse ou du menuet avant lui, l'esthétique rock a envahi notre perception, nos attentes de goût, notre style de vie, elle a envahi notre être. L'esthétique rock survivra au rock.

Paradoxe de l'émancipation adolescente

On dit souvent que l'adolescence actuelle répugne au choix. Car, en choisissant, l'adolescent a le sentiment de se priver de tout ce qu'il n'aura pas choisi. Il veut rester au centre de tous les possibles, à la fois vide de déterminations trop précises et riche de cette indétermination. Ce trait, incontestablement juste, n'est que la traduction psychologique de son statut dans les sociétés développées, statut marqué par un allongement considérable des apprentissages et de la dépendance à des formations initiales, qui repoussent d'autant l'horizon d'un atterrissage dans le réel professionnel ou social, avec prise de responsabilités. L'adolescent ne répugne pas naturellement au choix : il est structurellement mis dans une position l'amenant à différer des choix. Il n'y a pas de psychologie en soi de l'adolescence, mais une psychologie adolescente qui se développe dans un cadre de déterminations qui lui sont *totalement* extérieures. L'adolescence est d'abord une détermination sociale.²

Tout le problème de l'adolescence actuelle est qu'elle n'est plus une période de croissance sociale, mais une période d'accumulation des conditions de la croissance, elle est une période de potentialisation longue et souvent inapparente des ressources personnelles, qui ne trouveront à s'appliquer que bien plus tard. D'où cette impression d'un interminable *no man's land*, d'un futur en point d'interrogation.

^{1.} Cf. Paul Yonnet, « Rap. Musique, langage, violence, sexe », dans *Le Débat* n°112, novembre-décembre 2000.

^{2.} Cf. Paul YONNET, *Jeux, modes et masses. La société française et le moderne*, 1945-1985, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1985, pp. 141-203.

La société a donc mis sa jeunesse en demeure de différer des choix d'établissement, d'où le commandement (vécu comme une autorisation arrachée) de s'étourdir, de jouer à la libération sexuelle, et *l'ouverture d'une vaste période d'incertitude existentielle*. En croyant faire acte de liberté, livrés qu'ils sont à une forme (la forme rock) sans fond, et de ce fait hystérisée dans le mode hyperfestif d'un vertige tant extérieur qu'intérieur (amplification et volume sonore, prise de drogues, sentiment de désinhibition et d'énergie sans fin), adolescents et post-adolescents ne font en réalité que se plier à une contrainte sociale invisible et envahissante, qu'ils expriment ici dans la plus parfaite soumission — les *raves parties* sauvages se déroulant au surplus sous l'œil d'une police qui veille au grain et avec l'aide humanitaire de délégués des associations caritatives.

Pendant ce temps, la société transformait la représentation d'une adolescence interminable en modèle idéal de fonctionnement, imaginant de faire table rase de l'ancienne personnalité de base des individus pour les doter d'un module d'adaptation universel, destiné à en obtenir un rendement social maximal. Comme si, en naissant, les individus entraient dans un destin d'infinitude qui caractériserait leur modernité idéale et définirait leur vie jusqu'à la mort, comme si l'on n'en avait jamais fini de grandir. Adolescence provient d'une racine latine, le verbe adulesco, signifiant grandir... Comme si, donc, l'on n'en avait jamais fini d'être adolescent, la société bénissant et récompensant l'acceptation de cette perspective, de ce statut d'infinitude de l'être privé-public.

Que l'adolescent diffère ses choix, qu'il se concentre sur les problèmes d'incertitude existentielle en découlant, que chacun obéisse au-delà à l'injonction de ne jamais cesser d'être, quelque part, un adolescent, tel est le piège à mâchoires qui s'est refermé sur l'émancipation des adolescents. Les adolescents des sociétés occidentales ne se sont, ou n'ont été émancipés, que pour rester plus ou moins longuement, et d'une certaine manière, presque interminablement adolescents. La société a étendu l'adolescence, et elle fait en sorte de prolonger les dispositions proprement adolescentes, l'inachèvement, la croissance, la *pousse*, bien au-delà de la fin de l'adolescence — que certains seuils de pratiques observables (mariage, statistiques électorales) incitent d'ailleurs à situer plus près de 35 ans que de 21 ans). Je propose ici d'introduire un nouveau concept, à mon sens capital pour éclairer les mouvements et le spectacle de la société, celui de *néoténie adolescente*.

La néoténie est la persistance ou la reprise d'un caractère ou d'un trait propre à l'état larvaire, ou embryonnaire, et qui témoigne de l'inachèvement d'un être en voie de constitution, longtemps après qu'il se soit constitué. Une néoténie peut être physiologique et/ou psychique ou comportementale, pathologique ou non. Pour le sujet qui nous occupe, là n'est pas la question. Le type même du comportement néoténique est le ronron du chat, qui disparaît à l'état sauvage après le sevrage mais qui réapparaît dès qu'un être humain réaccomplit les actes fondamentaux de la tendresse et du maternage que le chaton a connu dans son enfance et que, bien sûr, il ne saurait oublier.

Notre hypothèse est que l'émancipation adolescente a effectivement émancipé l'adolescence dans la société mais en étendant l'adolescence et ses caractères fondamentaux, absolument pas, comme on le croit, en donnant le pouvoir à l'adolescence. La société, pour le répéter, a besoin d'adolescents prolongés, et d'adultes au comportement d'adolescent prolongé (le fameux qui n'a jamais fini de grandir). L'émancipation adolescente a essentiellement servi, à signification renversée, à l'assomption de la néoténie adolescente, qui est devenue un nouveau paradigme social.

Après la libération sexuelle, après l'égalité raciale

Tout s'est donc passé comme si les fins réalistes et réalisées du rock en avaient dissimulé d'autres, restées masquées aux acteurs jusqu'à la tombée en déshérence du module rock. Observons rapidement sous cet angle ce qui est apparu sous couvert de libération sexuelle. Non sans avoir précisé d'un mot ce que cachait la promotion de l'égalité raciale : une conception racialiste des rapports sociaux, survenue à point pour se substituer à une conception classiste, et, dans les années de décomposition du rock, donner naissance, sur fond de différentialisme et de crise de l'État-nation, à un néo-antiracisme s'appropriant, sans que personne n'y prête attention, le vieux matériel conceptuel des théoriciens historiques de la race (à commencer par le concept d'ethnie...).

L'effacement des anciennes régulations qui présidaient à la mise en couple a livré ce dernier à ce que j'ai appelé le *puritanisme moderne*¹: le puritanisme moderne se caractérise par l'emprisonnement de la relation affective et amoureuse dans la conjugalité (légalisée ou non), et son univocité. D'où le niveau de plus en plus élevé, regretté tout autant que jugé inévitable, des divorces et des séparations. Une fois encore, cette situation ne relève que d'un libre arbitre apparent. La réalité est que les hommes et les femmes ont été mis structurellement, par l'évolution des règles sociales présidant à l'alliance et qui l'ont de plus en plus suspendue à l'affectif, dans cette précarité contractuelle du lien. Contrairement pourtant à ce qu'on aurait pu penser, et à ce que pouvait laisser croire l'envahissement de notre environnement par l'appel à jouir, au plaisir sexuel, à la séduction, et par des images de nus de plus en plus suggestives, ou la banalisation de la pornographie orale et visuelle, les relations sexuelles auraient plutôt tendance à baisser. En tout cas, elles n'augmentent pas (mais ce qui augmente, c'est la demande de dopants sexuels médicamenteux...).

Ni la « fin des tabous » ni la libération sexuelle n'ont produit les effets attendus. L'âge moyen à la première relation sexuelle a certes baissé, mais la grande diminution a eu lieu avant les années 1970, dans les années 1950 et 1960 — à cette époque, on avait enregistré une hausse spectaculaire des conceptions prénuptiales dans un contexte de forte baisse de l'âge au mariage.

1. Cf. Paul Yonnet, « Libérer le sexe pour se libérer du sexe », in Le Débat, n°112, novembre-décembre 2000.

Aujourd'hui, les adolescents tendent à avoir leurs premières relations sexuelles un peu plus tôt. Mais elles ne sont guère fréquentes. Cette sexualité a pour caractère principal d'être une sexualité à l'essai, et donc une sexualité bien différente de la sexualité des jeunes des années 1950 (qui se mariaient très tôt) puisqu'il s'agit d'une sexualité désidéalisée, une sexualité de report du choix, une sexualité défleurie, significativement placée, par les adultes qui s'en sont fait les ardents propagandistes, sous le signe du préservatif. S'il y a un domaine qui témoigne de l'influence du cadre collectif sur des pratiques qui s'imaginent volontaires, c'est la sexualité adolescente, une sexualité structurellement décidée par ce que la société a fait de l'adolescence, une période de néoténie prolongée. La sexualité à l'essai, en demi-teinte, le contraire du rêve de femme ou d'homme des romantiques et des surréalistes, dont on parle plus qu'on ne la pratique, où l'on hésite à s'engager, sa propre sexualité déjà réifiée que l'on observe en s'interrogeant sur son avenir, est programmée par une société qui dit qu'il est trop tôt pour se laisser aller à corps perdu dans la relation amoureuse.

C'est le spectacle que met en scène l'émission « Loft story », adaptation d'un module international connu sous le nom de « *Big Brother* », avec quel succès puisque — à l'heure où j'écris — il est en train de bouleverser une religion de cinquante ans, celle du journal télévisé de vingt heures. C'est que « Loft story » nous offre le spectacle de bébés psychiques prolongés dans un corps de post-adolescents aux lipides déjà apparents, se livrant à des essais de séduction et de rapports sexuels sous le regard totalement incestueux de leurs parents (essentiellement des mères), d'ailleurs appelés par les organisateurs à apprécier leurs prestations. On ne saurait mieux dire à quel point la société se complaît dans la néoténie adolescente, le rôle qu'y jouent des parents abusifs, combien la société exige des jeunes qu'ils restent en enfance, comment — en cinquante ans — la sexualité adolescente est retombée en enfance, tout en disposant des ressources physiologiques de plein exercice. N'oublions pas que les « loftés » de tous les pays qui, dans le monde, se livrent à ces expériences de sexualité à l'essai, auront durant deux mois une fréquence de rapports sexuels très largement inférieure à la moyenne des rapports sexuels de la population adulte...

Après le tiercé

Un jeu symbolise les Trente Glorieuses, c'est le tiercé. Né en 1954, lui aussi, comme le rock'n'roll aux États-Unis, ce pari hippique devient rapidement le « loisir n°1 des Français ». Il connaît son apogée dans les années 1970, avant de commencer à décliner au tournant des années 1980¹. C'est le jeu des petits et moyens salariés des secteurs secondaires et tertiaires, donc des ouvriers et des employés. C'est aussi le jeu des hommes, mais un jeu consensuel : toute la famille joue par personne masculine interposée,

^{1.} J'ai fourni l'explication détaillée de ce déclin aux multiples facettes dans le chapitre « Le tiercé. Apogée et déclin d'un phénomène social », in Paul Yonnet, *Travail, loisir. Temps libre et lien social*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 1999.

et Léon Zitrone, le commentateur de la course retransmise sur le petit écran, qui prend place dans l'univers domestique comme un signe de la nouvelle période, devient la plus grande vedette de la télévision. Le tiercé entretient un rapport inaugural avec l'entrée de la société française dans l'ère du loisir de masse. Il commence à décliner avec le recul de la forteresse ouvrière, quand monte le chômage et que débute une baisse tendancielle du pouvoir d'achat de ces mêmes ouvriers. Mais c'est aussi les gains exceptionnels de niveau de vie, entraînant une translation vers le haut des attentes de gains, qui l'ont tué. Le quinté +, aujourd'hui le principal jeu du P.M.U., propose des espérances de gains de l'ordre de 400 000 à 1 000 000 de francs. Il est populaire mais son retentissement dans la société française est sans commune mesure avec celle du tiercé. La rétraction du nombre des joueurs en vingt-cinq ans a été importante. On ne parle pas de « France du quinté + ». Le loisir n°1 des Français, comme partout, est la télévision, qui consomme plus de 40 % du temps libre.

Le phénomène du tiercé accompagne la modernisation de la France, principalement marquée, comme on le sait, par l'exode rural : mais c'est une modernisation aussi profonde que douce. L'espérance de gain, au tiercé, c'est une année de salaire ouvrier. Si ce gain est obtenu, il permet d'améliorer l'ordinaire, ni de faire des folies, ni de sortir de son milieu social. Le tiercé est un jeu apollinien, et non un jeu dionysiaque, un jeu de tohu-bohu, un jeu qui se conclut, comme au loto, si l'on gagne le gros lot, par une sorte de suicide social. Par le tiercé, les Français exprimaient une certaine idée de la réussite. La réussite, pour un ouvrier de cette époque, il faut bien le comprendre, c'est aussi de rester ouvrier, dans la fierté ouvrière, dans ses cadres de sociabilité.

À présent que le loisir, le temps libre, est devenu — en quantité et en moyenne — le temps de vie le plus important, devant le temps de travail et le temps des autres obligations personnelles, familiales et collectives, réussir n'est pas forcément s'élever dans l'échelle des revenus et des positions. Réussir, c'est réussir à solvabiliser ses loisirs, ou une passion du temps libéré du travail. En ce sens, il y a une intéressante continuité entre les ambitions stationnaires de la France du tiercé et de l'homme du loisir qui lui succède, à distance des philosophies sociales de l'accomplissement par la compétition, méritocratique ou marchande : l'élitisme républicain et l'idéologie libérale de la circulation des biens et des personnes.

Les héros industrieux et courageux que furent nos parents travaillaient beaucoup, et même, beaucoup plus que ne travaillaient leurs propres parents avant la guerre. Ils dégageaient ainsi, du fait de l'extension de leur travail et de son intensité, un budget disponible pour le loisir ou, si l'on préfère, un loisir-bien utilisable dans un loisir-temps limité. Si le tiercé est un tel événement, à l'époque, c'est qu'il scande la semaine lors du repos dominical. À présent, signe des temps, il y a un « quinté + » — ce que les parieurs nomment un « événement » — presque tous les jours.

Si l'on répartit l'activité des individus en fonction de critères réfléchis et nets, en trois catégories, le temps de travail, le temps des autres obligations et le temps libre, on s'aperçoit que le temps libre est devenu le premier temps de vie, dans la société française, au tournant des années 1970-1980. Le temps de travail, de l'ordre de 2 h 30 (transports non compris) à la fin du XX° siècle, apparaît même comme une sorte de temps résiduel. Mais cette présentation statistique est totalement artificielle. En cent ans, le temps de travail annuel a été environ divisé par deux ; la proportion du temps de travail dans le temps total de vie a été divisée par 2 ½ à 3 ; la durée des fins de semaine non travaillées a augmenté, ainsi que les petites vacances répétées. Mais la fin du travail n'aura pas lieu. Et du fait de l'inégale répartition du travail selon l'âge, on observe que, conformément à une attente sociale qui s'est fait jour avec la révolution industrielle et l'urbanisation, dans la population active, des plages de travail d'autant plus longues, quotidiennement, qu'elles sont moins étendues dans la semaine, alternent avec les temps de loisir. Ainsi l'amplitude moyenne de la journée de travail des Français en 1999 était-elle, transports non compris (et hors enseignants), de 8 h 30. En 15 ans, cette amplitude moyenne a augmenté de dix minutes en raison d'une transformation de la structure des emplois : il y a plus de cadres et moins d'ouvriers (or, ce sont les ouvriers qui travaillent le moins, en terme de durée quotidienne).

Après le rock, il reste l'esthétique rock. Après le tiercé, il reste le quinté +. Après le travail, il reste le loisir, et le travail, un travail qui ne sera jamais le *restant* puisque *le temps libre se définissant génériquement par son caractère libératoire du travail, c'est le travail qui donne son sens au loisir moderne*.

Après le look

Individualisme de masse : par cette expression, souvent mal comprise (une masse n'est pas structurée comme une foule), j'ai voulu résumer le mouvement de l'époque, non pour le ramener à une doctrine des phénomènes sociaux établie *a priori*, mais pour en synthétiser la complexité paradoxale après avoir analysé chacun de ces phénomènes en détail, et pour lui-même. L'interprétation est une émanation du phénomène, non une capture de celui-ci par l'impérialisme, quelque peu post-stalinien, de l'idée. L'interprétation doit s'imposer comme règle de respecter les sujets et les pratiques, non de les emprisonner en voulant les empêcher en quelque sorte de vivre indépendamment de l'idée qu'on s'en fait. L'interprétation ne doit jamais devenir une tutelle.

Par individualisme de masse, il faut entendre que le processus d'individuation, d'expansion de l'individu, autrefois réservé à des catégories marginales et privilégiées, s'étend à la société mais aussi qu'elle n'est en aucun cas une atomisation. Non seulement l'individuation a lieu dans un ensemble, mais les acteurs de l'individuation savent très bien qu'elle ne peut être individualisation pure. La perception du lien social n'est pas chose courante. Il se manifestait il y a peu de temps encore dans des domaines

où son apparition s'est raréfiée: la religion, le travail, l'idéologie politique. Aujourd'hui, c'est dans le loisir (je pense aux grands départs en vacances où la société se voit morphologiquement partir en vacances ou aux grandes manifestations du sport-spectacle) ou dans des pratiques ritualisées à caractère de semi-contraintes sociales (je pense aux courses précédant Noël dans les grands magasins) que la perception du lien social, de ce qui unit les individus dans une société, ou de ce qui témoigne de leur être-ensemble par une communauté de pratiques, est le plus visible. L'affirmation de l'être dans le loisir se développe (et ne peut se développer que) dans la certitude qu'il n'est pas synonyme de désocialisation.

La dialectique de l'individu et du social, voire de la sociabilité, s'est manifestée dans les aventures de la mode, au sens principalement de la mode vestimentaire. Dans *Jeux, modes et masses*, dès 1983-1985, j'avais dégagé trois tendances : une tendance dont je pronostiquais qu'elle allait contaminer, pour le meilleur et pour le pire, tous les secteurs du vêtement : le « porter-sport » ; une tendance à l'individualisation à outrance dans le *look* ; une tendance à la domination de modes plutôt longues, faiblement évolutives, du fait des pesanteurs organisationnelles propres à l'industrie de la confection, mais qui rencontraient là également une attente des consommateurs, peu séduits en définitive par les modes de rupture ou éphémères, ni par l'aventure vestimentaire.

Le « porter-sport » a presque tout envahi, y compris la mode qui se tient encore, par des coupes et l'adjonction de matières de synthèse gages d'un confort permanent. La durée de vie des tendances, régulièrement enrichies après une perturbation initiale par un engouement non prévu (le cas du caleçon, par exemple), est relativement longue. Ces tendances sont évolutives mais leur évolution est « anticipée », comme on le sait, par les institutions de la fabrication et de la distribution (coupes, matières et couleurs), sans parler de la persistance des goûts pour le « basique ».

Le *look*, lui, n'a peut-être pas confirmé le pronostic. Mais le repli du *look* est la conséquence des limites vite révélées d'un phénomène qui faisait craindre la désocialisation si chacun s'était prêté à l'exercice. Le *look* est en effet le contraire du style. C'est une traduction expressionniste de soi, qui se veut propre à soi, sans contrainte sociale d'aucune sorte ni peur du qu'en dira-t-on. Au contraire du style, qui ne manifeste aucune extériorité à la norme, et s'inscrit dans des codes reconnus pour manifester une classe intrinsèque qui n'aurait d'ailleurs pas besoin de se dire trop haut pour témoigner de son existence. Le style relève fondamentalement du monde de l'unanimité. C'est pourquoi le style est beau (ou pas), tandis que le *look* se contente d'être.

Contraire du style, le *look* est également le contraire du monde de l'uniforme. Les rappeurs n'ont pas de *look* : ils ont un uniforme de rappeur. Ils se ressemblent comme se ressemblent les paroles de leurs chansons, rendues inaudibles car écrasées. Le *look*, mode expressionniste et solitaire, réclame une force de caractère personnelle et une tolérance du milieu social où

il se *produit*: il est difficile de se *produire*, le matin, face à son patron ou son chef de service, avec un *look* qui serait *son* propre *look*. En revanche, il est déjà plus acceptable de se présenter, ayant endossé le *look* d'une personnalité connue, un *look* déjà produit par ailleurs et socialement testé. C'est pourquoi le *look* est presque naturellement réservé aux individus libérés des contraintes vestimentaires des milieux de travail ordinaires, donc au *show-biz*. Le *look* est une pratique paradoxale, où se résument les enjeux et le dualisme des sociétés modernes : individualiser sans désocialiser, individualiser en réunissant. Le *look* engendre des phénomènes d'identification, de grégarisation ; ce qui est l'apanage d'un individu devient mode collective. *Le look*, dès lors qu'il est visibilisé, dès lors que celui qu'il exprime est sujet à des phénomènes d'identification et de reproduction d'images, *est voué à produire des uniformes*, à *la réplication*. Ainsi naissent les modes. Ainsi naissaient les modes de cour.

D'Alain Gerbault à Éric Tabarly

Cinquante ans après l'orée des années 1950, la vie des hommes pourrait ne plus se reconnaître. Non seulement il n'y a plus de paysans, mais les ouvriers, après que leur nombre eut augmenté jusqu'au milieu des années 1970, ont diminué. Aller au cinéma dans la salle de son quartier représentait alors la sortie familiale hebdomadaire par excellence. Pour s'ouvrir au monde, il fallait voyager, sortir de chez soi, aller loin : aujourd'hui, pour aller au plus loin, d'une certaine manière, c'est chez soi qu'il faut rentrer pour s'installer devant la télévision ou son écran d'ordinateur. Et l'on « va à la télévision » presque chaque soir, comme on allait autrefois au cinéma, et d'ailleurs, pour y voir aussi des films. Même le rock est devenu du passé, un passé souligné par les tournées désenchantées de ses stars survivantes et bouffies, parce que le plus grand groupe de l'histoire du rock, les Rolling Stones, n'a pas livré un album digne de son niveau, celui de l'excellence, depuis vingt-cinq ans. Pourtant, les lignes de fond continuent d'être à l'œuvre, et c'est leur amplification qui frappe.

De retour de sa seconde odyssée maritime, Alain Gerbault — qui ne peut déjà plus dormir dans un lit ni supporter l'étouffement d'un appartement — débouche dans la tribune du stade de Roland Garros alors que Jean Borotra dispute un match important. À son arrivée, Borotra stoppe l'échange et le Basque bondissant s'élance vers son ami pour le serrer dans ses bras, suscitant l'enthousiasme du public. À Alain Gerbault, au début du vingtième siècle, cette fois, répond Éric Tabarly à la fin de celui-ci. Entre ces deux mythes, entre ces deux personnalités aux nombreux caractères communs, la voile est devenue un grand loisir de masse et les tours du monde maritime une compétition de sport vertigineuse, un grand spectacle.

Alain Gerbault était seul, vraiment seul, sans aucune liaison et ses manuscrits écrits au fil de l'eau, entre deux crises de paludisme, mettaient des mois à parvenir à leur des-

tinataire, Albarran. Au milieu de l'Atlantique, en pleine tempête, il prenait un plaisir un peu fou à grimper en haut du mât, pour voir la houle au-dessus des vagues. Aujourd'hui, les candidats du Vendée Globe challenge sont suivis en temps réel dans leur tour du monde en monocoque, sans routeur et sans escale, par les organisateurs, les spectateurs, les amis et leurs familles, qui communiquent avec eux chaque jour. Solitaires, certes, mais au milieu du monde, sous les regards, presque traqués dans l'intimité de leur aventure, à distance physique de ces regards mais moins à distance de l'organisation sociale que jamais. Ils incarnent alors ce qu'il y a peut-être de meilleur, de plus fort ou de plus déterminé dans l'homme, et ce que chacun d'entre nous, peut-être, a rêvé d'être ou de faire.

Le vingtième siècle aura été le siècle de l'assomption du sport-spectacle. Et le lieu de construction de véritables liturgies identificatoires, qui témoignent d'une résurgence du besoin de sacré dans une sphère d'activité, le temps libre, où personne ne l'attendait.



Mythologies

Roland Barthes

La version imprimée de ce Cahier présente ici plusieurs extraits du livre *Mythologies* de Roland Barthes (Éditions du Seuil, 1957) choisis par Dominique Wolton : *Le monde* où l'on catche, Iconographie de l'abbé Pierre, Jouets, Le vin et le lait, La nouvelle Citroën.

Pour des raisons de *copyright* et de droits électroniques, il ne nous a pas été possible de reproduire ces extraits dans la version électronique de ce Cahier.

Nous renvoyons donc directement les lecteurs au livre de Roland Barthes, *Mythologies* (Point Seuil, Éditions du Seuil, 1957).

Où vont les mythologies ? Un entretien avec Dominique Wolton

Propos recueillis par Éric BARCHECHATH

Q : Quelles ont été vos raisons pour ce choix de textes des Mythologies ?

J'ai choisi ces textes parce qu'ils montrent comment un chercheur, qui n'était pas encore légitimé par l'Académie, s'intéressait au début des années 1950 à la modernité et, d'une certaine manière, la construisait. En effet, Barthes s'attaque à des sujets qui, à l'évidence, ne sont absolument pas « orthodoxes », pas du tout « académiques ». Que ce soit les jouets, le catch, la voiture DS, etc., Barthes déploie une sorte de variation autour d'une réflexion tout à la fois critique, descriptive et ironique. Le ton est toujours assez libre et le choix des thèmes est inattendu. Ce n'est donc pas classique du tout et, plutôt narquois. Y revenir aujourd'hui est très intéressant pour voir comment cet élément constitue un ensemble mythologique de la modernité.

Depuis cette époque, on s'est tellement habitué à ce que les aspects de la vie privée ou publique fassent l'objet de commentaires, que l'on trouve cela plutôt banal, mais dans le contexte de l'époque, — il y a presque 50 ans — c'était tout à fait moderne.

Je me demande ce qu'il pourrait y avoir comme idées et arguments aussi modernes de nos jours. Si on voulait trouver une symétrie, paradoxalement, il faudrait se tourner du côté de la spiritualité. J'ignore si on trouverait des arguments qui auraient une telle valeur d'indices ou d'icônes.

En revanche, j'ai trouvé que le style était moins flamboyant que ce que j'avais gardé en mémoire. Certes, ce sont de bonnes formules bien qu'un peu lourdes, comme s'il y avait un décalage entre, d'un côté, la modernité du choix des objets et leur découpage et, de l'autre, un style qui hésite entre l'ironie, la critique ou encore un demi-académisme.

En disant cela, je crois que je reflète bien les grands événements du spectacle vivant populaire qui s'adressaient à des publics fort peu cultivés.

En relisant Barthes, on mesure combien, en cinquante ans, tout ce qui est activité culturelle et sportive a échappé à ces formes de spectacles vivants pour prendre d'autres formes beaucoup plus sophistiquées. Non que le catch soit vulgaire, mais seulement

d'un « populaire » qui a disparu. La très forte recomposition sociale résultant de la disparition de la classe ouvrière et d'une partie du statut des employés est la seconde chose qui m'a frappé. La boxe s'en est mieux sortie que le catch. Celui-ci représente l'époque du tango, de la valse musette, de la Traction avant, des voitures dont les portières s'ouvraient vers l'avant ou encore des tentes de camping triangulaires... On dit que cela date. Les gymnases qui abritaient les pratiques du catch ont également disparu. Ils sont devenus des clubs de gym, des cinémas, des supermarchés...

Barthes a aussi vu très juste quand il analyse le côté hygiénique du jouet en matière plastique, alors qu'on sortait de l'époque du jouet en papier ou en bois. Aujourd'hui, quand on prend la mesure de la généralisation des jeux électroniques, on identifie bien une rupture culturelle.

Ces textes marquent la fin d'une époque et le début d'une ère nouvelle. C'est un paradoxe, mais, en matière culturelle et de style la succession des époques est rapide. Barthes voulait décortiquer la modernité à venir. Entre lui et nous, nul doute qu'il y a deux générations. La nôtre est liée à la domination de la technique : la miniaturisation, le transport du son, de l'image et de l'information. Mais la grande rupture technique et culturelle, c'est la connexion informatique — télécommunications, télévision. Cet avènement a bouleversé à la fois, la fabrication des objets, la réception des messages et la vision du monde.

La révolution des techniques de communication est une authentique révolution. Si le téléphone en était déjà le premier élément, le transistor, la généralisation de la télévision et de l'ordinateur, puis les connexions télécommunications - informatique, et enfin, avec Internet, les connexions télécommunications-informatique-audiovisuel n'ont fait que l'accentuer. Toute cette révolution en trente ans seulement! Or, Barthes pressent une grande rupture, mais c'est une autre qui interviendra. Ce décalage est intéressant en soi.

Q: À quelle rupture pensez-vous au juste?

Je vais prendre un exemple pour faire comprendre ce phénomène de décalage. La révolution de l'automobile est plus une révolution dans le mode de consommation des masses qu'une prouesse technique. La vraie rupture a moins été dans la voiture ellemême en définitive, qu'elle n'a été dans les loisirs de masse au sens des voyages et des déplacements. Par ailleurs, il y a eu aussi cette rupture incroyable du son, du disque, de l'image, de la vidéo, du magnétoscope. Il s'agit moins d'une révolution d'objets que d'une révolution des usages et du temps. C'est elle qui habite toute l'économie de la consommation depuis 30 à 40 ans.

Q : On n'a pas non plus les mêmes configurations des médias quand Barthes écrit et aujourd'hui...

Il faudrait comparer les parcs de techniques différentes selon les milieux sociaux. Autant la radio et la télévision sont largement implantées, autant la presse l'est déjà

d'une façon plus différenciée ; quant à l'Internet et l'ordinateur, ils sont socialement comme géographiquement très différemment implantés. Enfin, aujourd'hui, dans les représentations de l'opinion publique — et cela s'est accéléré depuis 4 ou 5 ans — le monde multimédia est devenu largement dominant en milieu urbain. D'une certaine manière, l'univers « technologie de la communication » est une rupture aussi importante que la percée de la voiture dans les années 1950-1960.

Q: Le rapprochement que vous faites avec la DS, c'est aussi cela?

Oui. Je dirais qu'aujourd'hui, en effet, l'équivalent de la rupture apportée par la DS comme entrée dans un nouveau monde, c'est l'ordinateur et son clavier. De même que la DS a été un symbole, le Macintosh avec sa pomme, par exemple, en a été un autre. Soulignons, au passage, que chez Barthes, la traduction par l'écriture de la rupture esthétique que représente la DS est très réussie.

Q: Vous avez aussi retenu « Le lait et le vin »...

Barthes dit très bien que le vin, c'est la francité. Le vin dont il parle, à l'époque, est un vin ordinaire; ce n'est pas le vin d'aujourd'hui. Regardons ce que cela veut dire en terme d'enrichissement: entre 1954 et aujourd'hui, la bouteille de Postillon, de Gévéor ou de Kiravi n'existe plus que dans les milieux, pas tant populaires que démunis. Le vin d'aujourd'hui, c'est un vin qui a pris du panache économique et social, c'est un vin qui s'est embourgeoisé.

Quant au lait, j'aurais tendance à dire qu'il n'a plus du tout la même charge symbolique. Je ne sais même pas s'il garde encore aujourd'hui ses références à la pureté. Lui aussi a connu un embourgeoisement. Ce n'est plus le lait qui intéresse, c'est l'ensemble des produits dérivés des industries laitières : du yaourt aux crèmes en passant par les yaourts allégés ou à boire. Néanmoins, le lait se maintient quand même comme référence naturelle. Il y avait dans la bouteille de lait de Mendès France de l'égalité sociale, qu'on retrouve moins aujourd'hui dans l'ensemble des industries laitières ! Je ne sais par quoi est remplacée l'idée de pureté qu'il y avait dans le lait. Peut-être par rien.

De même, l'opposition que fait Barthes entre Américains buveurs de lait et Français buveurs de vin, elle aussi est tombée. Ce qu'il y a, maintenant, de commun aux Américains et nous, c'est le Coca. Quant au vin, il a changé de standing, mais aussi, on a changé de posture, disons, par métaphore, qu'on a introduit un avatar du « principe de précaution » : à boire avec modération. Le vin comme « alibi aussi bien au rêve qu'à la réalité », on le boit moins pour deux raisons : tout d'abord, la force physique n'est plus la valeur centrale dans la confrontation au réel, en second lieu, « l'herbe », « la fumette » a remplacé le vin comme auxiliaire du rêve.

Le steak et les frites sont ce qui reste de plus atemporel. Ce repérage par Barthes, alors qu'il ne s'agit pas d'un symbole français visible mais en demi-teinte depuis plus de qua-

rante ans, est très fort. Mais, dira-t-on, il y a aussi le couscous, la pizza, etc. La vraie question à se poser se résume ainsi : reste-t-il un plat national quelque part ? Tant la palette s'est là aussi considérablement élargie. Barthes recherche les éléments de sa modernité dans un système hexagonal et, nous, nous sommes, d'emblée, plongés dans un système transnational. On est déjà sur le terrain de la mondialisation. C'est un peu triste à constater. Jusqu'où cela ira-t-il ? Barthes pensait manier le scalpel de la modernité alors, qu'en fait, il en était déjà le premier gardien du musée. D'un musée représenté par les cinquante dernières années : le Musée de la modernité.

Nous sommes dans une autre modernité, beaucoup moins liée à des objets. Hier, il s'agissait d'objets physiques ayant des formes, des volumes, des angles, des poids... Aujourd'hui, la modernité se caractérise par la fluidité, par la circulation, par la glisse. La glisse sur les ordinateurs, la glisse en roller, la glisse sur les montagnes, sur l'océan. La glisse dans les rapports hommes / femmes, sans arêtes! La glisse dans les vêtements qui épousent les formes du corps. La glisse aussi dans la vitesse de circulation des informations entre ordinateurs, dans la conversation, dans les images qu'on zappe. De fait, ce qui caractérise aujourd'hui la modernité, c'est le glissement et le zapping par opposition à objet, poids, angle, dureté, etc. Il semble ne plus y avoir de véritables objets car ils sont tellement miniaturisés et interconnectés qu'ils n'ont plus leur matérialité. C'est un ensemble d'objets dont la « raison » réside dans leur usage. Fluidité et déplacement sont des qualités ni physiques ni statiques mais dynamiques.

Q: Et « L'iconographie de l'abbé Pierre »?

J'ai retenu l'iconographie de l'abbé Pierre pour sa modernité. Je trouve, en effet, que Barthes caractérise très bien les signes extérieurs qui pouvaient attirer dans l'abbé Pierre, c'est-à-dire sa barbe, sa coupe de cheveux, son regard clair porté au-delà des hiérarchies, mais qui traduisent une intense vie intérieure.

Des stigmates ou des stéréotypes de communication comme ceux-là, on peut en retrouver aujourd'hui dans plusieurs personnages mythologiques que sont, de nos jours, « le journaliste », « l'humanitaire » et peut-être aussi « la vedette médiatique » qui est devenue un personnage de la société. Il est très intéressant de noter comment Barthes caractérise l'abbé Pierre des années 54 comme l'homme de la rupture. Aujourd'hui, les porteurs de rupture sont les journalistes, les Organisations Non Gouvernementales, l'humanitaire au grand cœur — médecin, plutôt masculin...— et la vedette de télévision, véritable référence communicationnelle.

J'allais ajouter que je ne suis pas persuadé qu'on y ait beaucoup gagné. Mais posons plutôt un autre regard. Disons que les vedettes médiatiques sont vraiment le symbole d'une société qui parle un langage plus direct, plus naturel, plus moderne. En soi, c'est déjà un progrès. Mais, par ailleurs, l'affaiblissement des références aux valeurs constitue une perte. On est dans la psychologie immédiate, voire le narcissisme. Les limites

de ce mouvement de la « libération » de la communication se voient dans le fait que l'abbé Pierre demeure encore aujourd'hui une des personnalités les plus populaires. L'appel aux valeurs qu'il représentait reste aussi « moderne ». Ces valeurs peuvent être retrouvées dans les ONG qui attirent le même élan de sympathie. On peut s'interroger sur le journaliste mais estimer qu'il est le symbole de la victoire de la liberté politique. Confrontés à la mondialisation de l'information et des techniques, nous recherchons le visage d'un être humain. Le journaliste, qu'on l'aime ou qu'on le déteste, il est un visage humain.

Il y aurait donc une figure humaine — le journaliste — pour donner sens à la révolution de la communication, une figure morale — l'ONG — qui serait l'humanitaire et une figure communicationnelle — la vedette médiatique — pour qui la communication n'est pas tant réifiée que légitimée par elle-même. Les vedettes du petit écran du *show-bizz* donnent à la fois leurs idées sur à peu près tout et sont porteuses d'un réel pouvoir économique et culturel. À la réflexion, un quatrième type émerge à mon esprit : les gens ordinaires, saisis dans leurs vies ordinaires tels qu'on les a vus dans les jeux télévisés de Loft Story. Il s'agit d'un ordinaire non pas au sens de populaire, mais au sens de représentatif d'interrogations, de désirs partagés par le plus grand nombre : comment réussir à communiquer ? Y a-t-il quelqu'un qui m'aime, quelqu'un qui m'aimera ? Quelqu'un avec qui je puisse m'entendre ?...

Au bout du compte, j'y vois plutôt un progrès : on accepte que la vie quotidienne banale et simple soit sur le devant de la communication publique. Certes, c'est un peu ennuyeux par manque d'épaisseur ! Ce sont les gens eux-mêmes dans leurs réalités quotidiennes. Il n'y a pas de grands projets, pas de grande conscience politique, critique, esthétique, morale ou religieuse, mais c'est ce que nous sommes.

En regard, si je me retourne vers les figures du passé, que voyons-nous ?... L'enseignant s'est fracturé ; le médecin s'est affaissé ; le militaire, comme grande référence, s'est effondré ; l'homme politique s'est entredéchiré ; quant au curé, il est devenu si modeste et si discret qu'il ne constitue plus une référence non plus ; le militant, moins admiré, s'est lézardé. Peu de références ont donc survécu. Il reste peut-être le magistrat qui ne se soit pas encore épuisé et l'avocat qui n'ait pas encore vacillé, moins par souci d'amélioration de l'idée de justice que par judiciarisation de tous les rapports sociaux.

L'entrepreneur même, comme mythologie, n'a pas été épargné. S'il a eu son heure de gloire à l'époque de Dallas, il s'est écroulé pour rebondir dans le manager de *start-up* devenu entrepreneur de l'immatériel. En effet, ce qui a disparu dans l'économie, c'est le poids de la valeur de la production et la transformation de la nature ou de la matière comme on pouvait l'avoir avec la sidérurgie, la métallurgie et toutes les industries lourdes. Le produit est devenu « discret ». En réalité, ce qui reste dans l'entreprise moderne, ce sont des ordinateurs et des êtres humains. Là où il y aura un problème culturel, c'est qu'il y aura une différence de nature entre « le glissement » des informations et la « résistance » des êtres humains.

Q: Barthes développait, avec les « Mythologies », de même qu'un peu plus tard, Edgar Morin avec La Rumeur d'Orléans, des clés de lecture de la communication. On découvrait avec eux les aspects irrationnels qui structurent la communication. On découvrait aussi qu'en l'absence de grands mythes, de croyances communes, de références partagées, pas de communication collective. Ces dimensions mythologiques et irrationnelles ont-elles disparu aujourd'hui de la communication ? ou y a-t-il encore des mythes qui structurent la communication collective ?

Oui, ses idées étaient très pertinentes et ses propositions très innovantes. Mais y a-t-il encore des mythes qui structurent la communication collective ? Aujourd'hui, ce ne sont pas tant les mythes qui la structurent car ils sont acquis en tant que modalité des processus de communication collective... mais, ce qui est frappant, c'est le fait que ce soit la communication elle-même qui soit devenue un mythe! C'est un glissement épistémologique dangereux.

Certes, je suis favorable, comme chercheur, à la problématique de la communication qui n'est autre que mise en relation, interaction, intersubjectivité. Elle porte donc toute la question du rapport entre les personnes. Cependant, je demeure sceptique sur la domination actuelle de la facette de l'interactivité qui ne peut résumer à elle seule la communication. Si l'interactivité est essentiellement un processus technique, voire un dialogue homme-machine, la communication est fondamentalement un processus humain, culturel et social. Il s'agirait sinon d'une « communication-peau de chagrin », d'une communication amputée.

Que ce type de communication soit tellement valorisé aujourd'hui, qu'il soit promu comme étant au centre des rapports humains, sociaux, politiques, voilà ce qui pose problème! En regardant de plus près, on appelle ici communication le fait d'appuyer sur des boutons, de suivre des liens, d'échanger très vite des messages, des informations d'un bout à l'autre de la planète. C'est là exactement l'inverse de la communication. *A contrario*, la communication demande aux personnes tout à la fois du temps, de la perte de sens, de la reconstruction de sens pour parvenir à partager. Sinon, on se situe seulement dans des systèmes d'information totalement interactifs — je le concède — mais très abusivement assimilés à de la communication. Il s'agit d'un appauvrissement par rapport à la communication humaine et sociale. Le fait que cette approche constitue le nec plus ultra de la société... c'est trop d'abus! C'est en cela que la communication devient elle-même mythe.

Analysons maintenant pourquoi devient-elle un mythe? Je propose une hypothèse: la place exorbitante de la communication dans nos sociétés actuelles, comme valeur, comme référence provient de l'effondrement des trois grands systèmes traditionnels de référence: en premier lieu, l'effondrement des valeurs religieuses qui ne servent plus à expliquer aujourd'hui la réalité, sans être détruites pour autant; en deuxième lieu, la crise de la politique dans laquelle la diminution du sens du service a

fait perdre la conscience du mal et du bien qui facilitait les engagements ; enfin, la crise de la science qui, tout en demeurant un facteur de progrès indéniable pendant 150 ans, est aussi, malgré tout, porteuse, parfois, d'ambiguïtés radicales.

Le développement de cette idéologie a fait passer la communication comprise comme un moyen à une communication comprise comme un but, une fin. Barthes critiquait dans la communication un certain nombre de dérives, mais il ne pouvait pas percevoir que la communication aurait la prétention de devenir le sens qui se substituerait à tous les autres sens.

Q: Dire que la communication est un mythe aujourd'hui...

Mythe au sens où l'on croit que l'utilisation d'outils de plus en plus performants et interactifs permettra de communiquer mieux et davantage, permettra de surmonter mécaniquement les paradoxes et les limites de la communication. Le village global ou le monde en réseaux sont les figures contemporaines du mythe. S'installe une confusion dramatique entre mythe et idéal : avoir l'idéal d'un monde plus solidaire et plus juste rendu plus visible par les médias est une chose, mais croire que l'Internet mondial y conduirait serait l'expression d'une fausse naïveté. Il y a là une confusion entre idéal politique et performances techniques qui ne favorise pas naturellement l'intercompréhension.

Q: Vous avez développé l'opposition entre les dimensions mythologiques, irrationnelles et proprement techniques de la communication...

Quand bien même on serait le plus rationnel du monde, dans la communication, nous investiguons, tous et toujours, une recherche d'autrui. Cet objectif constitue un ressort de la tradition occidentale à ne jamais démonter, à ne jamais détruire ou disqualifier complètement : la question de la communication, c'est toujours la question de la vie. Puisque nous sommes des êtres sociaux, et donc des êtres aimants, nous cherchons désespérément dans la vie quelqu'un à qui parler, quelqu'un qui nous aime et réciproquement.

Cependant en regard de cela, la communication est aussi devenue une marchandise, ce qui engendre une ambiguïté constante. Lorsqu'on parle de communication, on ne sait pas toujours s'il s'agit du secteur lucratif en expansion ou s'il s'agit de la recherche d'un humanisme. Il est d'autant plus difficile de distinguer l'un de l'autre que les recherches techniques — et donc à l'origine de profits — se développent aussi au nom de l'humanisme.

C'est pourquoi je dis que l'ambiguïté est inhérente à la communication. Il faut donc demeurer extrêmement vigilant pour ne pas confondre la technique dans sa logique instrumentale et financière — quand bien même serait-elle ludique — de celle qui est porteuse de valeurs et de projets. Cette ambiguïté n'est pas condamnable ; ce qui l'est,

c'est qu'on n'essaie pas de trouver une méthode pour distinguer plus clairement ces deux facettes. Quand s'agit-il de valeurs et quand s'agit-il de *business*? Voilà la vraie question. La difficulté réside dans l'art des marchands du temple, qui présentent leurs marchandises comme étant des valeurs. Donnons-nous des outils de discrimination et gardons les yeux ouverts.

Q: Lorsqu'on relit aujourd'hui les Mythologies, on est frappé par la très grande férocité de la critique de Barthes sur « l'esprit petit-bourgeois » (peut-être analogiquement aujourd'hui le prêt-à-penser légué par des années de « pensée unique » ?) Où trouve-t-on à présent une telle liberté de ton et une si grande finesse d'analyse ? N'y a-t-il plus matière à controverse ?

La pensée critique s'est neutralisée. Elle élabore au sujet de la communication un double discours, à la fois positif et critique. Or, les techniques de communication ont absorbé les deux : discours positif de ceux qui pensent que « c'est tout simplement une réalité contemporaine » et discours critique qui dit que « tout va changer ». Dans les deux cas, on constate que la technique est au cœur du discours. Toutes les énergies sont focalisées pour s'adapter plutôt que critiquer. C'est ainsi que la modernité technique devient l'aventure.

On est précisément à un moment où l'insolence est devenue difficile, mais, néanmoins, les choses changent. La critique repart par l'utopie politique avec la critique de la mondialisation.

Q : La technique est-elle l'aventure de la nouvelle modernité ? L'aventure pour 2004 et après ?

Non, parce que croire que la modernité technique devient l'aventure, c'est justement le contresens. C'est pourquoi je parle d'idéologie technique : à force d'anthropomorphiser la technique, de donner un sens immédiatement humain à sa finalité, on finit par supposer que le projet est dans la technique elle-même. L'homme ne garde plus cette distance indispensable qui lui permet d'investir la technique d'un projet. Le slogan « Adaptez-vous à Internet ! » est sur le même registre que « Changer ou disparaître ! », ou pire encore, « Marche ou crève ! ». Alors que la question est : quels types de services peut rendre Internet à un projet qui préexiste par ailleurs ?

L'idéologie technique présuppose que la performance de l'outil sera, par elle-même, créatrice d'un projet. Elle impute l'utopie aux performances de l'outil. Alors que l'utopie est d'abord un projet politique qui se saisit, ensuite, des systèmes techniques. Ici, on a inversé l'ordre des facteurs : le système technique devient le projet et l'utopie politique en est le truchement.

C'est donc sur ce terrain miné que le débat — ou le combat — de la modernité s'engage. Ne jouons pas les prophètes, mais il faudra bien revenir au réel humain et trouver des compromis pour aller plus loin. Il nous faut reconnaître la communication

comme valeur. Certes, nous valorisons les « industries de la communication ». Mais c'est autre chose. Nous sommes en train de découvrir que nos pratiques de communication entraînent des effets de boomerang... Pour des raisons de valeurs ou des raisons d'intérêt, nos systèmes de communication construits par l'Occident dans le monde entier, suscitent des réactions très violentes. Les récepteurs des messages que sont les millions d'hommes et de femmes en Asie, en Amérique latine, en Afrique finissent par réagir et pas toujours — loin de là — par un acquiescement. L'effet boomerang de la communication — si on prend l'exemple le plus radical, celui du 11 septembre — c'est la manifestation par le Sud de la manière détestable dont le Nord a conçu une révolution de la communication à son profit, à son usage, à son image. On ne sait plus si on fait face à un affrontement idéologique qui se transforme en choc des civilisations ou si c'est un choc des civilisations qui se transforme en affrontement idéologique. L'apparition brutale des violences que nous venons de connaître résulte de ce qu'on a cru que le monde entier serait dans la continuité de nos systèmes de valeur.

Quelque part, l'Occident a sans doute cru qu'il arriverait à façonner les autres aires culturelles, non pas à la manière d'un démiurge, mais... à l'usure, à l'habitude, ou par contagion dans l'ignorance refoulée de l'existence de l'altérité. Sans doute ne pouvaitil pas imaginer que cette altérité serait à ce point-là radicale. Sans doute aussi présumait-il que la communication, au sens de toutes les techniques et de toutes les valeurs, serait un moyen de gommer les différences. La vérité, c'est que les différences, au contraire, se sont exacerbées et conduisent à une revendication radicale de l'altérité.

Version positive, la communication triomphante va nous contraindre à apprendre la cohabitation entre les cultures, les religions, les races. Version négative, elle ne nous apportera ni conclusion heureuse, ni cohabitation maîtrisée et, faute de respect de l'autre, faute de communication bien comprise, elle nous apporterait plutôt des affrontements culturels en chaîne.

Ne croyez-vous pas que la question de la modernité se pose aussi en ces termes ? Autrement dit, moins dans la construction d'un projet que dans l'obligation de penser le rapport à l'Autre. Moins dans un dépassement vers le futur, que dans la contrainte d'assumer dans le présent l'Autre dans ce qu'il a de commun et de différent avec moi. La modernité semblait avoir ordonné le monde vers un dépassement de soi mais la redécouverte du poids de l'Autre ne constitue-t-il pas aussi une chance pour la reconstruction d'un humanisme ?



Retour à Lascaux

Éric BARCHECHATH

Le soleil donne sans jamais recevoir Georges BATAILLE

« Être radical, c'est prendre les choses par la racine. Or, pour l'homme, la racine, c'est l'homme lui-même. »¹ Voilà une citation de Karl Marx qu'on aura vu en exergue de bien des grimoires, au moins tout au long du dernier demi-siècle... Faisons le pari que son actualité pour les siècles à venir ne se démentira pas.

Pourquoi se proposer ici un voyage dans la préhistoire et plus précisément dans cette préhistoire de l'art que Georges Bataille décrypte dans *Lascaux ou la naissance de l'art*? Eh bien! en première approximation, disons que c'est pour être radical.

Dans *La Part maudite* parue en 1949, Bataille développe, à travers sa théorie d'une économie généralisée, une vision prophétique nourrie d'une intelligence fine et systémique du passé humain, de son histoire et de ses constructions. À l'inverse des lectures économiques de l'époque, l'économie de Bataille intègre l'homme et son activité dans le système écologique de la nature. Il restitue aux mécanismes d'appétence et aux ressorts naturels et sociaux proprement humains, leurs poids et leurs significations. Dans cette économie de la totalité, à la racine, s'impose le principe de *la perte*: la production et les échanges ne peuvent aller sans leur contrepartie de dépense improductive et au-delà: « La perte ostentatoire reste universellement liée à la richesse comme sa fonction dernière. »²

La Part maudite jette aujourd'hui une lumière aveuglante tant sur les débats contemporains sur la richesse et la violence, sur le bouillonnement que nous avons connu ces cinq dernières années autour de l'Internet, et de la bulle financière qui en a accompagné l'efflorescence que sur l'avenir de l'homme en proie aux développements des techniques.

Aujourd'hui encore, il y a bien plus à apprendre de Georges Bataille sur les économies et les sociétés modernes que de bien des théoriciens qui s'attachent aux faits économiques ou sociaux comme des « mécaniciens qui changent une roue »³. Sans doute

^{1.} Karl MARX, Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel, Éditions Allia, 1998.

^{2.} Georges BATAILLE, La Part maudite, p. 36.

^{3.} La Part maudite, p. 64.

y a-t-il urgence à répondre à son invitation à faire ce premier pas qui mène à « l'oubli des enfantillages de la raison. De la raison qui jamais ne peut mesurer ses limites. »¹ Pourtant, ce n'est pas sur cette dimension que nous voulons aller à la rencontre de Bataille, mais sur une autre réflexion où, avec sa profondeur et son exigence coutumière, il s'interroge sur le fait humain en revenant à sa source. Écrit en 1954 et publié en 1955 chez Skira: *Lascaux ou la naissance de l'art* nous ramène à nous-mêmes qui, à l'aube de notre déploiement humain, avons choisi de ne pas nous représenter.

Pour reprendre le propos d'Edgar Morin, si l'homme est sorti des cavernes, ce sont les cavernes, qui ne sont pas sorties de l'homme. Au-delà de la boutade et de ce qu'elle dit de bon sens, avec *Lascaux*, Bataille nous invite à redescendre dans la grotte pour nous rendre ce que nous portons en nous comme héritage. Radical. Plus que de nous conduire vers une intelligibilité de l'art à sa naissance, Bataille, en en prenant le prétexte, nous mène « à ce lieu de notre naissance », sur les traces de la naissance de l'homme. Pour cela, il développe une dialectique qui dénoue les fils que tissent entre eux l'animal, l'homme, le divin, le travail, les interdits, leur transgression, le moyen et la fin, le profane et le sacré.

Quel regard peut-on poser aujourd'hui à partir de Bataille sur une modernité dont tous les signes semblent devoir nous éloigner des interrogations qui sont les siennes ?

* * *

Lorsqu'au XIX° siècle s'invente la préhistoire, elle aura à surmonter un gigantesque obstacle : le récit de la Genèse ; la chronologie biblique s'impose, elle va de soi. Au XVII° siècle, l'archevêque irlandais et protestant James Ussher, se livre dans ses *Annales Veteris et Novi Testamenti* (2 vols., 1650-1654), à de savants calculs et parvient à dater la création : 4004 ans avant Jésus-Christ², et même, tout compte fait, de la nuit qui précéda le dimanche 23 octobre qui fut le premier jour. Il sera suivi par le clergé, par ses contemporains et au-delà, davantage qu'Aristote pour qui la terre était éternelle.

Fort heureusement, le Déluge, qui relate que l'humanité et les espèces qui peuplaient la Terre ont sombré, hormis la poignée de représentants réunis par Noé, ouvrait la possibilité de retrouver dans les couches géologiques les vestiges humains et animaux de ce monde d'avant. Du monde antédiluvien. Dès lors, les églises n'exerceront pas leur censure et nombreux furent les ecclésiastiques qui s'illustrèrent parmi les paléontologues et les préhistoriens.

- 1. Georges BATAILLE, Les Larmes d'Eros, Pauvert, 1961, p. XII.
- 2. Plus de deux cents calculs différents seront avancés dans le monde savant entre le XVII^e et le XVIII^e siècles.

Pourtant, les antédiluviens ne ressemblent pas tout à fait à l'idée que l'on pouvait se faire *a priori* de ces hommes abandonnés de Dieu. Les images qui se dégageront peu à peu des découvertes de la science sur ces hommes préhistoriques les situeront plus près de la bête que de l'homme.

« Le plus souvent, nous donnions aux hommes de la pierre ancienne une apparence sordide : des êtres sans beauté, presque des bêtes, en ayant toute l'avidité, sans l'allure séduisante, reposée, qui est partout le propre de la bête. Nous nous les figurions hâves, hirsutes et sombres, à l'image de ces misérables qui vivent à l'état dégradé dans les terrains vagues qui entourent nos villes. Les malheureux ont leur grandeur et c'est à peu près celle que les illustrations des livres de classe accordent à l'homme des cavernes. Je revois, dans ce sens, l'immense, l'affreux tableau de Cormon, jadis célèbre, illustrant les vers de Victor Hugo :

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes, Échevelé, livide au milieu des tempêtes, Caïn se fut enfui de devant Jéhovah...

Un sentiment de malédiction se lie à l'idée de ces premiers hommes. Mécaniquement, la malédiction et la déchéance des classes inhumaines accablent dans le fond de notre pensée des êtres qui sont des hommes sans en avoir la dignité... »¹

Et, tant que ce qui sera découvert comme *art paléolithique* — essentiellement des figures d'animaux gravées ou sculptées sur des fragments d'os ou d'ivoire — ne présentera que peu de caractère spectaculaire, on concédera l'existence de cet *art* sans trop de difficultés.

En revanche, dès lors qu'on découvrira, d'abord en Espagne, à Altamira (la caverne fut découverte en 1868 mais connue seulement en 1880) puis en France, des bas-reliefs, des gravures, des fresques polychromes que, malgré les difficiles conditions d'observation, on devine d'une grande beauté, le scepticisme s'installera. Et il faudra attendre le début du XX^e siècle pour que l'art pariétal accède à la reconnaissance².

De sorte que, nous dit Bataille, « En un certain sens, lorsqu'en 1940 la caverne de Lascaux fut découverte, elle n'avait plus rien à nous apprendre. Mais en un certain sens seulement. »³

- 1. Georges BATAILLE, *Lascaux ou la naissance de l'art, Œuvres complètes,* tome IX, NRF, Gallimard, 1979, p 23.
- 2. Encore que parler ici d'art pose problème à certains chercheurs : « Cette notion d'art gêne l'école ethno-archéologique anglo-saxonne qui rejette le vocable "art préhistorique", parce que l'art tel que nous le définissons aujourd'hui (accomplissement de l'adresse humaine ayant pour but la satisfaction d'un plaisir esthétique, non de répondre à une quelconque utilité) aurait été inconnu des populations anciennes. » Michel LORBLANCHET, *La Naissance de l'art, Genèse de l'art préhistorique*, Éditions Errance, 1999, p. 8.
- 3. Georges BATAILLE, Dossier de Lascaux, Œuvres complètes, Tome IX, NRF, Gallimard, 1979, p. 333.

La découverte de Lascaux le 12 septembre 1940 par quatre jeunes gens attendra davantage que la fin de la Seconde Guerre mondiale pour se répandre. Les investigations professionnelles des préhistoriens en seront retardées, et ce n'est qu'à partir de 1948 que s'organisera une exploitation touristique du lieu.

Curieusement, l'incertitude sur le futur est bien moins troublante que l'incertitude sur le passé. Comme si nos origines recelaient un secret pitoyable dont nous craignons d'être affranchis.

Et à ce tournant des années cinquante, Georges Bataille, philosophe inclassable et iconoclaste, s'en va regarder et interroger les grottes de Lascaux. La préoccupation n'est pas nouvelle pour lui ; dès les années trente, l'art préhistorique excite sa curiosité.

La lecture aujourd'hui de *Lascaux ou la naissance de l'art* est singulière parce qu'on y voit à l'œuvre avec la méthode et la technique d'écriture de Georges Bataille le cristal de sa pensée. Il procède un peu comme un artificier ou un pyrotechnicien préparant avec minutie ses charges d'explosifs et les disposant avec précision, pour en accroître la portée et l'impact. Pour augmenter ses effets et entraîner ses lecteurs dans l'aventure de pensée qui est la sienne, il s'appuie tout d'abord sur le mécanisme même de la lecture : l'aller-retour continu entre anticipation du sens, inférence et réévaluation du sens. À cette mécanique il couple comme le balayage circulaire d'un radar qui marque les points saillants et mobiles du paysage. La linéarité de la lecture est ainsi doublée par la lecture d'une carte conceptuelle qui s'embrasse d'un seul coup d'œil, cependant qu'un cordonnet relie les charges. L'animalité, le travail et le détour utile, l'outil et la conscience de la mort, l'inhumation, le sexe ; l'humanité, les interdits, la transgression, le jeu et l'art ; le non-représenté, l'intérêt, le calcul et la technique ; le divin, le festif, le moyen et la fin, le profane et le sacré. Autant de charges posées sur les autoroutes de nos conceptions rudimentaires de l'humanité et de la modernité.

Le misérable, l'enfant et le primitif

L'état de conservation remarquable des peintures de Lascaux est sans précédent. Seule aujourd'hui la grotte Chauvet, découverte à l'hiver 1994, rivalise avec Lascaux pour ce qui est de la *fraîcheur*. Dans les deux cas une peinture encore luisante, toujours pas sèche, qui marque le doigt, comme si l'artiste venait à l'instant de s'interrompre.

La science des années cinquante dispose déjà du radiocarbone, elle sait dater : l'homme de Lascaux pour Bataille est à quelque 20 000 ans de nous. « Même la date de ces peintures ne peut être évaluée qu'à la condition de laisser dans l'esprit un flottement dépassant dix millénaires. »¹

On estime aujourd'hui à 17 000 ans pour Lascaux et à 32 000 ans pour certaines des peintures qui ornent la grotte Chauvet la distance qui nous en sépare.

^{1.} Georges BATAILLE, Lascaux ou la naissance de l'art, Œuvres complètes, Tome IX, NRF, Gallimard, 1979, p. 14.

Double vertige ; celui d'un temps, d'une durée qu'on ne peut se figurer qu'avec peine, et simultanément devant soi, là, maintenant, ce que chacun sait reconnaître pour de l'art et qui fera dire à Picasso : « On n'a jamais rien fait de mieux depuis. » ; et qui conduit Bataille à écrire : « L'« homme de Lascaux » créa *de rien ce monde de l'art, où commence la communication des esprits*. »¹

Voilà « le signe sensible de notre présence dans l'univers », mais non pas sous les traits d'un *presque* homme. Entre l'homme de Lascaux et nous, la différence est ténue : « En principe un enfant du paléolithique supérieur élevé dans nos écoles aurait pu accéder au même niveau que nous. » 2

Alors comment s'expliquer le sens de ces œuvres d'art quand on ne sait rien ou presque des hommes qui les ont créées ? Quand on ne sait rien de ce que ces œuvres signifiaient pour eux-mêmes ? Sans doute, sous-jacente à cette création, il y a bien dû y avoir une ambition utilitaire, fonctionnelle, des raisons matérielles : «... on nous dit de les rapporter aux incantations des chasseurs avides de tuer le gibier dont ils vivaient... »³ Pour autant, mis en présence de ces œuvres, on ne peut manquer d'être frappé par l'essence même de l'œuvre d'art, car : « elle oppose à l'activité utilitaire la figuration inutile de ces signes qui séduisent, qui naissent de l'émotion et s'adressent à elle. »⁴

« Il est vraisemblable que les hommes de la Vézère comme les indigènes de l'Australie figurèrent les animaux qu'ils chassaient dans l'espoir qu'en les faisant apparaître sur la paroi ils les amèneraient à paraître devant leurs armes : disposer d'une apparition, c'était déjà les faire tomber dans leur pouvoir. Il y eut une croyance générale de l'humanité archaïque à l'effet magique des représentations. »

Le berceau de l'humanité : la Vallée de la Vézère. Dossier de Lascaux Œuvres complètes, Tome IX, NRF, Gallimard, 1979, p. 366

Se pose donc la question de cet homme et de ce qu'il vient nous signifier à travers son art. Trois images récurrentes s'interposent lorsqu'on veut l'approcher : « Tantôt nous voyons l'homme de ces temps serré dans l'étau de la misère, du moins de la nécessité. Tantôt nous le prenons pour un enfant. Nous n'hésitons pas non plus à le rapprocher du moderne "primitif". »⁵

- 1. Lascaux, p. 12.
- 2. Note 8 p. 35, Les Larmes d'Eros, Pauvert, 1961.

- 4. *Lascaux*, p. 13.
- 5. Lascaux, p. 26.

^{3.} Lascaux, p. 14. Notons au passage que le scepticisme affiché de Bataille est ici parfaitement justifié; l'hypothèse d'une simple relation du prédateur à sa proie est aujourd'hui écartée: « Les peintures de Chauvet, en effet, mettent particulièrement en avant certains des plus grands et plus puissants représentants de la faune de l'époque dont la chair n'était pas consommée... » La Grotte Chauvet, L'art des origines, sous la direction de Jean Clottes, Seuil, 2001, p. 203.

Mais ces images échouent chacune à rendre compte de cet homme. La première, l'image du misérable, ne tient pas parce que « si la vie n'avait pas pleinement porté ces hommes au niveau de l'exubérance, de la joie, ils n'auraient pu la représenter avec cette force décisive. »¹

La seconde, celle de l'enfant, ne résiste pas non plus parce qu'il est bien difficile de « comparer au crayonnement des enfants les œuvres des cavernes » et que l'assimilation des premiers temps au temps de l'enfance masque le fait que « ce qui distingue les premiers hommes est d'avoir, il est vrai par l'effort de générations, élaboré seuls un monde humain. »²

La troisième image est plus recevable : « La comparaison qui rapproche l'homme aurignacien du primitif actuel est sans doute plus digne d'attention. Elle se lie au sentiment qui porte la science moderne à donner aux "arriérés" d'Australie, de Mélanésie et d'ailleurs ce nom hasardé de "primitif". Ces hommes ont en effet un niveau de civilisation matériel voisin de celui des véritables primitifs. Malgré des différences positives nous ne pouvons nier des points communs entre eux. Même, une représentation cohérente est facile à partir de là. Les rapprochements se multiplient, les documents s'éclairent. Les premiers hommes auraient, comme les modernes "primitifs", pratiqué la magie sympathique et les danses masquées, ils auraient eu cette "mentalité primitive" que la sociologie savante a déduite... Jusqu'à un certain point, j'admettrais ces interprétations comparatives si je n'avais souvent le sentiment d'une erreur fondamentale. Bien des hypothèses sont justifiables (à titre, il est vrai, d'hypothèses) mais nous ne pouvons nous représenter l'homme de Lascaux en nous représentant l'homme arriéré d'aujourd'hui. Nous devons nous dire, au contraire, que l'art de Lascaux est très éloigné de l'art "sauvage". Lascaux est plus près d'un art riche de possibilités variées, comme le furent, si l'on veut, l'art chinois ou celui du Moyen Âge. Par-dessus tout, l'homme de Lascaux, si voisin qu'il fût du Polynésien de notre temps, était ce qu'apparemment n'est pas le Polynésien, lourd de l'avenir le plus incertain et le plus complexe. »³

« Les véritables primitifs étaient sans doute plus proches de nous, dans la mesure où nous ne cessons pas de créer, que de ceux qui se bornent à perpétuer un mode de vie assez proche de celui de la préhistoire. Sans doute les Boschimans, les Australiens et les Eskimos qui subsistent, les chasseurs sibériens du XIX^e siècle, nous donnent un tableau approximatif de ce que fut la vie des habitants de la Vézère à l'époque des cavernes peintes. Mais il manque à ces primitifs des temps modernes ce jaillissement, cet élan de l'éveil créateur, par lequel l'homme de Lascaux est notre semblable, et non celui de l'Australien. Profondément la caverne de Lascaux évoque ces églises où les liturgies magiques assemblent des centaines d'exécutants, ces théâtres où nous entendons dans le recueillement les plus belles œuvres

^{1.} *Lascaux*, p 25.

^{2.} Lascaux, p 26.

^{3.} Lascaux, p. 26-27.

de Mozart. Le "génie poétique" se retrouve dans tous les peuples, il est commun à tous les hommes, mais il s'est manifesté à Lascaux avec cette sorte de fracas qui est le propre de la naissance. »

Le berceau de l'humanité : la Vallée de la Vézère. Dossier de Lascaux, Œuvres complètes, Tome IX, NRF, Gallimard, 1979, p. 365

Bataille n'approfondit pas ici cette différence entre les hommes. Pourtant, elle pose déjà la question de la valeur et de l'utilité toujours faussées parce qu'elles ne sont jamais que relatives¹. Au fond, s'il y a de la différence, c'est dans la manière d'hériter : l'héritage stérile (si l'on veut bien prendre le mot dans un sens littéral et faire abstraction de ses connotations) s'exprimera dans la perpétuation et la reproduction du même ; l'héritage fécond s'exprimera par l'élan créateur, la disposition à étendre l'horizon du possible. Pour l'homme en tant qu'espèce, ces deux façons d'hériter seront simultanément nécessaires.

Entre les hommes et les peuples, un même génie poétique, une égale dignité; mais aussi une différence de potentiel, un couple dynamique qui porte la question de la valeur et celle de la personne. Moins une différence entre les peuples qu'une différence entre les hommes qui, chacun pour sa part, illustrent en s'opposant l'héritage dont ils sont porteurs. Et là, les trésors de la variabilité darwinienne sont pragmatiquement un meilleur fil conducteur que les impasses de la sociobiologie. Si la façon d'hériter engage une différence de potentiel (reproductif/créatif) qui nous met au cœur d'une généalogie de la personne par le jeu de la valeur accordée ou de l'utilité reconnue, un préalable sera bien sûr celui de l'homme, comme être vivant doué de dispositions singulières.

Naissance de l'homme, le travail et la mort

Une fois rejetées ces trois images du misérable, de l'enfant, du « primitif moderne », il est enfin possible de porter sur l'*Homo sapiens* un regard cette fois libéré des *a priori* qui s'interposent entre lui et nous.

De l'Homo faber il hérite de l'outillage et du détour productif qui sait créer des outils qui servent à fabriquer d'autres outils ; avec eux, il hérite de la matrice féconde du travail : « La civilisation matérielle, l'outillage et le travail de ce temps différaient peu de ce qu'ils avaient été avant la venue de l'Homo sapiens, mais essentiellement le monde d'autrefois était renversé : il avait perdu une partie de son âpreté. L'outillage s'était, malgré tout, enrichi et l'activité calme de l'homme avait cessé d'avoir pour seule issue le travail : l'art ajoutait dès lors, à l'activité utile une activité de jeu. »²

^{1. «} Il n'existe en effet aucun moyen correct, ..., qui permette de définir ce qui est utile à l'homme. » Georges BATAILLE, *La Part maudite*, Éditions de Minuit, p. 25 2. *Lascaux*, p. 30.

Cette dualité de l'activité utile et de celle qui ne l'est pas est ainsi constitutive d'*Homo sapiens*. L'homme se déploie dans ces registres : celui de l'activité utile et donc du travail qui s'opposent à l'inutile ; et celui de l'art et donc du jeu qui débordent toute vocation à l'utilité. Au passage, aussi peu que ce soit, le travail dut bien s'appuyer dans son principe sur ce biotropisme qu'est le jeu, fut-ce même à son degré le plus élémentaire. Notre frère le chimpanzé, dont les gènes ne se distinguent des nôtres que de 1 %, lui aussi sait jouer.

Dans la dynamique de l'utile et du frivole s'ébauche au sein même du processus d'hominisation l'émergence de la pensée et de la conscience. Pour Bataille, on est ici au cœur d'une généalogie de l'homme moderne :

« On ne saurait trop souligner le fait qu'avant les débuts de l'Âge du renne, la vie humaine, en tant qu'elle différait de la vie animale, n'en différait que par le travail. En principe du moins. Nous n'avons pas en effet gardé la trace d'autres activités humaines importantes. La chasse n'était pas un travail dans le sens où le mot suppose le calcul calme de l'application: c'était la prolongation de l'activité animale. Apparemment, dans les temps qui précédèrent l'art (la figuration), la chasse à peu de choses près n'était humaine que par les armes employées. Ce n'est que par le travail de la pierre que l'homme se séparait alors, d'une manière absolue, de l'animal. Il se sépara de l'animal dans la mesure où la pensée humaine lui fut donnée par le travail. Le travail situe dans l'avenir, à l'avance, cet objet qui n'est pas encore, qui est fabriqué, et en vue duquel simplement le travail se fait. Il existe dès lors, dans l'esprit de l'homme, deux sortes d'objet, dont les uns sont présents, et dont les autres sont à venir. L'objet passé complète aussitôt cet aspect déjà double et par là l'existence des objets se profile d'un bout à l'autre dans l'esprit. Le langage distinct est possible, au-delà de l'aboiement du désir, à ce moment où, désignant l'objet, il se rapporte implicitement à la manière dont il est fait, au travail qui en supprime le premier état et en assure l'emploi. Le langage à partir de là le situe durablement dans la fuite du temps. Mais l'objet arrache celui qui l'énonce à la sensibilité immédiate. L'homme retrouve le sensible si, par son travail, il crée au-delà des œuvres utiles, une œuvre d'art. »¹

Par le travail et le détour utile, l'homme s'arrache à la sensibilité immédiate et par là à l'animalité. Dans ce même temps et ce même mouvement, le travail apportera dans son processus l'art, et donc la pensée et donc le langage qui en forment un pré-requis. Et ce pré-requis, elliptique chez Bataille, n'implique rien moins que *le fait social*. Car ce *travail*, caractéristique distinctive initiale de *l'Homo faber*, n'est pas le fait d'un homme isolé, c'est celui d'un homme qui pense et communique avec ses pairs au moyen d'un langage; un homme socialisé *dans l'expérience partagée de la mort*. Ce n'est qu'à partir de là que se mettent en place les conditions mentales de *l'Homo sapiens*.

« Cependant dès l'abord, le travail eut avant la naissance de l'art, cette conséquence décisive. Se reportant sur eux-mêmes, ces êtres qui faisaient, qui créaient des objets, qui

^{1.} Lascaux, p. 30.

employaient des outils durables, comprirent qu'ils mourraient, qu'en eux quelque chose ne résistait pas, alors que les objets résistent à la fuite du temps. Quelque chose ne résistait pas... quelque chose du moins leur échappait... La conscience de la mort s'imposa de cette manière dès ces temps anciens, à la fin desquels nous trouvons l'usage de l'inhumation. »¹

« Mais comme tous ceux qui l'ont suivi, le Moustérien se heurta à la seule puissance qui décidément l'humiliait : il lui fallut comme nous s'incliner devant la mort ; devant la mort échouait décidément son effort industrieux.

Le domaine de l'activité efficace s'était ouvert à son intelligence naissante.

Le domaine de la mort en était la limite, c'est comme tel qu'il se révéla à l'esprit de ces premiers hommes : tout à coup la mort introduisait ce qui dément la valeur de l'activité humaine, ce qui bouscule le sentiment de capacité lié aux premières lueurs de l'intelligence. L'animal n'attend rien et la mort ne le surprend pas, la mort échappe en quelque sorte à l'animal. Mais l'homme, qui travaille, attend le résultat de son travail, et la mort détruit la tranquille attente qui est le fondement de toute pensée. La pensée est d'abord une attente : la mort répond à cette attente en l'anéantissant, la mort se révèle à nous par l'anéantissement de cette attente qui est la base de notre vie. C'est de cette manière que l'activité intelligente de l'homme le mit en présence de la mort, en présence de la négation radicale, terrifiante, de ce qu'il est essentiellement. »

Le berceau de l'humanité : la Vallée de la Vézère. Dossier de Lascaux, Œuvres complètes, Tome IX, NRF, Gallimard, 1979, p. 360

Parce qu'elle s'échafaude dans la conscience du temps et dans le temps social de la mémoire, l'expérience de la mort est consubstantielle de celle du travail : la technique façonne l'outil qui objective la mémoire et en permet la conservation collective, la circulation et le partage². De même le langage dans son déploiement, s'organise aussi sur la mémoire et s'accroche à cette réalité émergente par l'application de la parole au geste technique. Leroi-Gourhan, dans *Le Geste et la Parole* avance que « l'art figuratif est, à son origine, directement lié au langage et beaucoup plus près de l'écriture que de l'œuvre d'art. Il est transposition symbolique et non calque de la réalité, c'est-à-dire qu'il y a entre le tracé dans lequel on admet de voir un bison et le bison lui-même la distance entre le mot et l'outil [...] de sorte que les plus anciennes figures connues ne représentent pas des chasses, des animaux mourants ou de touchantes scènes de famille, ce sont des chevilles graphiques sans liant descriptif, supports d'un contexte

^{1.} Lascaux, p. 31.

^{2. «} En sédimentant une mémoire sociale, les premiers outils ont permis que la transmission intergénérationnelle n'ait pas à repartir à chaque fois de zéro. » Jean-Claude KAUFMANN, *Ego, Pour une sociologie de l'individu*, Nathan, 2001, p. 32.

oral irrémédiablement perdu. »¹ Nous manquent aujourd'hui les commentaires qui accompagnaient les usages sociaux de ces images ; pour cette raison, elles garderont pour toujours une part d'inaccessible.

Ces dispositions, Bataille ne les attribue pas à l'Homo sapiens mais déjà à l'Homo faber, dont l'organisation sociale est nécessairement assez avancée pour que la mort y acquière une signification suffisante pour engager la pratique de l'inhumation². Comme on le verra, c'est ce qui conduira Bataille à juger que la connaissance est injustement attribuée à l'Homo sapiens, qu'elle appartient déjà toute à l'Homo faber et que l'apport définitif de l'Homo sapiens est ailleurs.

De l'animal à l'homme : les interdits...

Que l'on se réfère à ce contexte oral, à la mémoire sociale ou à l'expérience partagée, pour comprendre ou exprimer la condition préalable au dynamisme spécifique de l'humain, c'est toujours à l'essence sociale du fait humain que l'on renvoie. Mais Bataille adopte une démarche oblique. Pour lui, l'anthropologue, le préhistorien, l'historien des religions, le psychologue, le sociologue suivent chacun les méthodes qui conviennent à leur discipline et s'attachent aux documents qui concernent leur domaine, sans jamais se poser « dans son ensemble, la question du passage de l'animal à l'homme, de la vie indistincte à la conscience. Cette question est d'un autre domaine, suspect à la science : la question est du domaine des philosophes. »³

Au bout du compte, ce que l'on néglige est un fait général : «... La différence de l'animal et de l'homme, à la considérer dans son ensemble, ne porte pas seulement sur les caractères intellectuels et physiques, mais sur les interdits auxquels les hommes se croient tenus. Si les animaux se distinguent clairement de l'homme, c'est peut-être le plus nettement en ceci : que jamais pour un animal, rien n'est interdit ; le donné naturel limite l'animal, il ne se limite de lui-même en aucun cas. »⁴

« Les interdits humains fondamentaux forment deux groupes : le premier lié à la mort, l'autre à la reproduction sexuelle, de cette manière à la naissance. Du premier groupe, seul l'interdit touchant la dépouille mortelle est avéré pour les temps préhistoriques. (...) Le deuxième groupe plus disparate, réunit l'inceste, les prescriptions touchant les périodes critiques de la sexualité féminine, la pudeur envisagée en général, enfin les interdits concernant la grossesse et les couches. »⁵

individus pleinement humains. » Ego, Pour une sociologie de l'individu, Nathan, 2001, p. 31 et 32.

^{1.} André Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole*, Tome 1, *Technique et langage*, Albin Michel, 1964, p. 266. 2. Si « l'outil est beaucoup plus ancien que le fait social (des bifaces en amande commencent à remplacer les galets taillés il y a plus d'un million d'années) rappelle Jean-Claude Kaufmann, « ce ne sont pas des individus devenus intelligents qui ont inventé la civilisation, c'est inversement le fait social qui a produit des

^{3.} *Lascaux*, p. 32.

^{4.} Lascaux, p. 33.

« Si j'avance maintenant que, dans leur ensemble, et du moins dans leur fondement, tous ces interdits remontent, comme celui qui concerne les morts, très haut, plus haut que l'Âge du renne, je ne puis en donner de preuve formelle. (...) J'en appelle à la cohérence relative des mouvements de l'esprit humain. Seul un scepticisme vague, indifférent, pourrait contester que la conscience de la mort, ou l'attention extrême donnée au corps sans vie, découlèrent nécessairement du travail. (...) Il en est de même du complexe sexuel qui complète, en étant justement le contraire, celui dont la mort est l'objet.... Nous devons seulement nous demander si cette conduite n'est pas, comme celle que provoque la mort, une conséquence inévitable du travail. Il s'agit de savoir si, dans ce monde que le travail créa (...) l'activité sexuelle ne devait pas, comme la mort, apparaître à la fin tout autre. Tout autre que le travail et le retour régulier des relations distinctes qu'il introduisait entre les hommes et des objets, comme entre les divers êtres humains. À considérer l'ensemble des interdits qui déterminent généralement des réactions d'arrêt — et d'angoisse — devant ce qui soudain s'annonce tout autre, l'ensemble des renseignements historiques et iconographiques nous montre une humanité toujours en accord avec nous sur ce point : pour toute l'humanité connue, le monde du travail s'oppose à celui de la sexualité et de la mort. »1

En d'autres termes : en nous, l'animalité durable est tenue en laisse par les interdits. Et la boucle se referme sur l'homme, comme arithmétiquement. Le *travail* introduit à l'expérience de la mort. La mort et la sexualité, « la vie qui se dérobe ou qui surgit » s'opposent au *travail* et sont marquées de *l'interdit* par quoi l'homme — par la conscience qu'il en a — se distingue fondamentalement de l'animal. Par suite : «...Les interdits maintiennent — s'il se peut, dans la mesure où il se peut — le monde organisé par le travail à l'abri des dérangements que sans cesse introduisent la mort et la sexualité : cette animalité durable en nous que sans cesse introduisent, si l'on veut, la vie et la nature, qui nous sont comme une boue dont nous sortons. »²

... et leur transgression

L'effet de contention qu'engagent les interdits ne peut aller sans contrepartie. Cette contrepartie, c'est la transgression. La transgression libère des interdits, elle les

^{5.} *Lascaux*, p. 34.

^{1.} Lascaux, pp. 35-36.

^{2.} Lascaux, p. 39.

suspend ; la fête¹ lève les règles, l'excitation lève l'angoisse : « C'est l'état de transgression qui commande le désir... ».² Mais la transgression, associée à l'art et au jeu, est ici « la transgression religieuse, liée à la sensibilité extatique, qui est la source de l'extase et le fond de la religion »³.

« Le jeu est en un point la transgression de la loi du travail : l'art, le jeu et la transgression ne se rencontrent que liés, dans un mouvement unique de négation des principes présidant à la régularité du travail. Ce fut apparemment le souci majeur des origines — comme il l'est encore des sociétés archaïques — d'accorder le travail et le jeu, l'interdit et la transgression, le temps profane et les déchaînements de la fête en une sorte d'équilibre léger, où sans cesse les contraintes se composent, où le jeu lui-même prend l'apparence du travail, et où la transgression contribue à l'affirmation de l'interdit. »⁴

Les dialectiques entrelacées des interdits et de la transgression, du travail et du jeu creusent le sillon de l'art : « Il nous importe ici que dans son essence, et dans la pratique, l'art exprime ce moment de transgression religieuse (...) »⁵ Le jeu, l'art, la religion sont ce par quoi les hommes parviennent à dépasser les interdits.

Que *l'intention magique* et le *calcul intéressé* aient pu inspirer en partie la création des images de Lascaux, que la magie ait eu «... dans l'esprit des hommes de Lascaux, une part semblable à celle qu'elle occupe dans celui des peuples qu'étudient l'histoire ancienne et l'ethnographie »⁶, Bataille le concède. Pour autant, selon lui, il importe « de protester contre l'habitude d'attribuer beaucoup de sens à cette volonté d'action efficace. »⁷ Car en face des utilités, il faut considérer de manière plus attentive la part du jeu « qui seule a valeur d'art » : cet « élément de libre création et de fête, que purent représenter pour ceux qui les figurèrent ces images en quelque sorte divines. »⁸ Ce qui survit dans l'œuvre, ce n'est pas tant l'intention qui l'a motivée que la volonté de prodige qui l'habite encore : « Que nous importe à la fin d'ignorer le sens étroit qu'eurent pour ceux qui les édifièrent de prodigieux alignements de pierres levées ? Mais ils les voulurent prodigieux : c'est par là que leur volonté toujours vivante nous atteint dans le fond du cœur. »⁹

- 2. Lascaux, p. 41.
- 3. *Lascaux*, p. 40.
- 4. *Lascaux*, p. 41.
- 5. *Lascaux*, p. 41.
- 6. *Lascaux*, p 37.
- 7. *Lascaux*, p. 36.
- 8. *Lascaux*, p. 37.
- 9. *Lascaux*, p. 37.

^{1.} S'agissant de leurs prises, « ... Les homme de Cro-Magnon les rapportaient au campement pour les partager avec les autres — une façon d'agir qui est propre à l'homme moderne. On a, en effet, des preuves frappantes de l'existence de tels comportements de partage, comme, par exemple, sur ce site archéologique de France où les préhistoriens ont observé qu'un gros animal a été distribué entre trois stations de campement autour d'un feu, séparées par des centaines de mètres et probablement occupées par différentes familles. » Ian TATTERSALL, L'Émergence de l'homme, Essai sur l'évolution et l'unicité humaine, Gallimard 1999, p. 17.

De sorte que, pour Bataille, ce n'est pas la *connaissance* qui caractérise l'apport de l'*Homo sapiens*, c'est l'art et le jeu comme transgression de la loi du travail. « S'il s'agit de l'homme de l'Âge du renne, en particulier de l'homme de Lascaux, nous le distinguons plus justement de celui qui l'a précédé en insistant non sur la connaissance mais sur l'activité esthétique qui est, dans son essence, une forme de jeu. À coup sûr, la belle expression de Huizinga, *Homo Ludens* (l'homme jouant, en particulier le jeu admirable de l'art), lui conviendrait mieux et même lui conviendrait seule. Seule, elle donnerait la réplique du *faber* de Néanderthal. (...) Huizinga l'a montré : *Homo ludens* ne convient pas seulement à celui dont les œuvres donnèrent à la vérité humaine la vertu et l'éclat de l'art, l'humanité entière est exactement désignée par lui. »¹

La non-représentation de l'homme

Ainsi, l'homme de Lascaux est un homme qui travaille et qui joue, et se joue du travail dans l'explosion transgressive, la fête et l'art qui le font renouer avec le sensible immédiat, l'animalité en lui, dont le travail le coupe. L'extravagance, c'est que s'ils ont laissé de magnifiques représentations d'animaux, « les peintres du paléolithique supérieur... se sont tirés d'affaire avec des procédés enfantins dès qu'ils ont voulu figurer des hommes. »²

« À l'égard de sa propre espèce, l'humanité n'eut d'abord que des sentiments étranges dont les figures des cavernes témoignent. Nous chercherions en vain, dans l'art préhistorique, des représentations d'êtres humains analogues à celles des animaux. Ce n'est pas que cet art ignorait la figure humaine. Les figures animales sont évidemment les plus nombreuses mais elles se distinguent essentiellement des humaines par un caractère de perfection naturaliste. Les hommes au contraire sont souvent grotesques, ce sont généralement de pénibles caricatures gravées sur la paroi d'un trait sans art et sans fermeté. Les femmes seules ont été objet de représentations plus attentives. Un certain nombre de statues féminines ont été trouvées qui remontent même en partie aux premiers temps de la période aurignacienne. En principe leur corps nous semble monstrueux, leurs hanches et leurs seins sont énormes : cela pouvait répondre à l'idéal de beauté ou du moins de fécondité des hommes de ce temps. Mais ce qui montre décidément la répugnance pour la reproduction naturaliste de l'aspect humain est l'absence de visage de ces statuettes. Au lieu de visage telles d'entre elles ont un plan lisse ou strié, telle autre présente une tête dont la face comme la nuque a, sans traits humains, l'aspect granuleux d'une grosse mûre. Si nous songeons que, dès l'origine, le crâne des morts avait été l'objet d'une attention particulière, justement parce que le visage l'identifiait au vivant défunt, dont il demeurait, décharné, l'expression et le signe, nous sommes tentés de penser qu'un interdit s'opposait à la figuration

^{1.} Lascaux, pp. 38-39.

^{2.} Dossier de Lascaux, p. 327.

des traits, peut-être en conséquence de l'interdit qui voulait que les morts fussent ensevelis sous la terre. Nous ne connaissons qu'un très petit nombre d'exceptions à ce principe, qui prouvent l'aptitude des artistes paléolithiques à donner la vie à leurs figures. Si généralement ils s'abstiennent, c'est donc pour une autre raison, qui s'accorde avec une tendance à représenter d'autre part des hommes sous les traits d'un animal. À Lascaux même, un seul homme est représenté pourvu d'un visage d'oiseau (ce n'est pas le seul exemple d'être humain de la première partie du paléolithique supérieur représenté sous des traits d'oiseau)... Ce qui semble fondamental est le rejet de notre visage. Tant il est vrai que l'animal eut pour l'homme des temps paléolithiques une valeur essentielle, apparemment divine, que la forme humaine n'aurait pu exprimer. »

Le berceau de l'humanité : la Vallée de la Vézère. Dossier de Lascaux, Œuvres complètes, Tome IX, NRF, Gallimard, 1979, p. 372.

Ici se noue le tabou de la représentation de l'homme, un tabou auquel bien peu de civilisations auront échappé, sinon à force de durée. Alors que l'enfant dans ses jeux projectifs, *forcément projectifs* est-on tenté de dire, se figure lui-même immanquablement, et que rien ne nous semble plus *naturel*, les artistes préhistoriques consacrent leur art à la figuration des animaux. Comment s'expliquer un tel point aveugle, se demande Bataille et comment s'expliquer qu'on n'ait pas consacré plus d'acharnement à élucider un tel *détail* lorsqu'on constate que « les traces qu'après des millénaires nombreux ces hommes nous ont laissées de leur humanité, se bornent — il s'en faut de bien peu — à des représentations d'animaux »¹ ?

« Cette négligence ne témoignait-elle pas d'une intention essentielle par rapport à laquelle la représentation d'un homme n'avait pas d'importance en *elle-même*, elle n'avait d'importance en effet que par rapport à l'animal. Il était nécessaire en effet de donner à l'évocation de l'animal non seulement la valeur centrale, mais un caractère sensible que seule l'image naturaliste permettait d'atteindre. L'animal devait être en un sens *rendu présent* dans le rite, rendu présent par un appel direct et très puissant à l'imagination, à la représentation sensible. Il était au contraire inutile de faire un effort pour rendre sensible la présence de l'homme. En effet, présent, l'homme l'était déjà, il était là, dans le fond de la caverne, au moment où le rite s'accomplissait. »²

C'est donc, paradoxalement, par la représentation d'animaux que les hommes de Lascaux nous font savoir qu'ils nous ressemblent. Bataille ordonne un ensemble d'arguments sur les dimensions implicites de la relation à soi-même qui habitent *l'animal humain* dans son arrachement au règne animal et qui le fait proprement humain.

« Avec une sorte de bonheur imprévu, ces hommes de Lascaux rendirent sensible le fait qu'étant des hommes, ils nous ressemblaient, mais ils l'ont fait en nous laissant l'image de

^{1.} Lascaux, p. 62.

^{2.} Dossier de Lascaux, p. 327.

l'animalité qu'ils quittaient comme s'ils avaient dû parer un prestige naissant de la grâce animale qu'ils avaient perdue. Ce qu'avec une force juvénile annoncent ces figures inhumaines n'est pas seulement que ceux qui les ont peintes ont achevé de devenir des hommes en les peignant, mais qu'ils l'ont fait en donnant de l'animalité, non d'eux-mêmes, cette image suggérant ce que l'humanité a de fascinant. »

Fascinante en effet cette représentation dédoublée où l'homme représente dans l'animal et le non-humain la face cachée de son double.

« Ce qui nous fige en un long étonnement est que l'effacement de l'homme devant l'animal — et de l'homme justement devenant humain — est le plus grand que nous puissions imaginer. Le fait que l'animal représenté était la proie et la nourriture ne change pas le sens de cette humilité. L'homme de l'Âge du renne nous laissait de l'animal une image à la fois prestigieuse et fidèle, et dans la mesure où il s'est lui-même représenté, le plus souvent, il dissimulait ses traits sous le masque de l'animal. Il disposait jusqu'à la virtuosité des ressources du dessin, mais il dédaignait son propre visage : s'il avouait la forme humaine, il la cachait dans le même instant ; il se donnait à ce moment la tête de l'animal. Comme s'il avait honte de son visage et que, voulant se désigner, il dut en même temps se donner le masque d'un autre. »

Ce jeu de masque ne peut que nous rappeler l'étymologie du mot *personne* qui vient du « *prosopon* » grec, le masque que portent les comédiens dans leurs représentations de la tragédie grecque. À se masquer, à jouer de ses masques, l'homme de Lascaux nous ramène à nos modernes personnalités qui vont se différenciant selon les contextes, les activités, les rôles, les rencontres et nous mettent toujours face à nos doubles. Bataille ajoute : « Ce paradoxe, celui de "l'homme paré du prestige de la bête", n'est pas formulé d'ordinaire avec l'accentuation qu'il exige. Le passage de l'animal à l'homme fut d'abord le reniement que fait l'homme de l'animalité. Nous tenons aujourd'hui comme à l'essentiel à la différence qui nous oppose à l'animal. Ce qui rappelle en nous l'animalité subsistante est objet d'horreur et suscite un mouvement analogue à celui de l'interdit. Mais en premier lieu les choses se passèrent comme si les hommes de l'Âge du renne avaient d'eux-mêmes la honte que nous avons de l'animal. Ils se donnaient les traits d'un autre et se figuraient nus, exhibant ce que nous voilons avec soin. »¹

La dérision du calcul

C'est que tout se passe comme si un principe de justice immanente (peut-être bien l'homologue de *la main invisible* des économistes) était toujours à l'œuvre dans l'expérience humaine. Bataille note ainsi : « L'humanité dut avoir le sentiment de détruire un ordre naturel en introduisant l'action raisonnée du travail ; elle agissait comme si

1. Lascaux, pp. 62-63.

elle avait à se faire pardonner cette attitude calculatrice, qui lui donnait un pouvoir véritable. C'est le sens d'un souci du pouvoir magique, qui s'oppose aux conduites directement commandées par l'intérêt. »¹

Ne plus être conforme à l'ordre naturel engage le risque d'en déchaîner les forces, risque sans commune mesure avec les maigres fruits grappillés par le travail. Restaurer la relation avec l'ordre naturel passe alors par des pratiques de réduction de la distance créée par le travail.

« S'ils obtenaient des résultats qui eurent à leurs yeux quelque prix, ils savaient qu'ils les atteignaient à l'aide du travail et du calcul, ce dont les animaux sont incapables. Mais ils prêtaient aux animaux d'autres pouvoirs, liés à l'ordre intime du monde, qui leur semblait mettre en œuvre une force incomparable, en face de la méprisable industrie humaine. Il était donc convenable, à leurs yeux, de ne pas souligner en eux l'humanité, qui ne signifiait que le faible pouvoir du travail, de souligner, bien au contraire, une animalité qui rayonnait la toute-puissance d'un monde impénétrable : toute la force cachée de ce monde leur semblait justement déborder un effort qui leur pesait. »²

« De tels sentiments (...) inclinèrent l'humanité naissante, qui donna la valeur au divin, qui ne l'accorda pas à la raison. »³

Ainsi la valeur du divin n'est accessible que par l'animal. C'est de l'animal dans l'homme que procède le divin dans l'homme.

L'horreur de l'homme pour lui-même est ce qui fonde l'humanité. Ce qui justifie cette horreur qu'il s'inspire c'est « le faible pouvoir du travail », *la technique, l'artifice,* ce qui fait précisément qu'il n'est pas un animal. Il faut voir ici, dans la *technique, l'essence* même de l'homme : ce qui le dissocie de la Nature, et pour cette raison le disqualifie, le rend... non représentable.

Au fond de l'homme, le rapport à l'animal le renvoie à l'émotion et au divin, à *la nature animale* dont il s'écarte, mais qui est *sa nature* et qu'il ne peut ni perdre, parce qu'il est inscrit dans l'organique, ni renier, parce que la mort et la sexualité ne lui laisseront jamais la possibilité de s'en abstraire.

Au fond de l'homme, et à un même degré : son essence ; ce qui le distingue de l'animal : la technique que génère sans fin le travail. L'homme de Lascaux, si l'on suit Bataille, se défie de cette essence qui le désolidarise de la Nature, choisit de l'ignorer et de remettre son destin dans les mains de « la force cachée de ce monde », instaurant ainsi un monde surnaturel.

^{1.} *Lascaux*, p. 70.

^{2.} *Lascaux*, p. 70.

^{3.} *Lascaux*, p. 71.

« L'homme pouvait agir sur la nature, il pouvait la changer, mais il ne pouvait faire que la chance ne disposât finalement de la réussite du chasseur. La chance dépendait d'un monde plus puissant que celui du travail et de la technique, d'un monde fermé à l'homme dans l'attitude du travail, imbu du sentiment de l'efficacité logique. Très vite, d'ailleurs, l'homme imagina qu'il pouvait agir sur les puissances de ce monde, mais non comme sur la pierre en la taillant. Il prêtait à ce monde une existence profonde, intime, analogue à la sienne : il lui supposa des mouvements de désir et de haine, de jalousie, de colère, d'amitié. Il crut à la possibilité d'influer sur lui, non comme il influait sur les choses, en travaillant, mais comme il influait sur d'autres hommes, les priant, les obligeant, les apaisant par des cadeaux. »¹

« L'ambiguïté de la magie, qui permit déraisonnablement à Frazer de l'assimiler aux techniques, commence à partir de là. La magie est toujours la conduite de l'homme recherchant un résultat intéressé, mais elle est telle dans la mesure où, dans cette recherche, il reconnaît son impuissance, imputant la toute-puissance au monde dans lequel la technique ne joue plus, n'a plus de pouvoir, au monde des forces irréductibles dont la chance dépend. »²

Reconnaître ainsi *la toute-puissance du monde des forces irréductibles, dont la chance dépend,* c'est en même temps dénier tout pouvoir de la technique et donc *l'innocenter pour s'innocenter*.

La personne et le dépassement de la technique

De nombreux points de vue philosophiques et politiques s'élèvent aujourd'hui pour s'inquiéter que la technologie nous éloigne durablement de notre humanité. En partant de Bataille, il faut dire que, tout à l'inverse, elle nous y ramène et que d'une certaine manière, à cette année symbole de 2004, *c'est bien cela qui fait problème*.

Difficile de douter que l'exploration des gouffres que Bataille ouvre sous nos pieds puisse nous permettre de mieux prendre la mesure des transpositions qui nous sont possibles.

Clairement, hier la quête du *chaînon manquant* portait sur la continuité entre *l'animal et l'homme*. Pour nous, aujourd'hui, cette interrogation se double, en aval, d'une quête sur le chaînon manquant *entre l'homme et la machine*, sur *le devenir machine* de l'homme.

Mais de même que l'ordre du travail engageait l'hominisation dans le passage de l'animal à l'homme, sa forme moderne, la technologie, prolonge le mouvement de l'hominisation dans le passage de l'homme à la *personne*.

Qu'elle soit du corps ou de l'esprit, matérielle ou spirituelle, visible ou invisible, temporelle ou spatiale, énergétique ou symbolique, militaire ou civile, physique ou vir-

^{1.} Lascaux, p. 77.

^{2.} Lascaux, p. 77.

tuelle, invasive ou anodine, utile ou frivole, selon le regard que jetteront sur elle Pierre, Paul ou Jacques, la technique *condamne* ou *autorise* l'homme à *se produire lui-même dans son évolution*. La technique constitue une provocation, à la fois séduction et agression, une liberté¹ folle, insurmontable, littéralement épouvantable, celle de *vouloir*. Mais ce *vouloir* n'est rien considéré à l'échelle individuelle, il n'a de sens que pour le collectif humain. Le déploiement de la technique suppose résolu le rapport entre les hommes.

« L'homme du travail et de la technique se réduit à tout prendre au *moyen*, dont l'être non assujetti au travail, dont l'être animal, sans technique, est la *fin*. Autrement dit, l'activité profane est le moyen et le moment sacré est la fin : le divin fut dès l'abord la signification de l'humain. »²

L'équation se pose aujourd'hui dans des termes certes renouvelés mais parfaitement analogues. La dialectique mise en avant par Bataille relie le travail, les interdits et leur transgression. Les technologies sont l'avatar moderne du travail, sa forme actuelle. Les interdits, la mort et la sexualité et tout ce qui leur est associé, se sont agrégés dans des sédimentations symboliques qui structurent la façon même dont nous respirons. Ce sont aujourd'hui des invariants logés dans les couches les plus profondes de l'édifice humain. Mais si la transgression des interdits pour ce qui concerne le travail s'est jouée dans le rapport de l'homme à l'animal, pour ce qui concerne la technique, cette transgression se joue dans le rapport de l'homme à l'humanité, de l'homme à l'homme, de l'individu à la personne, de la généralité du moi à la singularité que chacun illustre.

Une phrase de Engels et Marx prend ici tout son sens : « Le comportement borné des hommes en face de la nature conditionne leur comportement borné entre eux. » Aujourd'hui et pour demain, à la lumière de Bataille, sans doute peut-on reformuler la proposition dans ces termes : *le comportement borné des hommes entre eux conditionne leur comportement borné en face de la technique*.

Le déploiement de la technologie suppose résolu le rapport humain car en deçà d'un rapport de confiance entre les hommes, qui n'exclut pas les antagonismes mais à l'inverse qui s'appuie sur eux, la marche vers la technologie engage des paradoxes insoutenables et autant de fronts de mal-être, de défiance et de contestation légitimes⁴.

Quel est aujourd'hui le tribut payé par « l'homme de la technique et du travail » à « l'homme sans technique » ? Quelle est la contrepartie sacrée à l'activité profane ? Qu'il y en ait une, n'est-ce pas la condition même d'un dépassement possible et d'un redéploiement de l'activité profane ?

- 1. ROUSSEAU : « La liberté est un aliment de bon suc, mais il faut des estomacs solides pour la supporter. »
- 2. Lascaux, p. 78.
- 3. Friedrich Engels, Karl Marx, L'Idéologie allemande, Éditions sociales, 1972.
- 4. Michel Callon, Pierre Lascoumes, Yannick Barthe, *Agir dans un monde incertain, essai sur la démo-*cratie technique, Seuil, 2001.



Les machines peuvent-elles penser?

Alan Turing

Extrait de Computer Machinery and Intelligence, 19501

1. Le jeu de l'imitation

Je propose de considérer la question : « Les machines peuvent-elle penser ? » Il faudrait commencer par définir le sens des termes « machine » et « penser ». Les définitions peuvent être conçues de manière à refléter autant que possible l'utilisation normale des mots mais cette attitude est dangereuse. Si on doit trouver la signification des mots « machine » et « penser » en examinant comment ils sont communément utilisés, il est difficile d'échapper à la conclusion que la signification de la question « les machines peuvent-elles penser ? » et la réponse à cette question doivent être recherchées dans une étude statistique telle que le sondage d'opinion. Mais cela est absurde. Au lieu de m'essayer à une telle définition, je remplacerai la question par une autre, qui lui est étroitement liée et qui est exprimée en des termes relativement non ambigus.

Le problème reformulé peut être décrit dans les termes d'un jeu que nous appellerons le « jeu de l'imitation ». Il se joue à 3 : un homme (A), une femme (B) et un interrogateur (C) qui peut être de l'un ou l'autre sexe. L'interrogateur se trouve dans une pièce à part, séparé des deux autres. L'objet du jeu, pour l'interrogateur, est de déterminer lequel des deux est l'homme et lequel est la femme. Il les connaît sous les appellations X et Y et, à la fin du jeu, il doit déduire soit que « X est A et Y est B », soit « X est B et Y est A ». L'interrogateur peut poser des questions à A et B de la manière suivante :

^{1.} Extrait de *Pensée et machine*, sous la direction de Alan Ross Anderson, (traduit de l'américain et de l'anglais par Patrice Blanchard), Champ Vallon, 1983. © 1983 Champ Vallon pour la traduction française de *Computer Machinery and Intelligence*, Alan M. Turing, Mind, vol. LIX. No.236, October, 1950.

C : X peut-il ou peut-elle me dire, s'il vous plaît, quelle est la longueur de ses cheveux ?

À supposer à présent que X soit vraiment A, alors A doit répondre. La finalité du jeu pour A est d'essayer d'induire C en erreur. Sa réponse pourrait donc être :

A : « Mes cheveux sont coupés à la garçonne et les mèches les plus longues ont à peu près 20 cm de long ».

Pour que le ton de la voix ne puisse pas aider l'interrogateur, les réponses devraient être écrites ou, mieux, dactylographiées. L'installation idéale serait un téléimprimeur communiquant entre les deux pièces. À défaut, les questions et réponses peuvent être répétées par un intermédiaire. L'objet du jeu pour la joueuse (B) est d'aider l'interrogateur. La meilleure stratégie pour elle est probablement de donner des réponses vraies. Elle peut ajouter à ses réponses des choses telles que : « Je suis la femme, ne l'écoutez pas ! », mais cela ne servira à rien, car l'homme peut faire des remarques similaires.

Nous posons maintenant la question : « Qu'arrive-t-il si une machine prend la place de A dans le jeu ? L'interrogateur se trompera-t-il aussi souvent que lorsque le jeu se déroule entre un homme et une femme ? » Ces questions remplacent la question originale : « Les machines peuvent-elles penser ? »

(...)

2. Universalité des ordinateurs

Les ordinateurs considérés dans la section ci-dessus peuvent être classés parmi les « machines à états discrets ». Ce sont des machines qui passent par bonds soudains d'un état parfaitement défini à un autre. Ces états sont suffisamment différents pour que toute possibilité de confusion entre eux soit négligeable. À strictement parler, il n'existe pas de telles machines. En réalité tout bouge de manière continue. Mais il y a de nombreux types de machines qu'il vaut mieux *considérer* comme des machines à états discrets. Par exemple, si l'on considère les interrupteurs d'un éclairage, c'est une fiction commode de dire que chaque interrupteur doit être nettement ouvert ou nettement fermé. Il doit bien y avoir des positions intermédiaires, mais dans la plupart des cas nous pouvons l'oublier. Comme exemple d'une machine à états discrets, nous pourrions envisager une roue qui tourne d'un cran de 120° une fois par seconde, mais qui peut être arrêtée à l'aide d'un levier manipulé de l'extérieur ; de plus, une lampe s'allume dans l'une des positions de la roue. Cette machine pourrait, dans l'abstrait, être décrite comme suit : l'état interne de la machine (qui est décrit par la position de la roue) peut être q_1, q_2 ou q_3 . Il y a un signal d'entrée i_0, i_1 (position du levier). L'état

interne est déterminé à tout moment par le dernier état et le signal d'entrée, suivant le tableau ci-dessous :

			Dernier état		
		$q_{\scriptscriptstyle 1}$	q_2	q_3	
Entrée	i_0	q_2	q_3	q_1	
	i_1	$q_{\scriptscriptstyle 1}$	q_2	q_3	

Les signaux de sortie, la seule indication externe visible de l'état interne (la lumière), sont décrits par le tableau :

État	$q_{\scriptscriptstyle 1}$	q_2	q_3
Sortie	O_o	O_o	O_1

Cet exemple est typique des machines à états discrets. Elles peuvent être décrites par de telles tables, pourvu qu'elles aient seulement un nombre fini d'état possible. Il apparaîtra que, à partir d'un état initial donné de la machine et de signaux d'entrée, il est toujours possible de prédire tous les états futurs. Cela nous rappelle les vues de Laplace selon lesquelles à partir de l'état complet de l'Univers à un moment donné, avec la description de la position et de la vitesse de toutes les particules, il serait possible de prédire tous les états futurs. La prédiction que nous envisageons est cependant relativement plus effective que celle que Laplace considère. Le système de l'« Univers dans sa totalité » est tel que des erreurs absolument minimes dans les conditions initiales peuvent avoir un effet démesuré dans le futur. Le déplacement d'un seul électron d'un milliardième de cm à un moment donné peut faire qu'un homme sera tué par une avalanche un an plus tard, ou en réchappera. Une des propriétés essentielles des systèmes mécaniques que nous avons appelés « machines à états discrets » est que ce phénomène ne se produit pas. Même quand nous considérons des machines matériellement réelles au lieu de machines idéales, une connaissance raisonnablement exacte de l'état de la machine à un moment donné entraîne une connaissance exacte de son état à un moment ultérieur donné.

(...)

Si l'on dispose de la table correspondant à une machine à états discrets, il est possible de prédire ce qu'elle fera. Il n'y a aucune raison pour que ce calcul ne puisse pas être exécuté au moyen d'un ordinateur. Pourvu qu'il puisse être exécuté suffisamment rapidement, l'ordinateur pourrait imiter ainsi le comportement de n'importe quelle machine à états discrets. Le jeu de l'imitation pourrait donc se jouer entre la machine

en question (en tant que B), l'ordinateur qui l'imite (en tant que A) ; l'interrogateur serait incapable de les distinguer. L'ordinateur doit bien sûr avoir une capacité adéquate ainsi qu'une vitesse de travail suffisamment grande. De plus, il doit être re-programmé pour chaque nouvelle machine que nous désirons lui faire imiter.

On décrit cette propriété particulière des ordinateurs (qu'ils puissent imiter n'importe quelle machine discrète) en disant que ce sont des *machines universelles*. L'existence de machines possédant cette propriété entraîne la conséquence importante, en dehors de toute considération de vitesse, qu'il est inutile de concevoir différentes nouvelles machines pour réaliser différentes opérations de calcul. Elles peuvent être effectuées à l'aide d'un seul ordinateur, convenablement programmé pour chaque cas. On verra qu'en conséquence tous les ordinateurs sont en un sens équivalents.

Nous pouvons maintenant envisager de nouveau le problème (...). Il a été suggéré à titre d'expérience que la question « Les machines peuvent-elles penser ? » devrait être remplacée par : « Peut-on imaginer des ordinateurs qui fassent bonne figure dans le jeu de l'imitation ? » Si nous le souhaitons, nous pouvons rendre cette question superficiellement plus générale et demander : « Y a-t-il des machines à états discrets qui puissent y faire bonne figure ? » Mais eu égard à la propriété d'universalité, nous voyons que chacune de ces deux questions est équivalente à celle-ci : « Fixons notre attention sur un ordinateur particulier O. Est-il vrai que, en modifiant cet ordinateur pour avoir une capacité de mémoire adéquate, en accroissant de manière satisfaisante sa vitesse de travail, et en lui fournissant un programme approprié, on peut faire jouer à O le rôle de A dans le jeu de l'imitation, le rôle de B étant tenu par un homme ? »

 (\ldots)

3. Les machines qui apprennent

Le lecteur aura compris que je n'ai pas d'argument positif très convaincant pour soutenir mon point de vue. Si j'en avais, je n'aurai pas pris tant de peine à montrer les erreurs des points de vue opposés au mien. Les preuves que j'ai, je vais maintenant les donner.

Revenons un moment sur l'objection de Lady Lovelace, qui disait que la machine ne peut faire que ce qu'on lui dit de faire. On pourrait dire qu'un homme peut « injecter » une idée dans la machine, laquelle réagira jusqu'à un certain point, puis retournera à l'immobilité, comme une corde de piano frappée par un marteau. Un autre point de comparaison serait une pile atomique d'une masse inférieure à la masse critique : une idée injectée correspondra à un neutron entrant dans la pile, en provenance de l'extérieur. Tout neutron

de ce type produira une certaine perturbation qui finira par cesser. Toutefois, si la masse de la pile est suffisamment accrue, la perturbation créée par l'entrée d'un tel neutron continuera probablement à s'accroître jusqu'à ce que toute la pile soit détruite. Existe-t-il un phénomène correspondant pour les esprits et en existe-t-il un pour les machines ? Il semble qu'il y en ait un pour l'esprit humain. La majorité des esprits humains paraissent « souscritiques », c'est-à-dire semblent correspondre dans cette analogie aux piles à masse souscritiques. Une idée proposée à un tel esprit donnera lieu, en moyenne, à l'apparition de moins d'une idée en réponse. Une faible proportion est surcritique. Une idée proposée à un tel esprit pourra donner lieu à l'apparition de toute une « théorie » constituée d'idées secondaires, tertiaires ou encore plus éloignées. Les esprits des animaux semblent être absolument sous-critiques. En poursuivant cette analogie, nous demandons : « Peut-on rendre une machine surcritique ? »

L'analogie de la « peau de l'oignon » est aussi utile. En considérant les fonctions de l'esprit ou du cerveau, nous découvrons certaines opérations qui peuvent s'expliquer en termes purement mécaniques. Nous disons que cela ne correspond pas à l'esprit réel : c'est une espèce de peau que nous devons enlever si nous voulons trouver l'esprit réel. Mais, dans ce qui reste, nous rencontrons une autre peau à enlever, et ainsi de suite. En continuant de cette manière, arrivons-nous jamais à l'esprit « réel », ou arrivons-nous finalement à la peau qui ne contient rien ? Dans ce dernier cas, l'esprit serait entièrement mécanique (ce ne serait cependant pas une machine à états discrets, nous en avons discuté).

Ces deux derniers paragraphes ne prétendent pas être des arguments convaincants. On les décrirait mieux en disant que ce sont des « déclamations tendant à produire une croyance ».

Le seul élément vraiment satisfaisant qui puisse soutenir le point de vue exprimé au début de la section VI nous sera fourni par la réalisation, à la fin du siècle, de l'expérience décrite. Mais que pouvons-nous dire en attendant ? Quelle démarche devrions-nous entreprendre maintenant si l'expérience devait être couronnée de succès ?

Comme je l'ai expliqué, le problème est surtout un problème de programmation. Des progrès techniques devront aussi être réalisés, mais il semble improbable qu'ils ne puissent pas répondre aux exigences. Les estimations de la capacité de stockage du cerveau varient de 10^{10} à 10^{15} chiffres binaires. Je penche pour les valeurs les plus basses et je crois que seule une très petite partie en est utilisée pour les types les plus élevés de pensée. La plus grande partie sert probablement à la conservation des impressions visuelles. Je serais surpris que plus de 10^9 soit nécessaire pour jouer de manière satisfaisante au jeu de l'imitation, du moins contre un aveugle (note : la capacité de l'*Encyclopaedia Britannica*, onzième édition, est de $2x10^9$).

Mort d'Alan Turing

Jean-François PEYRET

1954 n'aurait pas dû être une date dans la vie de Turing, surtout pas celle de sa mort. Ses gènes n'avaient probablement pas programmé sa mort pour le lundi de la Pentecôte de cette année-là. Un homme de quarante-deux ans, en bonne santé et marathonien de surcroît, même il y a un demi-siècle, avait encore l'espérance de quelques beaux jours devant lui. Et 1954 n'est pas une bonne année pour mourir ; c'est un millésime qui ne dit pas grand-chose. Il n'y a jamais de bonne date pour mourir, mais 1954 franchement! 1952 a une autre allure, surtout pour quelqu'un comme Turing qui s'intéressait à la biologie et publiait cette année-là son fameux article sur « La base chimique de la morphogenèse » ; 1952 n'aurait pas été mal, mourir l'année de la découverte de l'ADN! Mieux valait éviter de mourir en 1953, l'année ayant été accaparée par la mort du plus grand des savants, Joseph Staline. Et 1955 ? Une date qui n'évoque pas grand-chose, à part mon entrée en sixième et la sortie de la 403 Peugeot qui ne connut pas la même fortune mythologico-littéraire que la DS 19 (sortie elle, en 1956) mais qui était plus robuste. Ah! 1956... une belle année : le XXº Congrès, Suez, Budapest ; il est vrai que Brecht y avait déjà pensé pour casser son cigare, si l'on ose dire. Mais 1956, c'est aussi la naissance officielle de l'Intelligence Artificielle (IA) aux USA à Dartmouth College (à Hanover dans le New Hampshire). Alan Turing: 1912-1956, au fond cela a autant de sens que Turing (Alan, Mathison): 1912-1954. Personnellement, 1957 m'aurait plu: monter au ciel en même temps que le premier Spoutnik et un an avant que le général de Gaulle ne retombe sur la nôtre, de terre, dénotait un certain goût pour l'évasion,

La sagesse, antique ou des nations, dit toujours deux choses contradictoires : qu'il est toujours trop tôt pour mourir, mais aussi qu'il faut toujours être prêt à partir et qu'apprendre à mourir, c'est se faire à l'idée que notre mort survient toujours à la bonne heure. Pourtant, la mort est toujours intempestive, inactuelle, même quand l'heure en paraît choisie comme dans un suicide. Cela ne vaut jamais le coup de mourir, sauf si l'on est assez fort de soi ou de son œuvre pour pouvoir se dire : oui, maintenant, après ce que j'ai fait, je peux mourir. Mais qui, mais quel héros, peut jamais se dire, et sans hésiter : maintenant je peux mourir. À ce compte-là, Turing aurait pu mourir plusieurs fois, et même avant ses quarante-deux ans. En 1936, par exemple, après avoir inventé la machine qui porte son nom, réglé le problème de l'indécidabilité et préfiguré les ordinateurs à venir. Si un homme a le droit de mourir quand

il est certain de laisser un nom, alors on aurait pu inscrire sur sa tombe : Alan Turing (1912-1936). C'est jeune pour mourir, mais une mort précoce a la beauté de la fulgurance, a sa poésie, pour tout dire. Offrons-lui quelques années de plus et attendons la deuxième occasion qu'il a eue de s'illustrer quand pendant la guerre il parvint, à Bletchley Park, à « craquer » le code Enigma dont les Allemands se servaient notamment pour envoyer leurs messages aux sous-marins de l'Atlantique, préservant ainsi son pays d'un blocus maritime — ce qui nous autorise à considérer Alan Turing comme un des vainqueurs de la Seconde Guerre Mondiale. Notons, au passage, que le cas d'un scientifique qui ne met son talent et son savoir qu'au service de la paix, qui ne travaille que contre les machines de guerre et non pas à en fabriquer de nouvelles, un scientifique qui en ce sens, travaille seulement à la paix et ne collabore pas à la destruction, ce cas-là est suffisamment singulier pour qu'on le signale. N'est-ce pas aussi ce « trait de caractère », si l'on peut dire, qui expliquerait que Turing n'a jamais voulu travailler aux États Unis, compromettant probablement sa carrière? Si tout cela ne suffisait pas pour remplir une vie et justifier une mort, attendons 1950 et le grand article publié dans Mind et qui est considéré comme fondateur de l'IA. Turing, pour répondre à la question de savoir si les machines pensent, remplace cette question par un jeu, le fameux test qui, lui aussi, porte son nom: si un observateur n'est pas capable, dans un jeu de questions réponses, de faire la différence entre l'homme et la machine, alors on peut dire que la machine pense. Évidemment, après avoir inventé une idée pareille, on peut s'en aller content, et souffler la bougie en ricanant, comme disait l'autre.

Et jusqu'ici, je n'ai parlé que des morts possibles d'Alan, possibles et d'une manière un peu extérieure, historique, comme si la mort se justifiait, elle rachetait de son horreur et de son scandale quand elle permet de laisser un nom. Mais il y a sans doute une manière plus psychologique de l'envisager, et plus littéraire : il serait mort en février 1930, en même temps que son ami Christofer Morcom, son premier amour et un modèle aussi, jeune étudiant de Cambridge mort d'une attaque de tuberculose bovine (ah! les bovins, déjà). Une première mort ou une deuxième naissance car cette mort décida sans doute de la vocation scientifique d'Alan, tant il se considéra comme une réincarnation de Christofer et se sentit investi de la mission de faire l'œuvre que la mort empêcha celui-ci d'accomplir. Cette mort décide peut-être du génie d'Alan. Jusque-là ce n'était qu'un élève excentrique, une espèce de cancre, mot écran qui cache soit le sous-doué soit le surdoué, en général le premier des deux. Sans cette mort qui donne sa vitesse de libération à Alan peut-être tout simplement parce qu'elle l'autorise à devenir un autre, les bizarreries de l'enfant qui plantait dans la terre ses jouets en bois pour voir s'ils allaient repousser, celui qui avait du mal à écrire, tout cela serait passé par profits et pertes, pertes plutôt, symptômes de difficultés scolaires.

Ces spéculations sont oiseuses, qui jouent un peu trop facilement avec la vie et la mort des gens. En vérité, si j'avais eu mon mot à dire, si j'avais été consulté, j'aurais fait mourir Turing en 2000. Cela prolongeait son supplice jusqu'à quatre-vingt-huit ans, ce n'est pas très élégant de ma part, mais on peut imaginer Alan en vieil original cambridgien, mal fringué mais encore fringant. Pas élégant et surtout un peu égoïste, car eût-il vécu jusque-là,

j'aurais peut-être eu l'occasion de le rencontrer, et cette rencontre, combien improbable, entre deux êtres aussi différents que nous deux, je ne parle même pas évidemment de la différence que le génie confère, cette rencontre dont j'ai essayé par ailleurs de compenser l'absence¹, m'aurait intrigué. Pour le dire autrement et de manière moins personnelle, et repensant à la façon dont il avait résolu le problème de savoir si les machines pensaient ou non, on aimerait que Turing intervienne dans nos débats d'aujourd'hui. On aimerait qu'il parle du monde d'ordinateurs dans lequel nous vivons, intervenir sur l'état actuel du dialogue homme/machine qui a envahi notre vie quotidienne, on aimerait qu'il fasse le bilan d'un demi-siècle d'IA, on aurait aimé le voir discuter avec Kubrick, et qui sait? le voir faire un test de Turing ou discuter la victoire de Deep Blue sur Kasparov. Car c'est bien dans l'horizon de l'an 2000 que Turing a inscrit lui-même sa réflexion dans l'article de 1950. Il est frappant de constater que ce texte reste le cadre épistémologique et philosophique dans lequel le discours de et sur l'IA se déploie. Et même les objections qu'il a faites à l'hypothèse d'une intelligence des machines, ce sont encore celles qu'on trouve dans la bouche ou sous la plume de ceux qui voient dans les machines un danger sacrilège pour la suprématie de l'homme. Toujours le même mythe, et l'Internet (tiens, qu'en aurait-il pensé ou fait ?)

J'ignore si les machines sont intelligentes ou non, mais assurément Alan l'était, et grâce à son fameux article, a pris quelque avance sur elles. À moins qu'il n'ait été lui-même une machine, ou que son désir de l'être (je pense au « Je veux être une machine » de l'Hamlet de Heiner Müller) lui ait conféré cet avantage dans l'ordre de l'intelligence, cette distinction. Car la première question qu'on poserait à Turing s'il avait vécu jusqu'en 2000, c'est touiours la même : « Les machines peuvent-elles penser ? » Comment y répondrait-il aujourd'hui? Quelle est, pour autant qu'un modeste faiseur de théâtre, puisse en juger, la pertinence actuelle de son esquive célèbre : « Je remplacerai cette question par une autre », et son fameux test? Autrement dit, et puisqu'on est censé ici s'intéresser à la mort de Turing, sa pensée, sa réponse sont-elles encore vives, vivantes ou à ranger dans les rayons de l'histoire de la pensée ? Sur quoi pouvons-nous en décider ? Essentiellement sur sa stratégie déjà rappelée et qui lui permet d'esquiver les deux écueils sur lesquels se sont cognés les tenants de l'IA, forte ou faible. Pour les premiers, il s'agissait de se persuader que les machines pourraient dépasser l'homme en intelligence, que l'intelligence humaine n'était pas nécessairement le dernier mot de l'intelligence, pour pasticher un mot de Samuel Butler selon qui « la vie animale n'est pas le dernier mot de la nature ». Il s'agissait de se dire que le destin de l'homo faber ne s'accomplirait vraiment que dans la fabrication d'une créature qui le surpassât, toute une pensée qui se faisait des émotions et trouvait

^{1.} Alan Turing fit sa première apparition sur notre « scène » dans un spectacle écrit avec Jean-Didier Vincent un *Faust-Histoire naturelle*, en 1998. Puis, en 1999 et en 2000, deux autres spectacles lui furent plus exclusivement consacrés, *Turing-Machine* et *Histoire Naturelle de l'esprit* (suite&fin). Ces trois travaux ont été produits et montrés, entre autres, à la MC93 de Bobigny. Voir aussi : Jean-François Peyret et Jean-Didier Vincent *Faust - Une Histoire naturelle*, Odile Jacob, 2000. Et le site de la compagnie tf2 : www.tf2.asso.fr

aussi des subventions en réveillant la vieille angoisse mythique d'une machine faite par l'homme et qui détruirait son créateur. Les tenants de l'IA faible, au contraire, se veulent rassurants : il ne s'agit vraiment pas de déposséder l'homme mais au contraire de mettre la machine intelligente à son service. Nos réfrigérateurs seront intelligents quand ils commanderont tout seuls sur Internet le fromage blanc et le Coca-Cola qui viendraient à manquer ou quand de gentils robots tiendront compagnie aux vieillards que nous serons devenus. Donc il y a déjà plus de cinquante ans, Turing attirait notre attention sur le fait qu'on ne répond pas à la question de l'intelligence des machines par un oui ou un non, que de même qu'il y a chez Swift des gros boutistes et des petits boutistes pour casser les œufs à la coque, il y en aura toujours dont l'opinion les portera vers le gros bout de l'IA (bien sûr que les machines pensent), d'autres vers le petit bout (évidemment qu'elles ne pensent pas, puisque seule cette créature merveilleuse qu'est l'homme a obtenu ce privilège de son créateur). Turing nous a dit que l'intelligence des machines n'était même pas une question philosophique, mais, à travers le petit mythe théorique de son test, que le problème était celui de la différence ou la différenciation, de l'indistinction de l'homme machine, de l'impossibilité à venir de faire la différence. Il y a une grande métamorphose ou la création d'une nouvelle entité, une espèce de centaurisation, l'être homme-machine dans lequel on ne peut plus dire où commence la machine et où s'arrête l'homme et réciproquement. Dans le test en effet, ce n'est pas tant le résultat qui compte, le résultat du jeu, de savoir si vraiment un joueur « arrive » ou non à distinguer s'il a affaire à une machine ou à un homme qui lui répond, dans cette affaire, ce qui compte, c'est que, dans la règle, il est stipulé que l'homme peut aider la machine, donc peut répondre COMME UNE MACHINE, ou comme il pense que la machine le ferait, et là, les jeux sont faits : ce n'est pas tant la machine qui doit penser comme un humain. C'est l'humain qui doit penser comme une machine et surtout montrer à un autre humain que ce dernier peut s'y perdre, au point que nul ne peut plus faire la différence. Expérience de tout un chacun aujourd'hui, au moins chez ceux qui ont été élus par les machines et qui ont la chance d'avoir un ordinateur. Quiconque a un ordinateur pratique un test de Turing permanent : ce n'est plus le coup du fantôme dans la machine qu'on nous fait, mais celui de l'esprit dans le disque dur. Quiconque travaille avec un ordinateur sait qu'une partie de ce qu'il pouvait naguère appeler son esprit gît dans la machine, ou plutôt vit en elle. Vous savez bien qu'on se confie ou que l'on confie à son ordinateur autre chose qu'à une machine à écrire, sa mémoire.

Le test de Turing est ce mythe-là, non pas la fable de l'ange qui fait la bête, mais celle de l'homme qui fait la machine. Une façon de mettre le doigt (actualité de Turing, Turing pas mort) sur la question de la transaction/interaction homme-machine, et de nous déprendre du préjugé un peu prétentieux que la machine voudrait ressembler à l'homme, alors que c'est sans doute le contraire qui se passe. L'IA est une critique radicale, comme certaines critiques savent l'être, de l'anthropomorphisme ou d'une conception anthropomorphique de l'intelligence. Non, la question n'est pas de savoir si les meilleures machines pourront parta-

ger un peu de notre humanité (à la manière dont on pourrait bricoler de grands singes pour pouvoir tailler une bavette avec eux ou qu'ils puissent participer à des talk-shows à la télévision ; « j'étais un grand singe, c'est mon droit ») ; c'est le contraire qui se passe, c'est nous qui payons, et cher, de notre vieille humanité ou de nos vieilles humanités, le droit d'entrée dans le milieu des machines. Voyez vos voisins, écoutez-les, ils ne parlent que de ça, de leurs machines. Et dire *leurs* machines est abusif ; c'est elles qui les possèdent, qui nous possèdent. C'est pour cela que nous les aimons. Et ce que je dis là, de Turing et de sa mort ou en marge des deux, il n'est pas certain que ce soit une mauvaise nouvelle. Questions de mues: il faut que l'on abandonne nos vieilles peaux d'humanité... Notre vieille intelligence, nous en avions sans doute fait le tour, tant il est vrai aussi que l'artificiel d'hier est le naturel d'aujourd'hui. Autrement dit, la vie aujourd'hui est un immense test de Turing, dans lequel on ne sait plus faire le départ entre l'homme et la machine; on ne sait plus où s'arrête l'homme, où commence la machine, si l'on a affaire à de l'humain (et qu'est-ce que cela veut encore dire?) ou à du machinique. Voilà qui devrait déjà suffire à intéresser l'art, et notamment l'art théâtral, un art qui s'attacherait à l'exploration de ces nouvelles frontières : rien de ce qui est machinique ne peut plus désormais nous être étranger.

On objectera que le projet de Turing ne s'arrête pas là, qu'il nourrit une ambition plus haute, plus folle, plus démesurée, que son « assaut contre les frontières » comme disait Kafka à propos de la (grande) littérature, le conduit plus loin, à l'idée de fabriquer un cerveau artificiel, c'est-à-dire sans doute, de faire sortir la pensée hors du corps, de transférer de l'intelligence dans les machines, de faire s'évader l'esprit hors de la sphère du corps, de l'affranchir de sa finitude. C'est vrai : on ne peut pas en rester au test, à l'interrogation « homme ou machine » ? Il faut franchir le pas, faire l'expérience des limites. Encore une fois, il ne s'agit vraiment pas de savoir si les machines pensent ou non, encore moins de savoir si c'est un progrès ou pas : il s'agit de répondre à une tentation par une tentative, celle de passer outre quelque chose, de franchir une limite, d'essayer de passer de l'autre côté, de montrer aussi qu'aucune définition de l'homme n'est définitive. C'est en ce sens que Turing n'est pas mort, ou que son entreprise est actuelle, postmoderne ou ce que l'on voudra : c'est une expérimentation des limites, un jeu avec les frontières, peut-être celles de l'humanité. Et la partie est commencée, celle qui se joue avec les machines. Tel est au bout du compte l'enjeu de la machine-esprit.¹

On pourrait en rester là, et prendre la mesure de cette pensée et de cette œuvre. Mais il y a aussi Alan et sa mort, c'est-à-dire sa vie. Qui donc était cet homme qui voulait ainsi détacher, délier l'esprit du corps, quel homme devait-il, pouvait-il être, fallait-il qu'il soit pour penser de la sorte, pour que l'esprit ne soit pas simplement le produit de ce morceau de bidoche qu'est le cerveau, et faire davantage confiance au silicium pour être le dépositaire et le fructificateur de l'esprit. Peut-être pourrait-il ne pas avoir de biographie, de vie, de n'être que pour avoir fait cette œuvre. J'ai noté que dans bon nombre d'ouvrages

1. Voir Alain Prochiantz, Machine-Esprit, Odile Jacob, 2001.

scientifiques ou encyclopédiques, la vie de Turing (donc sa mort) passe à l'as. Une véritable censure. C'est tout juste si on remarque qu'il était un excentrique qui connut une fin mystérieuse et autres édulcorations du même tonneau. Or Turing mérite bien sa biographie. Occupons-nous de la fin seulement puisque seulement sa mort nous intéresse. Homosexuel, comme il arrive souvent à de beaux esprits oxbridgiens, Alan fut pris dans une sordide affaire. Il drague un jeune homme, genre pauvre et paumé, qu'il emmène chez lui. Puis il est cambriolé, porte plainte auprès de la police, comprend que le voleur est un copain de son amant ; il se retrouve obligé de mentir à la police qui flaire quelque chose, Alan crache le morceau. La machine judiciaire se met en marche : marginal, Turing, mais professeur, homosexuel mais membre de la Royal Society. L'homosexualité est un délit, le demeurera en Grande Bretagne jusqu'en 1967; il y a procès. Nous sommes en 1952. Et là, tout s'enchaîne très vite. Turing est condamné. La peine : la castration chimique, des injections d'hormones femelles qu'il reçoit de février à mars 1953 et qui sont supposées le guérir chimiquement de son homosexualité... Peut-être l'intéressé, qui a lui-même travaillé sur les hormones, pense-t-il que c'est mieux que les deux ans de bagne d'Oscar Wilde, un illustre prédécesseur. Le résultat de tout cela : la police le surveille, il ne peut plus continuer son travail de consultant pour le service du chiffre britannique, les seins lui poussent, il devient (provisoirement, à ce qu'on sait) impuissant, il commence une analyse avec un jungien d'origine allemande, Franz Greenbaum, continue ses recherches en morphogenèse. Un dimanche, en vacances au printemps 54 avec son psychanalyste et la famille de celui-ci, Turing à une fête foraine va voir une diseuse de bonne aventure, la « Reine Gitane », ressort livide de la consultation, ne dit plus un mot. Quelques jours plus tard, il tente en vain de joindre Greenbaum par téléphone. Le 7 juin 1954, lundi de la Pentecôte, Alan se suicide en mangeant une pomme qu'il a fait macérer dans du cyanure. Il a quarante-deux ans.

Que faire de cette mort ? Comment élucider un suicide ? La solution de paresse est d'abandonner le suicidé aux psychologues. Après tout s'il s'est suicidé, c'est qu'il était suicidaire. N'avait-il pas tenté de se suicider dans les années trente et c'était déjà un suicide à la pomme, puisqu'Alan avait tenté de bricoler quelque chose avec un fil électrique et une pomme (déjà la pomme!). C'était en 1937, donc après les *Nombres calculables*, après la machine de Turing. Comme quoi, il n'était pas stupide de faire l'hypothèse que Turing aurait pu mourir après avoir « inventé » sa machine (cf. supra). Tout se complique : Turing avait un problème avec le suicide et avec les pommes. Il est vrai que l'on rapporte qu'il avait l'habitude de manger chaque soir une pomme avant de s'endormir. De là qu'il pouvait associer la pomme avec le dernier sommeil, il n'y a qu'un pas, que l'on peut franchir, mais qui nous mène où, à ne pas méconnaître la fortune symbolique de ce fruit innocent dans notre tradition judéo-chrétienne ? Ajoutons une petite dose de Blanche Neige pour compliquer le tout, car si Turing fut un

1. Il l'a eue : voir Andrew Hodges, Alan Turing ou l'énigme de l'intelligence, Payot, 1988

décrypteur génial, il fut tout autant un crypteur de talent. Délibérément ou non, il dispose des signes partout, mais pas si faciles à déchiffrer. On sait qu'en octobre 1937, Turing assista à Cambridge à la projection du dessin animé de *Blanche Neige et les sept nains*. Une scène le frappa particulièrement, celle où la marâtre tente de tuer la jeune fille en lui faisant croquer une pomme empoisonnée. On sait aussi que Turing fredonnait sans cesse le fameux refrain :

« Dip the apple in the brew Let the sleeping death dip through. »¹

Refrain qui devient prophétique ou qui résonne comme une parole tragique, un *fatum*. À force de dire ou chanter des choses affreuses, elles finissent par arriver. Bon, nous sommes reconduits au poison, peut-être à la castration chimique et à l'absorption de substances qui menacent la vie. Il se peut qu'il y ait là une signification sexuelle, que tout ceci, de proche en proche, nous renvoie à la culpabilité, celle insurmontable de l'homosexualité (à l'époque ou jamais ?), celle de son rêve d'auto engendrement ou simplement celle de vivre, c'est-à-dire d'avoir survécu à Christofer Morcom, mort, mais involontairement, par empoisonnement, et dont le chant préféré — encore un chant !- avait pour sujet la Pentecôte, jour de l'Esprit Saint...

Et alors ? Je disais tout à l'heure qu'à partir de 1952, « tout s'enchaînait très vite ». C'est vrai qu'il y a comme une crise dramatique qui accélère le temps, mais est-ce que tout s'enchaîne vraiment? Si je dis, ne serait-ce que chronologiquement: affaire homosexuelle, procès, castration chimique, suicide, je crée un lien de causalité entre tous ces phénomènes. Mais y suis-je intellectuellement autorisé ? Face à la mort de Turing, nous sommes confrontés à différentes tentations, et notamment tentations d'interprétations. Tentation du romanesque : il faudrait être capable d'écrire un roman à la Forster, et ce ne serait pas trahir Alan, outre le fait qu'il avait lu Forster, assez curieusement il s'était essayé à l'écriture littéraire pour rendre compte de son affaire avec le jeune homme de Manchester. Le cas Turing pourrait aussi intéresser le psychologue ou le psychanalyste, et j'imagine assez bien que ces deux-là auraient bien aimé être Greenbaum et avoir Alan sur leur divan. Mais dans les deux cas, nous nous heurtons à la difficulté que ces récits, essentiellement fondés sur l'anecdote biographique peuvent portraiturer ce « suicidé de la société » que fut Turing mais en aucun cas penser en même temps l'homme et sa pensée. Car là est la vraie question : la mort de Turing fait-elle partie de son œuvre ? Y a-t-il un rapport entre la radicalité de sa pensée, son expérience des limites, comme nous avons dit, et, par exemple, sa fin en ce jour de juin 1954 ? Un philosophe, le seul à ma connaissance, s'est risqué à le penser, Jean Lassègue, quand il tente d'analyser « le rôle symbolique des métaphores comme témoins des motivations de Turing »2, tentative autant que tentation de rendre

^{1.«} Plonge la pomme dans le breuvage / Pour que s'y infiltre la mort qui endort. »

^{2.} Jean Lassègue, Turing, Les Belles Lettres, 1998. p. 195

compte de l'apparition de Turing, avec cette idée forte que les concepts ne sont pas d'emblée des concepts et en montrant où le psychologique intervenait dans l'élaboration conceptuelle. Je ne peux ici que renvoyer à cet ouvrage qui nous libère d'un Turing réduit par les cognitivistes, même s'il reste vrai qu'un informaticien peut toujours se servir du concept de « machine de Turing », sans rien savoir de l'inconscient ou de la vie sexuelle de son auteur.

Reste une dernière question, et qui fut la nôtre : le théâtre, un théâtre, pourrait-il être à la hauteur d'un tel projet ? On songe à quel profit un auteur tragique pourrait tirer d'un muthos tragique comme le complexe vie/œuvre de Turing. Il y a là un topos tragique : l'histoire de l'hybris du héros qui veut transgresser les lois de la nature, qui oublie le corps, qui veut fabriquer un esprit de ses mains et qui est rattrapé par le corps, par la queue, c'est le cas de le dire, et qui est puni à cause de sa démesure. Outre que les Eschyle ou les Sophocle ne courent plus nos rues ni nos théâtres, il n'est pas dit que cette version, canonique en quelque sorte, soit de nos jours pertinente. Qui nous dit que le suicide d'Alan soit une punition, soit à penser ou à montrer dans ce cadre de pensée-là? C'est évidemment la plus grande des tentations dans la mesure où elle fait accéder Turing à la hauteur d'un mythe, un mythe pour notre temps, 1954 ou 2004. Mais rien ne peut nous convaincre de la pertinence de ce mythe, pour la bonne raison que ce suicide n'était pas fatal. Penser ce qu'a pensé Turing n'entraîne pas inéluctablement, c'est-à-dire nécessairement, c'est-à-dire tragiquement, le suicide. Ce suicide reste indécidable. Comment le raconter sans que la simple chronologie se fasse logique ? Y a-t-il un art littéraire (dramatique) à la hauteur de l'énigme d'une telle fin ?

C'est peut-être parce que la raison a du mal à en rendre raison qu'il faut se contenter d'en proposer un récit et qui soit le moins causaliste possible. Le théâtre, un certain théâtre, peut y prétendre et produire ceci que l'histoire de la mort de Turing est une histoire vraie et sa dernière énigme. Il faudrait pouvoir la raconter sans l'expliquer, lui laissant intacte sa charge d'expérience unique et sans retour.



2001 ou l'Odyssée de l'Individu¹

Philippe LEMOINE

L'extrait d'*Also sprach Zarathoustra* que nous venons d'entendre est un splendide appel à la réflexion prospective sur l'informatique, la technologie et la liberté.

La composition de Richard Strauss est en effet le morceau phare du splendide film de Stanley Kubrick : 2001, L'Odyssée de l'Espace. Nous sommes en 2001. Nous sommes ici réunis parce que nous sommes les membres des différentes institutions qui, de par le monde, agissent pour protéger les libertés face au déploiement d'une société informatisée. Quelles leçons tirons-nous de cette vision ?

Et d'abord que voyons-nous autour de nous ? Un monde proche de celui qu'avait imaginé Kubrick. Celui-ci avait longuement travaillé pour connaître l'informatique, l'intelligence artificielle, les robots. Il avait imaginé une scène dramatique qui, par la propulsion d'une fusée, se détache de la société terrestre et se centre sur la rencontre entre l'individu, l'ordinateur et l'univers, symbolisé par l'immensité de la nuit galactique. Dans la réalité, aucune scène n'est jamais à ce point coupée de la complexité sociale. À la CNIL comme dans chacune de nos institutions, les problèmes « informatique et libertés » ne se détachent jamais d'une situation de travail, de santé, de logement, d'administration, de police, d'aide sociale, etc.... Mais plus l'informatisation progresse, plus la société va, plus nous savons que nous sommes aux avant-postes d'une nouvelle problématique sociétale qui émerge de cette rencontre entre l'individu, l'ordinateur et la conception de l'universel aujourd'hui.

Récemment, Steven Spielberg a rendu hommage à la prospective de Kubrick en achevant AI, le film sur l'intelligence artificielle que Kubrick lui avait proposé avant sa mort et qui n'est sorti que cette année. À cette occasion, la veuve de Kubrick a insisté sur l'ampleur du travail réalisé par son mari pour préparer 2001 et sur la justesse de sa prospective. A un point près, a tenu à préciser cette femme qui est peintre : nous nous sommes trompés sur la couleur. Nous pensions, en préparant 2001, que la couleur dominante devrait être le blanc. Or, la couleur dominante aujourd'hui, c'est le noir.

Tiens donc! Et pourquoi le noir? Chacun aime la technologie et Internet a suscité un enthousiasme que l'informatique n'avait pas provoqué depuis longtemps. Chacun

^{1.} Intervention à la Conférence internationale des Commissaires à la Protection des Données, Paris, 24 septembre 2001.

aime les thèmes de la société d'information et ses promesses d'individualisation et de personnalisation. Comme l'a souligné Dominique Wolton, chacun veut croire à l'idée que plus de technologie égale plus de communication et d'échange et donc plus de démocratie. Alors pourquoi ces tuniques noires dont, hommes et femmes, nous sommes le plus souvent parés ?

Blanc ou noir ? Dès que l'on se concentre sur les questions d'informatique et de libertés, on est soumis à une succession aveuglante de flashs. Tout ce qui a trait à l'individu est éclairé par une lumière stroboscopique : roi ou esclave, individu fiché ou personne maître de l'interactivité. Ces oppositions ne renvoient en rien à un quelconque esprit binaire et moins encore, à du machiavélisme. Nous sortons en fait d'un tunnel et découvrons un nouveau monde. La lumière nous aveugle. Nous sommes aux avantpostes et distinguons des formes. Nous ne savons pas encore discerner les couleurs. Je me contenterais donc d'un discours en blanc et noir sur le futur qui se dessine. Blanc : la montée irrésistible d'une nouvelle figure de l'individu. Noir : les enjeux que cela soulève quant à notre conception du Temps, de l'Espace, du Pouvoir et du Double.

I — Le futur en blanc : l'Odyssée de l'individu

La puissance de la mutation en cours, autour notamment d'Internet, ne provient pas seulement d'une rupture technologique. Elle provient également d'une évolution profonde de la société qui porte précisément sur la question de l'individu et de sa place.

Je m'appuierai ici sur un travail que vient d'achever LaSer, la branche « services et technologies » du Groupe Galeries Lafayette. Chaque année, LaSer publie un cahier de réflexions et, cette année, le travail a porté sur la société et sur le changement social. Le Cahier LaSer qui paraîtra prochainement s'est attaché à saisir les composantes de la nouvelle modernité.

Un des plus forts axes de changement qui a été repéré concerne la question de l'individu. Regardez simplement les titres des livres qu'ont publiés au cours du dernier semestre certains des plus grands sociologues français. Jean-Claude Kaufmann : *Ego*. Robert Castel : *Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi*. Alain Touraine : *La Recherche de soi*, *dialogues sur le sujet*. Quel changement dans la sociologie ! Où sont passés les systèmes ? Où est passé l'acteur social ? Où est la volonté psychanalytique de déconstruction du sujet ? L'heure est à la recomposition des identités. Selon Alain Touraine, la priorité d'aujourd'hui, avant la question de l'action sociale, c'est la question de savoir qui on est. Il en va de même quand on analyse la pensée sociologique dans d'autres pays d'Europe ou aux États-Unis.

C'est qu'il existe aujourd'hui une forte rupture qui tient à ce que le projet romantique issu du XIXe siècle qui enjoignait aux élites de devenir architectes de leur propre vie, est en train de devenir un projet de masse. Chacun est à la recherche de son identité, de son individualité. Chacun veut échapper à toute forme de déterminisme social. La mode, les médias, l'évolution vers la personnalisation, l'organisation même des marchés : tout cela est tiré par cette demande.

Ce qui se passe au cinéma et à la télévision est de ce point de vue significatif. La société ne se contente plus aujourd'hui de disposer de « stars », c'est-à-dire d'un petit nombre de divinités habitant tantôt l'Olympe et tantôt les petits potins de la vie quotidienne, de telle sorte que chacun puisse s'y identifier. Les gens ne se contentent pas non plus d'un élargissement du cercle des idoles à ces personnages *people* que sont les présentateurs du journal télévisé, les héritiers et les têtes couronnées, les sportifs, les politiques, les mannequins et certains grands patrons. On veut toujours plus de têtes, toujours plus de *looks*, toujours plus de particularités physiques, toujours plus de « doubles » de soi-même. Les *sitcoms* et les émissions de télé-réalité fournissent un matériel imaginaire centré non sur quelques personnages, mais sur une galaxie d'humains toujours plus différents, toujours plus semblables aux individus que l'on côtoie, toujours plus proches de soi.

Pour se trouver, l'idéal c'est de pouvoir gérer un large portefeuille d'identités, dont on pourrait changer comme de montre. Moi au travail, moi en sportif ou moi en vamp, moi avec mes amis pendant mes heures de loisirs ou de RTT. Il n'y a pas de limite à cette démarche et c'est ce qu'illustre le succès de Madonna, fondé sur l'affirmation d'une personnalité à travers la transformation permanente de son apparence.

L'économie n'échappe pas à cette évolution. L'innovation de service des années cinquante tenait ainsi pour beaucoup à la personnalité même des entrepreneurs. L'innovation d'aujourd'hui, celle qui inspire les *success stories* d'Internet, c'est une innovation de service qui permet aux clients eux-mêmes de se reconnaître comme personnes.

La politique à son tour est soumise à ces nouvelles démarches. Certains thèmes ne cessent de monter : ce qui a trait à l'identité, à la vie privée, au clonage, à l'informatique et aux libertés. Aux États-Unis, un changement important s'est produit au cours des toutes dernières années. C'est que plusieurs sondages ont fait apparaître que l'enjeu privacy était devenu un enjeu majeur pour les internautes américains. Si on leur demande par exemple les raisons pour lesquelles ils n'utilisent pas plus le commerce électronique, pourquoi ils n'achètent pas plus sur Internet, ils répondent : privacy. On nous demande trop d'informations, on saisit trop de traces, on ne respecte pas assez notre anonymat. Et lorsqu'on leur demande : « À quoi faites-vous confiance pour sortir de là ? À la loyauté des entreprises ? À des codes de bonne conduite ? », les internautes américains répondent : « Non, pas du tout. Nous ne pouvons faire confiance qu'à

la Loi ». Le fait qu'une telle opinion ait acquis une telle place dans un pays comme les États-Unis est un signe. La politique est confrontée à une nouvelle ambiguïté, à une nouvelle situation en blanc et noir. L'Odyssée de l'individu ne nous garantit pas un avenir en blanc.

II — Le futur en noir : de plus en plus cernés par la nuit galactique

Dans 2001, la société humaine est en blanc. Sur Terre, tout est blanc. À l'intérieur de la fusée, le blanc domine également. Les individus, les cosmonautes portent une combinaison blanche. Le noir est extérieur à l'homme, il est la couleur dominante de cet environnement infini qu'est la nuit galactique.

Le trouble provient de l'impression que la nuit progresse. La nuit nous pénètre et envahit nos âmes. Il faut explorer l'autre face de cette Odyssée de l'Individu. Pour cela, nous allons rester proches du film de Kubrick, mais en réquisitionnant d'autres auteurs : Georges Orwell, le père de la réflexion moderne sur le pouvoir et les libertés, et Alan Turing, le père de l'informatique et de l'intelligence artificielle.

Nous le ferons en quatre temps :

- . une réflexion sur le Temps et la cyclicité;
- . une réflexion sur l'Espace et la personnalisation ;
- . une réflexion sur le Pouvoir et sur ce que veut dire *Big Brother*;
- . une réflexion sur le Double et sur l'universel aujourd'hui.

Le Temps

Dans 2001, L'Odyssée de l'Espace, le film se termine par une méditation métaphysique sur les rapports entre l'espace, le temps, la pensée et la personne. Le héros glisse dans un domaine de conscience que nul homme n'avait jamais atteint. Le temps s'enroule sur luimême, comme la spirale de lumière de la galaxie. « Il lui sembla que le temps lui-même allait à rebours. Il voyait, il éprouvait à nouveau toutes les impressions sensorielles qu'il avait connues. Tout défilait de plus en plus vite. Son existence était comme une bande magnétique que l'on ré-enroulait à une allure sans cesse accélérée... Mais la régression touchait à sa fin... L'instant éternel s'acheva... La pendule reprit son mouvement. Dans une chambre vide flottant au milieu des feux d'une étoile double à vingt mille années lumière de la terre, un bébé ouvrit les yeux et se mit à crier ».

Cette réflexion sur le temps cyclique amène à s'interroger sur le temps de 2001. Le scénario du film a été écrit en 1967, un an avant les premières projections et la sortie du livre d'Arthur C. Clarke qui avait écrit le scénario avec Kubrick. 34 ans les séparaient de 2001. Ceci pourrait nous inciter à nous demander : que pourrions-nous dire sur 2035, sur ce qui se passera dans 34 ans ? Pour l'instant, contentons-nous d'une remarque : à mi-course de ces 34 ans, entre le scénario de Kubrick et 2001, il y a une autre date-clé : 1984. 17 ans après le film, 17 ans avant 2001. 1984, c'est comme vous le savez le titre du roman que Georges Orwell écrit, 34 ans auparavant, en 1950. Dans la dernière partie du roman, le héros vit les mêmes instants que le héros de 2001. Il voit redéfiler sa vie. Son esprit lui échappe peu à peu pour être absorbé par l'esprit d'un autre. Il se voit dans une glace, ayant vieilli en accéléré et ne se reconnaît pas.

« Levez-vous de ce lit! Les liens se relâchèrent. Winston descendit du lit et se mit debout en chancelant. Vous êtes le dernier homme, dit O'Brian, vous êtes le gardien de l'esprit humain. Vous allez vous voir tel que vous êtes... Continuez. Mettez-vous entre les battants du miroir. Vous aurez ainsi une vue de côté. Il s'était arrêté parce qu'il était effrayé. Une chose courbée de couleur grise, squelettique, avança vers lui. L'apparition était effrayante et pas seulement parce que Winston savait que c'était sa propre image. Il se rapprocha de la glace. Le visage de la créature, à cause de sa stature courbée, semblait projeté en avant. Un visage lamentable de gibier de potence, un front découvert qui se perdait dans un crâne chauve, un nez de travers et des pommettes écrasées audessus desquelles les yeux étaient d'une fixité féroce ».

L'Espace

Un autre parallèle s'impose entre Kubrick et Orwell. C'est une formidable anticipation des enjeux de la personnalisation et des questions qu'elle sollicite. La personnalisation c'est n'est pas seulement l'individu roi, c'est l'individu esclave et esclave désespéré car esclave de lui-même. La chambre de torture où Winston est enfermé s'appelle la chambre 101. Pas 2001 : 101. « Vous m'avez une fois demandé, dit son tortionnaire, ce qui se trouvait dans la salle 101. Je vous ai répondu que vous le saviez déjà. Tout le monde le sait. Ce qui se trouve dans la salle 101, c'est la pire chose qui soit au monde. La porte s'ouvrit encore. Un garde entra qui apportait un objet fait de fil métallique, une boite ou une corbeille quelconque... La pire chose au monde, poursuivit O'Brian, varie selon les individus. C'est tantôt être enterré vivant, tantôt brûlé vif, tantôt encore noyé ou empalé et il y en a une cinquantaine d'autres qui entraînent la mort... Il s'était un peu écarté, de sorte que Winston pouvait mieux voir l'objet qui se trouvait sur la table... Dans votre cas dit O'Brian, il se trouve que la pire chose au monde ce sont les rats ».

Vision ô combien décoiffante de la personnalisation! Elle fait directement penser à Kubrick dont le co-scénariste Arthur Clarke commence ainsi l'avant-propos de 2001:

« Derrière chaque être vivant il y a 30 fantômes, car tel est le rapport des morts aux vivants. Depuis l'aube des temps, environ 100 milliards d'êtres humains ont vécu sur cette planète.

Et ce nombre est intéressant car, par une curieuse coïncidence, il existe environ 100 milliards d'étoiles dans notre univers local, la voie lactée. Ainsi, pour chaque homme qui vécut jamais, une étoile brille dans l'espace. Mais chacune de ces étoiles est un soleil, souvent plus lumineux et plus puissant que cette petite étoile proche de nous que nous appelons le soleil. Et de nombreuses étoiles de la voie lactée — la plupart sans doute — possèdent des planètes qui tournent autour d'elles. Ainsi, il existe certainement de par l'univers assez de mondes pour donner à chacun des hommes qui habitent la terre un paradis ou un enfer qui n'appartienne qu'à lui ».

Un paradis ou un enfer qui n'appartient qu'à lui : c'est sur ces termes que repose le magnétisme du thème de la personnalisation.

Le Pouvoir

Le roman de Georges Orwell est un moment clé de la réflexion sur le totalitarisme aujourd'hui. Nous lui sommes tous redevables d'une nouvelle analyse du pouvoir et de ses enjeux. Mais pourquoi *Big Brother*? Pourquoi la figure moderne du pouvoir est-elle le grand frère? Pourquoi pas *Big Father* ou *Big Mother*? Que signifie ce glissement du modèle d'autorité, au moment même où l'économie et la société se réorganisent selon les principes de la cybernétique? Et pourquoi la mise en place de boucles de retour et de modes plus souples de régulation, bien différents de l'ordre patriarcal, régalien ou dictatorial, font-ils craindre l'arrivée d'un pouvoir absolu? La question se pose d'autant plus que l'organisation qui combat *Big Brother* et en qui il n'est pas difficile de reconnaître la mouvance trotskiste dont était issu... Georges Orwell s'intitule précisément: la Fraternité. Alors pourquoi la fratrie, avec Orwell, est-elle devenue le symbole du pouvoir totalitaire?

Rappelons rapidement le roman et tentons d'y repérer quelques indices. La scène commence le 4 avril 1984, en suivant un révolté — Winston — qui hait *Big Brother* et ses différentes affiches pénétrantes et sereines : *Big Brother is watching you*! Il nous est dit que *Big Brother* a les traits d'un homme de 45 ans : il est donc né en 1939. Winston, lui, a 31 ans : il est né en 1945. Entre les deux, il y a eu les horreurs de la guerre et au moment où Orwell écrit, en 1950, il y a toute la question du souvenir et de la mémoire. Cette question est précisément l'objet du roman puisque le totalitarisme de 1984, celui qui règne sur le globe, repose précisément sur la négation absolue de la mémoire. L'ordre repose sur le mécanisme de la double pensée, de l'adaptation permanente de l'esprit aux injonctions du pouvoir, grâce à une formalisation croissante du langage (la *novlangue*) et à la chasse ouverte aux souvenirs humains.

La fin du roman est un complet retournement. Le héros est passé par le mal-être, par l'amour, par la révolte et la conspiration, par l'arrestation et la torture. « Mais il allait bien, tout allait bien » comme disent les dernières phrases. « La lutte était terminée. Il avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait *Big Brother* ». Le roman n'est ainsi pas seulement l'analyse pénétrante d'une nouvelle logique du pouvoir. Il décrit, dans celle-ci, le passage de la haine à l'amour de cette figure du pouvoir : *Big Brother*. Pourquoi cette haine et pourquoi cet amour ? Si on répond à cette question, on peut sans doute répondre à l'interrogation de départ : pourquoi *Big Brother* ?

Je propose ici une interprétation. D'abord, le roman l'indique : *Big Brother* n'existe pas. Il existe sur le même mode que le mal absolu : dans la tête de chacun. C'est ce qu'indique O'Brian, le tortionnaire : « La réalité existe dans l'esprit humain et nulle part ailleurs... *Big Brother* existe-t-il ? Naturellement, il existe. Le Parti existe. *Big Brother* est la personnification du Parti.

- Existe-t-il de la même façon que j'existe ?
- Vous n'existez pas ».

Un autre indice important c'est que le héros a bien eu un père et une mère. Du père, on ignore presque tout. La mère, elle, revient souvent dans les souvenirs du héros ; c'est une belle figure de femme, qui lutte pour nourrir ses enfants, dans la pénurie des années cinquante qui précède l'instauration du totalitarisme. Le héros n'a pas de frère ; il a par contre une sœur, une petite sœur.

Celle-ci a 3 ans quand il en a moins de 10. L'écart d'âge qui les sépare est à peu près le même que celui qui distingue le héros et *Big Brother*. Entre les deux, il y a eu un drame qui hante le héros. C'est qu'il a été à l'origine de la mort de sa sœur. Celle-ci est une enfant malade, fragile, à qui il a volé ses rations alimentaires et en particulier sa ration de chocolat. Il lui a volé, il est parti, elle est morte, il n'a jamais revu sa mère. Pour cette petite fille, le pouvoir absolu, destructeur a existé : c'est celui de son grand frère. Mais ce grand frère est le héros. Donc, *Big Brother*, cet être qu'il hait au départ et qu'il aime à la fin, c'est lui-même, c'est son double. À l'âge du contrôle de l'information, la figure dominante du pouvoir, ce n'est pas l'Autre. C'est le Double et c'est en cela que *1984* est un roman visionnaire.

Le double et l'universel aujourd'hui

Plus que jamais, le monde aurait besoin de valeurs universelles, de valeurs de paix et de valeurs partagées. Plus que jamais, nous en sommes éloignés.

L'affaire Yahoo que nous avons évoquée ce matin souligne cet éloignement de façon terrifiante. Internet est en effet aux yeux de tous un réseau mondial, potentiellement porteur d'une communication universelle. Faux ! Dans cette affaire, on s'est aperçu

que deux régions du monde apparemment très proches — l'Europe et les États-Unis — avaient une conception radicalement différente d'une même question. Et pas de n'importe quelle question : la question du génocide. Précisément la question dont les philosophes disaient qu'il y aurait un avant et un après, qu'Auschwitz représentait une étape décisive de la conscience universelle. Contrairement aux principes que nous nous sommes donnés en Europe, on s'est aperçu dans l'affaire Yahoo qu'il n'était pas interdit aux États-Unis de vendre aux enchères du matériel de propagande nazie, ou des pyjamas et des objets ayant appartenu à des déportés ! Et même, que dans la conception américaine, cela aurait été une atteinte à la liberté d'expression que de s'y opposer. Pauvre morale universelle, véhiculée sur ce puissant réseau mondial !

Mais pourquoi cette crise de l'universel ? La société a tout fait pour perdre la mémoire comme l'avait pressenti Orwell, pour occulter l'importance de ce qui s'est produit avec la naissance des automates modernes, pour ignorer ce qui se jouait avec la montée en puissance de l'imaginaire du Double, pour oublier les noms mêmes des personnes qui ont marqué les temps forts de ce nouvel âge dans lequel nous sommes entrés. Alan Turing est ainsi peu connu. C'est bizarre, car il est tout de même le père de l'informatique. Plus précisément, il est le père d'un concept tout à fait novateur : celui de machine universelle. Avec ce concept, ce qu'Alan Turing a voulu dire dans les années cinquante, c'est que ce qui est calculable dans l'univers, ce qui est décidable, ce qui est prévisible, répond désormais à une définition précise : c'est ce qui est calculable par une machine de Turing, c'est-à-dire par un ordinateur. Au milieu des années cinquante, l'homme a été évincé de la question même de l'univers décidable et calculable. Il a été condamné à se définir une nouvelle place dans l'univers, bien différente de la place centrale, rationnelle et ordonnatrice qui s'était dessinée à la Renaissance et qu'avaient consacrée les Lumières.

Cette place, nous ne l'avons pas encore trouvée. Est-ce pour cela que ces idées paraissent scandaleuses, qu'elles restent cachées et taboues ? Pas seulement. Turing n'était pas uniquement un grand mathématicien, un grand logicien et un héros britannique de la guerre. Il avait en effet dirigé l'équipe qui a « craqué » le code Enigma, le code de chiffrement de la marine allemande, contribuant fortement à la victoire des alliés. Turing était également un être étrange, obsédé par les questions de l'identité et du double. Homosexuel, il pensait incarner l'esprit d'un de ses amis, mort dans sa jeunesse. Fantasque, il était un fan inconditionnel de *Blanche-Neige et les sept nains*, dont il connaissait tous les airs. Sa théorie même de l'intelligence des ordinateurs était fondée sur ce qu'il appelait la « sexualité de la pensée » et sur un jeu logique dont le principe était un déplacement de la différenciation sexuelle. C'est sur ces bases qu'il a inventé l'informatique, cet outil qui nous environne chaque jour un peu plus.

Ceux d'entre vous qui veulent en savoir plus, pourront lire le Cahier LaSer (dans lequel nous voulons contribuer à réhabiliter Turing). Mais, la raison du tabou, la voici : c'est la mort de Turing. En 1951, il porte plainte auprès de la police pour avoir été déva-

lisé par un de ses amis. Bien que héros national et sommité scientifique, il est poursuivi pour homosexualité, arrêté et condamné à la castration chimique. En 1953, en Angleterre. Il ne le supporte pas et, en juin 1954, il se suicide. Pas n'importe quel suicide. Comme Blanche Neige, il croque une pomme, une pomme empoisonnée au cyanure. Voilà le tabou sur lequel se développe l'informatique mondiale. Voilà l'image de la pomme croquée, dont on dit que Steve Jobs s'est servie pour créer Apple.

La machine universelle, la pomme, la sexualité, le double : ces images fortes marquent l'origine d'une nouvelle problématique sociale où la question de l'universel vient par un choc en retour se confondre et s'opposer avec la question de l'individu. L'instauration d'un « clivage radical » entre un instrumentalisme abstrait et universel et des identités autonomistes, enracinées dans l'histoire, est la grande question d'aujourd'hui. Dans *La Société en réseaux*, Manuel Castells écrit : « nos sociétés se structurent de plus en plus autour d'une opposition bipolaire entre le Réseau et le Soi ».

* * *

Tout l'enjeu, c'est de savoir qui et comment peut agir sur cette opposition, peut s'inscrire dans ce clivage pour en faire émerger des motifs d'espoir. Mes chers amis, mes collègues, ma conviction, c'est que les institutions chargées de l'informatique et des libertés, de la *privacy* et des droits de l'homme sont au cœur de cet enjeu d'avenir. Le monde retentit du conflit qui s'annonce entre le Bien et le Mal. Notre rôle, par rapport à la technologie notamment, c'est d'aider à tracer une route dans un avenir en Noir et Blanc.

La tâche ne sera pas facile. Plus les questions d'informatique et de libertés se détachent de la seule question du Léviathan, de l'État et des méga-fichiers, plus elles dépassent même la menace des grandes entreprises utilisant les *cookies* et le *tracking* pour développer un commerce électronique « *push* », plus elles se rapprochent de cette question du Double et cette perte de repères sur qui nous sommes en tant qu'êtres conscients et moraux, plus elles sont difficiles à appréhender. Plus que jamais, l'Enfer sera pavé de bonnes intentions.

On le voit par exemple dans le débat qui s'annonce en France sur ce projet chimérique de coffre-fort électronique citoyen. Par une brusque contraction du temps, celuici essaye gentiment de faire plaisir à tout le monde. Je livre ici mon sentiment personnel : ce projet est impossible et c'est en cela qu'il est chimérique. Il essaye d'assembler, dans une chimère inédite, l'ancienne conception de la démocratie égali-

taire (l'électronique pour tous), les aspirations nouvelles qui se cherchent autour de la personne (le coffre-fort personnel) et la vision traditionnelle d'un État parvenant à transcender les particularismes, au nom de la Loi universelle (le coffre-fort citoyen). Liberté, égalité, fraternité à l'âge Internet : la synthèse est trop facile. Ce *little Brother* est pavé de trop bonnes intentions. Laissons-le de côté, avant qu'il ne nous mène à un nouvel Enfer de Dante.

Mes collègues, mes amis, ayons de l'endurance. La nuit sera longue et l'avenir n'est pas blanc. N'hésitons pas à nous confronter aux interpellations conceptuelles les plus exigeantes, car la place où nous sommes nous confère une responsabilité particulière. Et lorsque nous y voyons clair, agissons avec courage et détermination.

Pour conclure mes propos sur une note d'espoir et pour nous préparer à cette longue Odyssée cosmique, je voudrais vous rappeler le paradoxe de Kepler. Au XVII^e siècle, ce savant, ce prédécesseur des Lumières, avait engagé une grande controverse scientifique autour d'une question : Pourquoi la nuit est-elle noire ? Pourquoi, alors que nous sommes entourés de 100 milliards de soleils dans notre galaxie — nous le savons désormais —, pourquoi suffit-il que notre soleil local se couche pour que la nuit devienne noire ? Newton et bien d'autres participèrent à ces débats. Edgar Poe en pressentit la réponse que l'on connaît désormais depuis la théorie du Big-Bang et de l'Univers en expansion. La nuit est noire parce que l'univers est trop récent. Nous ne percevons la nuit que la lumière des quelques étoiles qui sont les plus proches. Lorsque toutes les étoiles auront projeté leur lumière à travers le cosmos et jusqu'à la Terre, alors la nuit disparaîtra à jamais.

Cet ouvrage peut être obtenu auprès de LaSer dans sa version papier ou téléchargé depuis le site des Éditions 00h00.com dans sa version numérique

http://www.00h00.com

Cahier LaSer 66 rue des Archives 75003 Paris Tél: 33 (0)1 44 54 41 21

Fax.: 33 (0)1 44 54 41 23

Éditions 00h00 24 rue Feydeau 75002 Paris Tél.: 01 42 36 61 61

Fax.: 01 42 36 83 34 contact@00h00.com

Petit Guide de l'exemplaire numérique (pdf)

L'exemplaire numérique est livré dans un format nommé PDF (Portable Document Format), développé par la société Adobe®, qui permet d'avoir une vraie mise en page à l'écran et offre certaines fonctionnalités très utiles qui sont détaillées ci-après.

- [1] COMMENT NAVIGUER DANS L'EXEMPLAIRE NUMÉRIQUE ?
- [2] COMMENT FAIRE UNE RECHERCHE DE MOTS DANS UN PDF?
- [3] COMMENT AMÉLIORER LA LECTURE À L'ÉCRAN?
- [4] COMMENT SAUVEGARDER UN PDF REÇU PAR E-MAIL?



[1] Comment naviguer dans l'exemplaire numérique?

Vous venez de recevoir votre exemplaire numérique et vous l'avez ouvert en double-cliquant dessus. Celui-ci va ouvrir automatiquement le logiciel Acrobat Reader® que vous avez téléchargé auparavant. Dans Acrobat Reader, vous trouverez la barre d'outils suivante :



- Affiche la page seulement.
- Affiche à la fois la table des matières et la page. Vous pouvez ensuite cliquer sur le titre de chapitre pour aller directement à la première page du chapitre désiré.
- Affiche à la fois les vues miniatures du document et la page.
- Permet, au même titre que les curseurs, de faire défiler la page de haut en bas ou de gauche à droite.
- Affiche la première page.

- Affiche la dernière page.
- Affiche la page précédente.
- Affiche la page suivante.
- Équivalent du « back » : retour à l'écran précédent.
- Équivalent du « forward » : retour à l'écran suivant.

Pour aller d'une page à l'autre, vous pouvez utiliser les outils cidessus ou bien utiliser l'ascenceur sur la droite de l'écran. Vous verrez les numéros de pages s'afficher si vous montez ou descendez le bouton de l'ascenceur. Ces numéros de pages sont également lisibles en bas à gauche de l'écran (exemple : page 4 sur 88...). Pour aller directement à une page précise, cliquez sur le symbole de la page, en bas à gauche de l'écran: Page 4 sur 88

Vous verrez s'afficher le message « **aller à la page** ». Saisissez le numéro de la page désirée et cliquez sur « **OK** ».

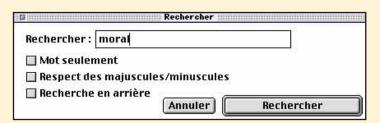


Si vous souhaitez régler le mode de défilement de la page, cliquez sur le bouton : 135 x 205 mm

- •L'option « **une seule page** » permet de faire défiler le texte page par page.
- •L'option « **continue** » permet de faire défiler le texte de façon continue.
- •L'option « **continue page double** » permet d'afficher côte à côte le recto et le verso de la page.

Comment faire une recherche de mot dans l'exemplaire numérique?

Lorsque vous cliquez sur cette icône, une fenêtre apparaît dans laquelle vous pouvez saisir un mot, une expression, une phrase et même un racine verbale ; cliquez ensuite sur « Rechercher » et Acrobat Reader va parcourir tout le document pour trouver les occurrences du texte que vous avez saisi.





[3] Comment améliorer la lecture à l'écran de l'exemplaire numérique ?

Pour choisir votre taille de page visible à l'écran, utilisez les outils suivants:

- Affiche la page courante dans une taille intermédiaire.
- Affiche la totalité de la page courante à l'écran.

- Affiche la page courante en occupant toute la largeur disponible pour un plus grand confort de lecture à l'écran (recommandé).
- Sélectionnez cet outil et cliquez sur un passage du texte quand • vous voulez en agrandir la taille des caractères.
- Ce bouton remplace le précédent: Q lorsque vous appuyez sur la touche « Ctrl » (PC) ou « alt » (Macintosh) pour réduire la taille des caractères ou « zoomer » en arrière.

Confort de lecture:

Pour votre confort de lecture vous pouvez selectionner ou non l'option « Lissage du texte et des images monochromes » dans le menu Fichier/Préférences/Généralités.

Cependant, pour éviter une légère impression de « flou » due au lissage des polices lorsque cette option est selectionnée, nous vous conseillons de lire les ouvrages en mode « pleine largeur ».



[4] Comment sauvegarder un PDF reçu par e-mail?

- Sur PC et pour la plupart des programmes de mails, qu'ils soient intégrés au navigateur ou non, lorsque vous cliquez sur l'icône du fichier attaché dans l'e-mail, celui-ci va s'ouvrir grâce au programme Acrobat Reader que vous aurez préalablement téléchargé et installé. Une fois ouvert dans Acrobat Reader, dans le menu « Fichier » cliquez sur « Enregistrer sous » et spécifiez l'endroit où vous désirez enregistrer votre PDF. Vous pouvez également sauvegarder très rapidement votre PDF en maintenant la touche « Shift » (Majuscules) appuyée tout en cliquant sur l'icône du fichier attaché dans votre e-mail ; une fenêtre de dialogue s'ouvrira alors et vous demandera où vous désirez enregistrer votre PDF.
- Sur Macintosh: vous pouvez effectuer les mêmes opérations que celles décrites ci-dessus, mais vous pouvez également sélectionner l'icône matérialisant le fichier attaché dans votre e-mail et la faire « glisser » sur le bureau ou dans le répertoire que vous désirez. Par la suite, un simple double-clic sur le fichier déclenchera son ouverture dans Acrobat Reader.

Remarque générale: Le programme Acrobat Reader contient un Plug-in qui, une fois installé, vous permet de lire directement les PDF dans les navigateurs Internet Explorer et Netscape (à partir de la version 3 pour chacun d'entre eux). Si vous avez installé ce Plug-in et que rencontrez des difficultés pour ouvrir et lire un PDF sauvegardé, vous pouvez essayer de le lire en déposant son icône sur celle de votre navigateur.

Remarque concernant les notes en fin d'ouvrage :

Dans certains textes les notes sont en fin d'ouvrage et un hyperlien permet d'y accéder (il suffit de cliquer sur l'appel de note pour accéder à la page des notes). Pour revenir au texte source, cliquez sur la note.